U d'/of OTTAWA
39003001448413

$\alpha . 1\ 0^{-24}$

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/mesclotresdans00leke

Fr. MARTIAL LEKEUX, Franciscain
COMMANDANT D'ARTILLERIE

Mes Cloîtres dans la tempête.

Dessin d'Alfred Martin

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, rue Garancière - 6e

Tous droits réservés

100e édition

MES CLOÎTRES
DANS
LA TEMPÊTE

Il a été tiré de cet ouvrage :
100 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma à Voiron, numérotés de 1 à 100

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

Maggy. 50e édition.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1922.

MRT

Fr. MARTIAL LEKEUX, Franciscain
COMMANDANT D'ARTILLERIE

MES CLOÎTRES DANS LA TEMPÊTE

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
Université d'Ottawa
LIBRARIES
University of Ottawa

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE - 6e

Tous droits réservés

UNIVERSITAS

D
640
.L44
1922

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

A Maggy, ma colombe,

morte pour moi.

Qu'on me pardonne de publier ces pages, trop pleines de moi-même. Le geste est incongru. Mais voilà ! Au couvent ce n'est pas comme à l'armée : un ordre, cela s'exécute. Alors...

Au reste, ce livre — c'est tout son mérite — est tout entier un livre d'amour et de souffrance. Il pourra ne pas être inutile de rappeler que ce sont ces deux choses-là qui ont fait la victoire, et de redire aux jouisseurs qui sont en train de la gâter, que tout le secret est là et de la vie utile et de la vie heureuse : avoir le courage d'aimer, et par conséquent de souffrir.

La mort, comme une hyène, rôde dans la plaine livide.

Une lune sinistre ricane, dans les nuages de suie qui roulent l'un sur l'autre, salit son disque sous leur ténébreux baiser, puis sort pour promener sur la terre décharnée une hideuse caresse. Son rayon pâle s'attarde sur la lèpre du sol moucheté de cadavres, lèche la pourriture des visages sans yeux, puis rentre dans ses langes noirs.

Voici six mois que, de cette même place, je regarde ce paysage gangrené.

Toutes les trente secondes, un sifflement strident : un éclair sanglant déchire la nuit, un rugissement éclate, sauvage, forcené, qui secoue les ruines du poste, puis une averse d'acier balaye l'air haletant.

Après chaque explosion, des jurons montent de la tranchée, puis le silence s'abat : on attend le coup suivant.

Le vent gémit dans les moignons de poutres. Son souffle est écœurant, d'avoir passé sur toutes ces choses pourries : comme les charognes chancreuses, les arbres sont pourris, les herbes sont pourries, la terre est pourrie, tout... Est-ce que moi-même je ne commence

pas à l'être? Est-ce que mes pieds ne sont pas pourris dans leurs souliers pleins d'eau, d'où ils ne sont plus sortis depuis des semaines? Ils me font si mal!

Le tir, lent d'abord, se précipite maintenant, en salves, puis en déluge. C'est une trépidation d'usine en plein travail où cent pilons bondissent; l'espace est plein de remous, d'étincelles, de fer, de feu, de mort. Je vocifère dans le téléphone. L'air est saturé d'une puanteur de soufre, de vase, d'acétylène. Tac, tac... tacatacatac... rrrr... La fusillade! Les mitrailleuses! Les coups, d'abord distincts, se serrent, se couvrent, se soudent en un unique et monstrueux retentissement, sous une voûte de plomb.

La mort galope, dans la danse des fusées; elle mord aux gorges, au hasard. Je sens son souffle chaud sur mes tempes. En bas, un commandant blasphème. Soudain des hurlements, des râles, des appels : Brancardiers! Brancardiers! L'abri d'à côté est défoncé; on en extrait des choses rouges, broyées, des mélanges de chairs sanglantes et de boue. Puis deux hommes sont évacués, l'un inerte, le figure grise plaquée de sang, l'autre retenant des deux mains ses entrailles mises à nu, avec des grognements de porc. Qu'elle est hideuse la mort de nos héros! L'âme rentre au fond de l'être dès qu'ils ont reçu le coup : on ne voit plus que la bête qui beugle sous l'assommoir.

Combien de temps cela dure-t-il, ce sabbat? On ne saurait le dire : le temps s'abolit, durant ces heures surhumaines où l'on vit hors de son existence, hors du monde, où la vie est suspendue, attendant la brisure finale, l'attention idiotement rivée au grondement de la mort.

Quand l'averse ralentit, les poumons se rouvrent, les nerfs se décontractent, on recommence à vivre

Pas encore pour cette fois! constate-t-on d'abord, presque avec un regret, si grande est l'angoisse de devoir, l'heure suivante, rentrer dans l'enfer.

Le silence est retombé, fantastique, sur la terre paralysée. Seul un obus vient frapper, à intervalle régulier, autour du poste d'où je regarde, exténué, dans le vide. Je ne me couvre plus : cela m'est égal, ils peuvent me tuer... Mais ce qui me froisse, ce qui me fait mal à chaque coup, c'est ce fracas brutal, c'est cette méchanceté : de savoir qu'ils me cherchent, qu'ils veulent me supprimer! Ennemis!... Aimez-vous les uns les autres, a dit le Christ... Et moi, de mon côté, je règle sur eux la trajectoire mortelle... Bêtise! Infamie!...

Un dégoût m'envahit : une immense nausée de cette guerre ignoble, de ce sang, de cette fange, de cette putréfaction. Ces cadavres rongés, qui s'en vont par lambeaux... oh! mon Dieu, mon Dieu! ils ont des mères, dont ils étaient toute la vie, ils ont des mères qui les attendent encore, accrochées à l'espoir de la lettre en retard... et ils se décomposent dans la vase des fossés! Oh! cette guerre... je voudrais la vomir, je voudrais rejeter de moi toute cette vie de violence et d'ignominie. Qu'est-ce que je fais ici, moi? Saint François, ô mon Père! ô mon doux et brûlant poverello! Est-ce cela que tu m'as appris? Est-ce pour faire cela que j'ai pris ton humble et angélique bure?... Est-ce cela que tu m'as enseigné, ô mon Christ bien-aimé? Aimez-vous, aimez-vous... Je ne vis que pour la haine et pour la tuerie. Pourquoi donc suis-je ici? Pourquoi est-ce que je crie dans ce téléphone mes ordres assassins? Pourquoi dois-je haïr, moi qui n'avais appris qu'à aimer?...

Oh! aimer, aimer! Être doux, être bon, pour tous,

selon ta Loi! Pouvoir de nouveau être moi-même, le cœur bercé par la candeur du cloître!...

Deus det nobis suam pacem. *Les moines, silencieuse procession, s'en vont à la prière; les anges les escortent, Dieu sourit dans leurs âmes. Et moi... O mon cloître! Mon cloître lumineux aux murs blancs, aux vitraux d'or, aux fleurs douces et pieuses! O la paix de ces regards qui se saluent en s'appelant frère! O ma cellule, mon sanctuaire, retraite sûre où je savais aimer, et que je partageais avec Toi, mon Seigneur... Palais mystique où, l'âme nimbée d'amour au pied du Tabernacle, je pouvais m'abreuver à l'eau vive de ton regard, m'enivrer de ta présence et trouver le ciel sur la terre... Mon Dieu! Mon Dieu! Aie pitié de moi! Vois la détresse de mon être! J'ai cru bien faire en entrant dans cette tourmente; ne me suis-je pas trompé?...*

Mon doux Seigneur, rends-moi mon cloître! mon cloître pur, mon cloître saint, mon cloître fraternel! J'en aurais tant besoin pour regrouper mon âme! Ne vois-Tu pas que c'est ma vie que je redemande en vain?...

La nuit se dissout. Tout est gris dans la plaine. Mon âme pleure, elle voudrait mourir...

Or, comme l'aube incertaine commençait à laver les profondeurs du ciel, voici qu'une caresse passa, très douce, sur la fatigue de mes yeux. Dans un baiser, une voix intérieure murmura la parole de l'amour. Mon âme ferma ses paupières pour sourire...

Alors la voix divine parla ainsi en moi :

Mon bien-aimé, as-tu donc oublié que c'est pour Moi que tu luttes et pour Moi que tu souffres? N'es-tu pas, en cette guerre, soldat de la Justice et de l'Amour? — La Justice est ma fille, et l'Amour c'est moi-même. Tu le sais bien!... Sois-en bien sûr, chaque fois que sur la terre un bras se dresse contre quelque mensonge ou quelque ignominie, chaque fois qu'un cœur bondit pour venger la Beauté et défendre le trésor des choses spirituelles, c'est Moi-même qu'il défend, et c'est Moi-même qu'il venge. Aurais-tu, sans cela, repris cette épée qui m'était consacrée?... Alors, pourquoi laisser le doute envahir ta pauvre âme? Pourquoi ce trouble, cette angoisse, et cette grande détresse?

Tu demandes ton cloître... Cœur faible! Qu'es-tu allé chercher dans son silence austère? Qu'as-tu demandé à ses grilles, sinon le Sacrifice et, par lui, l'Amour?

Ne sais-tu pas que c'est de renoncement qu'est faite toute sa paix et toute sa blancheur?

Or donc réjouis-toi : car voici que dans la boue, dans le sang, dans l'horreur, tu m'offres de toi-même le plus pur holocauste; voici que tout ton être se trouve sacrifié, voici que je te possède dans le martyre complet de ton désir et de ta joie. Réjouis-toi : car, sous ta lourde armure, tu me sers mieux que dans une paix facile. Réjouis-toi, et que ton cœur tressaille : car voici que tu continues la rédemption du monde, en souffrant avec moi.

O mon aimé, nous nous ressemblerons désormais davantage!

Et maintenant que tu m'as tout donné, crois-tu que mon amour te serait refusé?... Oh! non, tu le trouveras ici, dans ce cloître nouveau que te fait le

sacrifice. Comment n'aurais-tu pas l'amour, puisque je suis ici?... Ton cloître, mon bien-aimé, c'est Moi.

Ton doux palais mystique, c'est partout où je suis, c'est partout où tu m'aimes. Et nulle force humaine ne t'en peut arracher : quelles que soient les haines, les violences, les bassesses qui entoureront ta vie, chaque fois que ton amour m'appellera d'un soupir tu me retrouveras comme un fidèle ami : et le baiser qui nous unira entourera ton âme d'une triple enceinte, et te sera plus qu'une retraite dans un ermitage.

Quand Jésus eut parlé de la sorte en mon cœur, l'aurore s'épanouit, limpide et toute chargée de clartés et de sourires. Les derniers nuages s'enfuirent qu'avait tissés la nuit, et de la plaine paisible un chant monta au ciel.

Et je pleurai, si grande était ma joie : car j'avais retrouvé, dans le baiser de l'Amour, mon cloître, ma paix, ma vie.

I

Comment je jetai le froc aux orties.

Au couvent de Turnhout,
août 1914.

Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum!... Bercée par les accords gémissants de l'harmonium, la prière des moines s'épand au pied de l'Autel. Elle est sereine et pure comme le chant d'un chœur d'anges. Et peu à peu, avivée de tendresse, elle se soulève, prend des ailes, les cœurs deviennent brûlants comme des encensoirs ; et de toutes ces âmes des flots de parfums s'élèvent, se déroulent, s'épanouissent, réunis, dans une harmonie commune, à l'élancement des pieuses colonnes, qui elles aussi montent, fusent, jaillissent vers le ciel, et se soudent en un mystique embrassement au-dessus du Tabernacle.

Mon cœur et ma chair exultent de bonheur dans l'amour vivant de Dieu... O heureux, Seigneur, ceux qui habitent ta demeure! Comme c'est beau, ces jeunes hommes dont toutes les forces vives ont été

captées et retournées vers le seul idéal d'un amour tout spirituel, et qui sont réunis pour chanter cet amour !

La psalmodie s'attarde, s'apaise en tons plus graves, entrecoupés de silences, puis s'éteint. Sous les bures brunes, les âmes se plongent longuement dans cette chose surhumaine qui faisait s'écrier Platon : « O mon cher Socrate, si une chose peut donner du prix à cette vie, n'est-ce pas cette contemplation de l'éternelle Beauté », fin suprême de la pensée et du désir?

La cloche sonne. Le chœur se vide. Voici le cloître, embaumé de silence : ce silence clair et souriant propre aux couvents, fait du recueillement des âmes qui y séjournent.

Tous ces murs ont une âme : ils prient sous la caresse enjouée du soleil. Les fenêtres à meneaux prient autour des parterres : chaque cellule est une chapelle. Et les fleurs prient aussi autour de la douce Vierge, lys surnaturel d'où monte parmi elles, comme de la plus belle fleur, la plus belle prière.

O quam dilecta tabernacula tua!... Il me semble, dans cette demeure de lumière, être porté par de grandes ailes, qui m'élèvent peu à peu vers les plus hauts sommets où puisse atteindre une âme humaine.

Je suis heureux, infiniment heureux... Et je pense avec ravissement que ce bonheur sublime et substantiel se trouve désormais à l'abri de toutes les contingences, puisqu'en haut il repose en Dieu, en bas, dans le sacrifice : et que la souffrance, qui tue les joies humaines, ne peut plus que nourrir ma joie surnaturelle.

*
* *

4 août.

La guerre ! La guerre sur les villes de Belgique ! C'est donc vrai, mon Dieu !... Mon esprit, désemparé, cherche en vain à fixer cette chose monstrueuse, énorme, démesurée...

Un bouillonnement de bruits confus monte des rues jusqu'à ma cellule, dominé par instants par le martèlement du tocsin et l'appel haletant du clairon. Il y a une fièvre dans l'air.

... Il y a une fièvre dans mon âme. Mon esprit chevauche, la bride sur le cou. Je vois les troupes qui se forment, qui se ruent vers la frontière... Branle-bas !

Et moi?... Pour la vingtième fois je relis l'odieux papier déplié sur ma table : « Officier démissionnaire »... On ne me rappellera donc pas, moi ! — Partir? je ne puis plus, je suis rivé : j'ai fait vœu... Rivé aux murs de cette cellule sans air ! Rivé, alors que c'est la guerre dans le pays, alors que le tocsin m'appelle, alors que ce clairon m'appelle, qui sonne éperdument l'alarme !... Mon regard s'affole, cherche à fuir... Il se bute aux murs blancs, il se bute aux carreaux plombés : ma cellule, tout à coup, est devenue trop étroite ; et, pour la première fois, je constate que mon cœur n'y est plus : j'ai l'impression très nette que je ne suis plus à ma place.

Comment ! Pendant dix ans je n'ai fait que cela : fourbir mes armes, me préparer à pouvoir un jour me croiser pour quelque rédemption. Je n'ai laissé ce rêve de ma vie que pour celui du cloître. Et maintenant qu'il s'offre comme une réalité, je dois rester en place, inutile, les bras vides ! Ah ! non, voyons !...

Un flot de sang monte à ma tête, mes tempes brûlent... Mon Dieu !

Je tombe à genoux. « Mon Seigneur, je T'ai donné mon âme et toute ma vie. Je n'en veux rien reprendre, Tu le sais... Mais se pourrait-il, Seigneur de toute justice, qu'il me faille, pour Te plaire, laisser commettre ce crime?... Éclaire-moi, ô ma Lumière, montre-moi ce qu'il faut faire... Écoute comme les cloches appellent, vois comme les mères tremblent, et comme leurs fronts ridés ont pâli soudain... Regarde, elles pleurent, les pauvres ! »

Comme une réponse, une Voix parle en mon âme : « Ils veulent me crucifier de nouveau... Défends-moi, venge-moi, toi qui m'aimes : le second commandement est semblable au premier. »

Je comprends. Une grande paix se fait en moi.

Le Père Provincial m'appelle.

Ma demande me brûle les lèvres. Brusquement :

— Père Provincial, laissez-moi partir...

Le front du supérieur se plisse. Il réfléchit.

Je me fais suppliant :

— Père, s'il vous plaît... Laissez-moi partir ! On ne peut pas comme cela laisser étrangler son pays, tout de même ! Ils auront grand besoin d'officiers, Père, et je connais la défense de Liége...

Il me regarde au fond des yeux.

— Écoutez, me dit-il, je n'ai pas encore de nouvelles bien certaines. Priez, demain vous aurez ma réponse.

Et je prie... Je prie toute la nuit, d'une prière brûlante, comme les enfants prient quand leur mère va mourir... Comment dormir d'ailleurs dans cet air enfiévré, sillonné de clameurs et de coups de

clairon, et de rouges visions qui allument le monde?

Le matin, à la sortie de la Messe, le Provincial m'attend dans le cloître. Il met la main sur mon épaule :

— Êtes-vous toujours décidé?

— Oh ! Père Provincial...

— Bon. Vous avez un train à huit heures. Vous pouvez partir.

— Merci, Père, merci !

Il est huit heures moins vingt. Léger, je cours à ma cellule prendre quelques papiers... Au dernier moment, mon cœur, malgré moi, se serre, au regret de tout le bonheur que je laisse entre ces murs clairs... Bah ! ce n'est pas le moment ! De hâtifs adieux aux frères assemblés. — Me voici sur le seuil, avec le Provincial...

Un scrupule hante encore mon esprit. Je dois m'en décharger :

— Père... ce n'est pas mal, au moins, ce que je fais là?

Il m'enveloppe d'un regard profond qui se fait très doux, met mes deux mains dans les siennes...

— Mon fils, vous faites généreusement votre devoir. C'est très bien : allez en paix.

Et d'un geste paternel, il me donne la bénédiction du départ et m'embrasse.

Un confrère m'accompagne : il rejoint Gand, rappelé comme brancardier. Il est temps... Nous avons des ailes : nous courons dans les rues, de toutes nos forces, les jambes empêtrées dans l'habit, et nous crions : « Vive la Belgique ! » Et les habitants, sur les seuils, crient aussi, à nous voir courir, et nous souhaitent bonne chance.

*
* *

Louvain. Arrêt en vue de la gare.

Les nouvelles se lancent, d'un train à l'autre, comme un jeu de balle serré.

— Les Prussiens sont repoussés !

— Les Anglais ont déclaré la guerre à l'Allemagne !

— Les Français sont à Liége !

— Hourrah ! ! Vive la Belgique !

Partout des transports de troupes de toutes armes.

Les bras ont des gestes fous, les mouchoirs, aux portières, font un papillonnement blanc.

Et de tous ces trains qui se croisent, chargés de vies humaines qui vont s'offrir là-bas, une âme jaillit et fuse, unique, immense, qui éclate en un grand cri bourdonnant :

— Vive le Roi ! Vive la Belgique ! Ils ne passeront pas...

Ah ! le beau spectacle ! Ce monde, que j'avais cru irrémédiablement perdu dans la veulerie de son égoïsme, je le voyais soudain tressaillir d'idéal, s'arracher à lui-même, et se donner joyeusement pour venger un principe ! J'eus en ce moment-là une des plus grandes joies de ma vie.

— Eh bien ! On n'avance plus?

Un gros pékin, à côté de moi, interrompt la lecture de son journal pour manifester son mécontentement. Il ne communie pas, celui-là, au délire général : ces événements l'inquiètent, et cet enthousiasme l'indispose, visiblement. Et il trouve cela bête : il a ses affaires, voyons, et il va être en retard, à cause de tous ces soldats !

Un employé accourt :

— Tout le monde descend ! Le train ne va pas plus loin.

Clameurs, murmures. Les pékins réclament, les soldats rigolent.

— A quand un train pour Liége?

— Pas avant trois heures.

— Zut, alors !

Au quai, je me paye une pipe en terre et un paquet de tabac : il faut bien reprendre le métier. Or qu'est-ce qu'un soldat sans pipe, sinon un corps sans âme?

Trois heures. C'est fâcheux. Que faire?

Des convois de matériel passent, sur la voie de Liége, sans s'arrêter ; mais ils ralentissent fort en gare. On pourrait presque... J'avise un garde :

— Où vont ces trains?

— A Liége.

En voici un qui arrive. Je me poste près de la voie.

— Attention, là ! crie le garde.

Tempête de ferraille, tourbillon des wagons qui me frôlent... Il ralentit, je cherche une poignée.

— Eh là ! en arrière ! crient les employés.

Un wagon plat : je happe un montant, prends de l'élan... Ça y est, je roule, poursuivi par les vociférations des képis à galons.

...Et je file sur Liége. Dans les campagnes, les paysans étonnés peuvent voir cet insolite spectacle d'un moine qui fume sa pipe entre deux caissons d'artillerie sur un transport de matériel de guerre : moyen âge réchauffé... Avec l'odeur du tabac, que je n'ai plus humée depuis trois ans, se réveillent de vieilles ardeurs de soldat ; et ce sont

des visions de bataille qui s'envolent avec la fumée bleue de ma pipe.

*
* *

A Ans, on stoppe. Je descends. Voici les portes de Liége. Dans l'air, un grondement, comme un début d'orage, martèle de ses chocs les carreaux aux façades, les cœurs dans les poitrines : c'est la bataille qui, là-bas, de l'autre côté de la ville, est déchaînée et déferle sur les forts... Liége tiendra-t-elle?...

Un cabaret s'ouvre sur la chaussée, plein de soldats. Des artilleurs : c'est mon affaire. En dépit de mon habit de moine, j'entre.

— Eh bien ! Comment vont les choses?

— ...Hem !... Hem !...

— D'où êtes-vous? Batterie d'intervalle?

Un silence pénible et des regards obliques répondent seuls à mes questions. Qu'est-ce à dire? Je risque encore un essai.

— Qui commande le fort de Barchon?

Mutisme complet. Des clins d'œil soupçonneux s'échangent. Je comprends que j'ai fait un pas de clerc, et je me prépare à effectuer une retraite en bon ordre.

— Halte !

C'est un officier qui surgit de son coin et que je n'avais pas aperçu. Il me dévisage d'un regard bourru. Évidemment mon costume ne lui revient pas.

— Qui êtes-vous, monsieur?

A mon tour, je l'examine, et, à la vue de son passepoil bleu d'officier de place, une envie irrésistible me prend de me « payer sa fiole ». Je décline le seul titre qui me reste :

— Frère Martial, frère clerc... d'où pas de clerc... d'où...

Sa figure s'empourpre :

— Avez-vous des papiers, monsieur?

— Des papiers? Quels papiers?

— Montrez-moi vos pièces d'identité!

— Ah!

Je lui exhibe une moitié de mon brevet de lieutenant — la seule qui me reste — sur laquelle on peut lire, en travers du « Royaume de Belgique », des versets du Cantique des Cantiques.

Son regard me scrute, sévère.

— Vous vous appelez Lekeux?

— J'ai répondu à ce nom, dans le temps.

Ses yeux se reportent, indécis, sur le chiffon de papier.

— Et... Vous... vous êtes officier?

— Je le fus.

— ...Est-ce que? Vous n'êtes pas le lieutenant Lekeux, tout de même?

— Mais, plus ou moins.

Son visage s'éclaire d'un souvenir...

— Ah! Sacristi!...

Reconnaissance, excuses, poignée de main, et je me retire de ce premier engagement, le sourire aux lèvres, sous les yeux ahuris des sous-offs.

Un quart d'heure plus tard, je suis à la maison. Branle-bas.

— Toi!!

— Mes chéris! Mon papa! Ma chère mamke!

— Tu ne vas pas à la guerre, sans doute?...

— Mais si!

— Mais tu ne dois plus!

— Tout le monde doit.

— C'est vrai.

— Je vais me rengager. Préparez mon uniforme pendant que j'irai au bureau de place.

En ville, c'est une ébullition. Le sang liégeois, allumé par le bruit du canon, bouillonne dans cette foule. Les autos, à une allure folle, les caissons, en vacarme, les troupes bariolées, cyclistes, cavaliers, chasseurs, se croisent, se bousculent, et disparaissent, engouffrés tous dans la même direction : l'ennemi.

Un peloton de lanciers débouche en ouragan sur la place Saint-Lambert, et fend la foule, au galop sur les pavés. Une vieille *botresse*, qui crie plus fort que les autres, est renversée par un cheval : on la relève, elle hurle : « *Vif' li sôdards di Lidge!* » Un petit boy-scout en nage saute de son vélo et interpelle les badauds : « Qu'est-ce que vous faites tous ici à regarder?... Les Allemands sont à Saive ! En avant ! ! » Un groupe compact, hommes et femmes, se forme aussitôt et s'en va, au pas de course... Et de ces masses houleuses aux prunelles brillantes, un bourdonnement s'élève, comme le grondement d'un fauve que l'on a réveillé et qui va bondir — et mordre. Ah ! Liége au cœur de feu ! Comme tu es bien restée la vieille cité ardente aux colères généreuses ! Ton sang n'a pas tiédi depuis les folies de Franchimont ! Voici que de nouveau il coule, et, à grands flots, jaillit sur les hauteurs dans les combats de salut, pour faire fleurir, sur ta vieille couronne, son plus glorieux fleuron !

Au bureau de place, des centaines d'hommes font queue pour s'engager. Je fends les rangs et me présente :

— Lekeux, lieutenant d'artillerie démissionnaire.

Je demande à reprendre du service pour la durée de la guerre.

Regards interloqués, chuchotements, discussions. Enfin on me tend un papier :

— Présentez-vous à la caserne Saint-Laurent.

Rentré à la maison, je procède au changement de décors. Hélas ! La guigne d'avoir un frère du même métier que soi ! Évidemment Jules a enlevé tout ce qu'il y avait de sortable dans mon équipement. Je ne trouve plus que des hardes. Que faire? Je ne puis pourtant pas me présenter en moine à la caserne ! J'en ai assez d'être reluqué partout comme un espion ! Enfin, grâce à de savantes combinaisons, je parviens à me composer une tenue : deux pantalons rongés des mites, superposés de telle sorte que les parties saines de l'un recouvrent les brèches de l'autre, une tunique veuve d'insignes, un képi ratatiné où je colle de vieux galons. Avec cela mon crâne rasé et ma face glabre... C'est grotesque. Eh ! mon Dieu ! A cela près... Et en avant donc !

Derniers adieux. Ma pauvre mère sourit pour ne pas pleurer — son âme n'a fait que cela dans sa vie héroïque. Mon vieux papa vient, tout boitant, jusqu'au seuil. Juliette murmure : « Tâche de revenir... »

— Et Maggy, ma petite colombe?

— Oh ! celle-là, elle n'est jamais ici. Elle passe sa vie chez les pauvres et chez les vieux pêcheurs. Pour le moment, elle soigne des blessés.

— Brave petit cœur ! Embrassez-la pour moi.

A la caserne, mon accoutrement attire immédiatement l'attention. Comme je présente mon sabre à

aiguiser, chez l'armurier, je vois un groupe chuchoter dans un coin en me guignant de travers : « Dis donc, — c'est çui-là ! — Faut l'arrêter... »

Un maréchal des logis m'accoste, la main en poche :

— Suivez-moi, monsieur.

La moutarde me monte au nez. Ah ! non ! Encore une fois? Je ne suis plus moine à présent !

Je le regarde dans les yeux, et, brusquement :

— Mettez-vous en position !... Mille tonnerres ! !

Mécaniquement, le sous-off obéit.

— Suivez-moi, lui dis-je à mon tour.

Il emboîte mon pas, et nous entrons au bureau du colonel. L'adjudant-major est plongé dans ses papiers.

— Parlez, maintenant, dis-je au reître.

Celui-ci tente de reprendre l'avantage :

— Mon commandant, fait-il, je vous amène un individu...

Je me retourne furieux :

— Vous dites?...

— ...Je vous amène ...quelqu'un qui m'a l'air suspect.

Le commandant me regarde, et aussitôt :

— Eh ! mais... c'est Lekeux ! Comment vas-tu, mon vieux? Et tu reviens? C'est bien, ça.

Mon sous-officier, accablé, se confond en excuses, et se retire, penaud.

— Fais pas attention, me dit le commandant : on est atteint d'espionite. Hier on a arrêté à Ans un vrai espion déguisé en moine : de là tes mécomptes.

Il me présente au colonel. Je demande à rentrer à Barchon : le fort est attaqué, à ce qu'il paraît.

— Non, dit-il, impossible : le fort de Barchon est débordé et cerné. J'ai pour vous une mission de confiance : vous allez prendre la batterie de canons de 15ᵉ qui se trouve à la citadelle, et vous la mettrez demain en position à Bellaire.

— Bien, mon colonel.

II

L'agonie de Liége.

Je montai à la citadelle.

Sur mon chemin, une église m'invitait. Elle était déserte. J'allai droit à l'autel, et là, devant le Tabernacle, d'un geste spontané, je tirai mon sabre. Et de mes lèvres jaillit, brûlante, une prière : « O mon Seigneur très aimé ! puisque c'est Toi qui as mis dans mon âme l'amour de la justice, prends-moi maintenant comme ton chevalier : c'est pour Toi que je combattrai. Prends mon sang, prends ma vie, et avec eux tout mon amour ! »

Alors, dans la pénombre de la nef obscure, un rayon pourpre, à travers le vitrail, tomba sur la lame nue, qui s'irradia d'un ruissellement de feu. De quelques coups de canif, je gravai deux lettres sur la poignée dorée : M. C., *Miles Christi*, et, sous le sourire de Jésus, je remis l'arme au fourreau.

Quand je sortis, je sentis que quelque chose brûlait dans mon cœur, comme un feu.

A la citadelle, je trouvai de vieux amis. Le com-

mandant Raulier promenait dans la cour une sourde et inextinguible colère.

— Mon vieux, me dit-il, nous ne sommes pas frais : figure-toi que nous sommes ici sous les ordres d'une espèce de colonel de garde-civique mangé des mites. Et ce bougre de jeanfoutre ne prétend pas qu'on mette le nez dehors, sous prétexte qu'il y a des zeppelins... Note bien qu'il n'y a pas plus de zeppelins que dans mon (*censuré*)...

Il me présente au personnage en question. Je lui fais part de ma mission. D'un geste flasque qui veut être énergique, il m'indique les canons, dans un coin.

Quels canons, bon Dieu ! Je les ai à peine aperçus qu'un frisson me court dans le dos : dans les grandes buses noires qui se profilent sur la muraille, j'ai reconnu, dans toute son horreur, le fameux « canon de 15ᶜ fonte sur affût à roues modèle 1889 ». Immédiatement repasse dans mon esprit cette phrase de mon cours d'artillerie : « Pièce d'un modèle ancien, d'un déplacement difficile »... Alignés comme dans un musée, ils sont là, six, immobiles, léthargiques, rouillés, qui roupillent depuis vingt ans à la même place, sur leurs énormes affûts, tellement pétrifiés que les roues sont devenues ovales. Ah ! zut, alors !

— Où est le personnel, mon colonel?

— Ah ! ça, mon ami, il n'y en a pas.

— Et les attelages?

— Il faudra en chercher.

— Et les munitions?

— ...

Je parie que les obus, s'il y en a, ne sont pas chargés. Il l'a trouvée, le colonel, sa mission de confiance !

Allons, à l'ouvrage ! D'abord, réquisitionner des chevaux — et pas les premiers venus. Je vais prendre quelques-uns de ces hommes qui ne font rien, et...

A ce moment arrive le colonel Eckstein. Dès qu'il entend parler de mes canons de 15ᵉ :

— Défense formelle, dit-il, de sortir avec ces pièces ! Vous allez obstruer les routes, et ce sera un désastre.

— Mon colonel, j'ai reçu l'ordre...

— Ceci est un contre-ordre.

— Alors, mon colonel...?

— Alors, restez ici : vous passez aux troupes de réserve.

— Zut, alors !

— Vous dites?

— Je dis que c'est regrettable, mon colonel...

Le garde-civique m'octroie le commandement d'un nombre x de vieux canons qui traînent sur le rempart, le nez en l'air, comiques, l'air de dire aux moineaux : « Attention ! nous allons tirer : vous allez voir ça ! »

— Vous battrez le fossé à mitraille avec vos pièces, lieutenant.

— De ces emplacements-là?...

Il ne faut pas être grand clerc pour voir que ces canons, du haut de la muraille, sont absolument incapables de tirer dans le fossé.

— Mais oui, monsieur, pourquoi pas?

Je lui tourne le dos.

Nous sommes deux maintenant, le commandant et moi, à arpenter la cour, dans une fureur commune.

— Bougre de dromadaire ! grogne le commandant.

— Triple extrait d'idiot ! dis-je en guise d'écho.

— Non, mais regarde-moi cet enduit de pétrole : il lorgne encore en l'air !

— Qu'est-ce qu'on va faire de nous, commandant?

— Ce qu'on va faire de nous? Mon cher, on va nous laisser moisir dans cette cambuse jusqu'à la fin du siège. Et alors, on nous dira un beau matin : la place a capitulé, mettez-vous en route pour Frankfurt-am-Mein.

— Ah ! non !

— Tu verras.

Le soir tombe... et la bataille fait rage. Mélancolique, je m'installe sur l'escarpe, et, accoudé à un canon, je regarde la nuit sanglante.

C'est effrayant. Au delà de la ville, qui allonge à mes pieds ses chapelets de lumières, d'autres clartés, sinistres, illuminent les hauteurs : tout un côté de l'horizon — un immense demi-cercle de vingt-cinq kilomètres — est embrasé. C'est le pays qui brûle, par villages entiers : partout les flambées montent en rutilants tourbillons ; et sur l'incandescence de ce monstrueux brasier, le ciel, plaqué de reflets, fait une voûte de feu.

Sur ce fond de géhenne, les projecteurs des forts lancent leurs fuseaux de lumière blanche, qui tremblent, tournent, s'étirent dans l'ombre, rasant les croupes du sol, fouillant les replis, ou s'élancent dans le ciel comme des bras affolés qui entre-croisent leurs appels.

Et tout le long de la ligne, formant une crête de

flammes, les éclairs des canons, brefs et dansants, jaillissent serrés, fiévreux, dans un rugissement.

C'est l'étreinte. Cette ligne ardente, c'est la barrière jetée devant l'invasion grise. Elle est battue maintenant par les houles déchaînées qui montent.. Saura-t-elle résister? Trois cent mille ennemis marchent à la curée : et pour les arrêter, vingt-cinq mille hommes, disséminés sur une ligne trop longue, opposent leur sacrifice à la ruée sauvage. Ils sont un contre trois aujourd'hui, demain ils seront un contre dix... et puis? Les Français arriveront-ils à temps?

Pourtant on tient. Au cours de la journée, depuis Pontisse jusqu'à Chaudfontaine, les bataillons ennemis, en masses compactes, ont foncé sur le frêle rempart. Celui-ci, par moments, a été submergé, les Allemands l'ont percé et se sont répandus par de larges trouées, comme une marée. Mais nos troupes, obstinées, sublimes, désespérées, se sont précipitées dans le débordement, et après une lutte farouche, l'ennemi a reflué, laissant sur la barrière des milliers de cadavres.

On tient, car dans les cœurs une ivresse a monté... On tient, car sur la ligne où s'accroche la défense, une âme plane : l'âme d'acier du vieux Leman. Et les troupes, confiantes, sentent peser sur elles la force de ce regard lucide et de cette invincible volonté.

On tient... Maintenant c'est vers le sud que la bataille s'allume. Elle s'étend, elle allonge ses grands bras : demain le cercle de feu se sera fermé sur nous.

Vers le fort de Boncelles, à minuit, le hurlement grandit, la furie s'exaspère. Des essaims de shrapnells sillonnent la nuit rouge. Puis un roulement

confus, comme un immense broiement, éclate et se prolonge. C'est l'assaut de l'infanterie : l'attaque forcenée qui recommence par là, en pleine nuit !

Alors, une rage monte en moi, de me voir impuissant, juché sur ces vieux murs. Je répète en moi-même la phrase du commandant : « Nous moisirons sur place jusqu'à la fin du siège... » Ah ! non ! Mille fois non ! Nous verrons bien !... Mon Dieu protège ceux qui luttent pour la justice.

J'ai dressé mon plan : demain je serai au feu, quoi que fasse le garde-civique.

* * *

A l'aube naissante, je m'en fus chez le patron.

— Mon colonel, je devrais me rendre en ville où j'ai laissé des documents. Me permettrez-vous de les y aller prendre?

— Hem !... Hem !... Enfin, oui... soit ! Mais rentrez au plus tôt.

— Oh ! oui, mon colonel !

Un auto entre, conduit par un civil.

— Vous retournez à vide?

— Oui, lieutenant.

— Bon, je vous happe : rue de Hesbaye, 220. En vitesse !

A la maison, où j'entrai en coup de vent, je ramassai quelques règlements, une pipe de réserve et un troisième pantalon, les deux premiers menaçant ruine malgré leurs efforts combinés. On m'entoure.

— Au revoir ! je file : je n'ai pas le temps... Et Maggy?

— Toujours en rupture de ban. Elle passe la nuit chez les blessés.

Je remonte en voiture. A ce moment Maggy, pâle, les yeux cernés, légère comme un oiseau, débouche de l'église d'en face... Je l'embrasse en hâte.

— Tu sais, me souffle-t-elle à l'oreille, c'est fait : je me suis donnée... Prie pour que je L'aime fort.

— C'est bien... c'est bien, ma colombe. Au revoir, prie pour moi.

Elle ne répondit rien d'abord, mais fixa sur moi un regard souriant et profond que je vois encore, toujours. Puis, comme l'auto démarrait, elle dit :

— Tu reviendras, tu sais.

Ce n'est que quatre ans plus tard, quand je retrouvai sa place vide au foyer, que je sus tout ce qu'il y avait dans ce suprême regard. Elle avait fait plus que prier...

— Où faut-il vous conduire, mon lieutenant?

— Au Sart-Tilman.

— Sart-Tilman? Les Allemands y sont !

— Avancez vers Boncelles aussi loin que vous pourrez... Vite !

— En pleine bataille alors?

Nous approchons... La bataille bat son plein. Là-haut, dans la forêt, la fusillade crépite, affolée, soulignée par la basse formidable du canon.

Nous gravissons les pentes de la route en lacets. De part et d'autre, dans les fossés, des cadavres sanglants ; tout du long, par paquets, des corps mutilés, fracassés, des blessures atroces gorgées de caillots noirs, des poings crispés, des figures cireuses grimaçantes, des yeux fixes, grands ouverts, encore pleins d'épouvante.

Et les blessés descendent, chancelants, titubants, les yeux égarés. En voici un que l'on porte, inerte, sur deux bâtons... Est-ce un corps humain? Il est rouge, rouge comme un lambeau de pourpre, des pieds à la tête, et du moignon qui pend et oscille à chaque pas, le sang coule, goutte à goutte, sur la route.

L'auto n'avance plus qu'avec peine.

— Attendez à ce tournant, dis-je au civil. Si je ne suis pas ici dans deux heures, vous pouvez partir.

A pied, comme dans un rêve, je monte, en courant ; le sol tremble sous mes pieds. Les obus éclatent dans les taillis, et cela donne chaque fois un grand coup dans le cœur. A droite, dans la futaie, des batteries tirent à une cadence rageuse... En avant !

Un groupe de fantassins dévale, désemparé.

— Comment ça va-t-il?

— Ils sont trop ! Ils sont trop ! font les voix de désespoir... Plus on en tue, plus il en vient !... Nous nous sommes battus toute la nuit.

— C'est comme s'ils sortaient de terre ! dit un homme noirci.

— Des tas de morts hauts comme ça ! fait un autre, comme dans un cauchemar.

Un officier descend, blessé, les yeux cernés de noir.

— Où en est-on?

— Ils sont à Sart-Tilman. Les chasseurs contre-attaquent.

Voici les réserves, terrées dans les taillis. Je les dépasse, courant, haletant, en nage, attiré comme par un aimant vers l'énorme craquement du combat.

Sart-Tilman est repris. Dans un relent de poudre

qui pue l'acétylène, je traverse le hameau où s'entassent les cadavres... Et là, maintenant, dans les champs d'avoine, je vois... Les balles fouettent l'air comme une pluie de plomb, avec d'effroyables claquements. Je les sens qui me frôlent... le sang martèle mes tempes. Et sur tout ce plateau labouré d'explosions un monstrueux fracas secoue la terre meurtrie. Dans un rideau mouvant de fumée je vois, en même temps, fulgurer les éclairs des fusants, et monter en cyclones les trombes des obus.

Je m'arrête, pétrifié. La gorge sèche, le cœur battant comme un tocsin affolé, je regarde, cloué au sol.

Un choc : je me retourne. Un Allemand, couché dans le fossé, me tient encore en joue. Je lui décharge mon pistolet en pleine figure.

Alors je m'élance, pris d'une fièvre, dans le cataclysme... Étourdi, aveuglé, suffoqué, je cours, droit devant moi. Tout tourne et tourbillonne. Je titube, je trébuche dans des trous, je chancelle sous des chocs embrasés...

N'importe. Je n'ai plus aucune émotion, en ce moment ; mais une idée, une seule : taper dedans, les enfoncer, les bandits, les infâmes !...

Et tout à coup, d'un bond, j'entre dans un bouillonnement humain, je me fonds dans une masse grouillante de corps qui halètent, qui frappent, les bras raidis, qui fouillent les ventres avec les baïonnettes rouges, avec des « han ! » sauvages... Ah ! voici des gris ! Une lame pointue fonce sur moi... je décharge mon arme au hasard. Puis je tire, je tire, sans arrêter, dans une sorte d'ivresse furieuse ; et j'ai conscience que je donne des coups de pied dans des têtes, qui, d'en bas, me jettent la flamme

de leur haine ; puis, quand mon browning est vide, je tire mon sabre, et je frappe comme un fou, en criant : « Vive le Roi ! »

Je perds tout sentiment de la réalité. C'est un rêve brûlant qui passe dans ma fatigue... Et parmi les éclairs que font les moulinets de mon sabre, une vision très douce flotte devant mon âme : « O mon Seigneur aimé, es-Tu content de ton soldat? Jésus, mon Dieu, je T'aime !... »

Et sous son amoureux regard, je me sens le cœur saturé de joie, d'amour, de paix...

Maintenant cela s'apaise. Je ne vois plus de gris devant moi. Seule la fusillade crépite sur la ligne. La campagne danse, comme un sabbat, devant mes yeux. Je n'ai plus de force, je tombe.

Inerte, les yeux ouverts, dans un anéantissement, je regarde le ciel piqué de shrapnells. Des zigzags irradiés courent devant mes yeux. Je n'entends plus rien, sinon le gémissement d'une bouche sous mon oreille. Je ne saurais plus bouger, je ne saurais plus...

Une main soulève ma tête. Une voix me parle, semblant venir de loin :

— Vous êtes blessé, lieutenant?

— Sais pas... Crois pas... la fatigue... Victoire, hein?

— Oui, ils f... le camp.

— Ah !

Il me donne à boire quelques gorgées de café.

Je regarde de nouveau le ciel, bercé par la bataille qui se prolonge au loin... Peu à peu, la vie physique, qui s'était abolie, reflue dans mes membres. Je me lève et regarde.

Épouvante ! Il n'y a plus de terre, mais un tapis de cadavres. Des morts sur des blessés, en tas,

d'où sortent, avec les filets de sang, des râles, des cris rauques, des hurlements. Devant moi la tranchée reconquise. Au fond du boyau, de grandes mares rouges où gisent pêle-mêle les corps enchevêtrés. En voici deux qui se sont empalés mutuellement, de leurs baïonnettes, et leurs têtes rapprochées s'unissent dans un baiser de haine.

Entre les morts, le long du parapet, des groupes clairsemés font le coup de feu. Tout cela est exténué, brisé : un cordon de misère. C'est donc tout ce qui reste, cela, devant les masses ennemies qui se refont, là, derrière le bois... devant l'inondation allemande?

Je m'en vais vers la droite, courbé, à cause des balles, dans le fouillis des abatis. Voici un officier d'état-major. Je vais prendre ses ordres : il m'envoie à la citadelle.

*
* *

La vaste cour fourmille de troupes hétéroclites. Désordre indescriptible. Le commandant Raulier prend des noms, fait des listes, s'efforce en vain de former des unités qui se dissolvent aussitôt... Le colonel s'agite et crie dans le vide :

— Il faut absolument que ces troupes disparaissent d'ici : si un zeppelin...

— La ferme, chapeau buse ! murmure le commandant... Allons ! un officier pour prendre la moitié de ce lot !

Je m'avance. C'est une troupe de six cents hommes qui me tombe dans les bras : cela va bien !

Le chapeau buse me donne ses ordres :

— Vous allez, avec ce personnel, convoyer une batterie qui se dirige sur Loncin.

— Ah ! Quelle batterie, mon colonel?

— Une batterie en marche vers Loncin, monsieur.

— Zut !... A vos rangs ! !

La colonne se forme, par quatre.

— Mais hâtez-vous donc, monsieur !

Je fais le geste de regarder en l'air :

— C'est vrai, si un zeppelin... Garde à vous ! Par le flanc droit — Droite ! En avant, hârrrche ! — A plus tard, vieux pékin !

A la sortie de l'ouvrage, je croise l'auto du colonel Loiselet.

— Mon colonel, j'ai six cents hommes de troupes fraîches. Je vais...

— A Herstal ! Et vite : cela chauffe !

Sabre au clair, à la tête de mes six cents, je descends les « quat'cents escaliers » de Bueren. Vers le bas, je me retourne — un juron s'étouffe dans ma gorge : pas possible ! Les deux tiers de mes hommes s'égrènent sur l'escalier, accroupis sur les marches, accoudés, le regard vide... Je remonte, quatre à quatre?

— Que signifie?...

— M'en fous ! répond un homme.

Alors, dans une rage folle, je frappe, du plat de mon sabre encore zébré de rouge, dans les rangs avachis.

— Sacré tonnerre du diable ! Mille millions de milliards de...

Tout se disloque sous cette tempête, et dégringole en désordre au bas de l'escalier.

Là je reforme les rangs.

— Les gradés !

Trois sous-officiers s'avancent : un sergent-major

et deux sergents. Trois gradés pour six cents hommes !

— Qu'est-ce que cela veut dire? dis-je au sergent-major.

— Mon lieutenant, on ne peut pas tirer d'un homme plus qu'il n'y a dedans : voici trois jours et trois nuits que ceux-ci traînent dans les trains et les gares sans manger ni dormir...

— Il fallait le dire, que diable !

Immédiatement, je pille les boutiques et boulangeries voisines : pain, bière, vin, tout ce qu'on trouve est réquisitionné. Et tout en me promenant devant cette longue file d'hommes assis sur le trottoir, qui s'emplissent le ventre, la bouche bourrée, la bouteille à la main, je me rends compte de la valeur de la troupe que j'ai là : tous vieux pépères, les derniers rappelés !

— Allons ! On y est?... A vos rangs !

— Mes amis, dorénavant quand il vous manquera quelque chose, il faudra me le dire. Maintenant, il s'agit d'arrêter les Allemands. Si vous les laissez passer, ils brûleront vos maisons et tueront vos femmes et vos enfants. Allons donc ! Encore un effort aujourd'hui, et pour ce soir je vous promets un bon repos, et de la paille pour la nuit.

— Ah ! bon, alors, fait un vieux type à barbe.

Et en route ! Nous entrons dans Herstal. Si je pouvais, avec mes six cents hommes, prendre l'ennemi en flanc !...

Soudain quelques coups de feu éclatent. Flottement, débandade, mes lapins prennent la fuite !... Je les rejoins, comme une flèche.

— Halte ! ! ! crié-je, le pistolet braqué sous le nez d'un sergent. Si vous faites un pas, vous êtes mort !

Il s'arrête net. La fuite cesse. Je suis désespéré.

— Rassemblement !

Je regarde, navré. Que faire de tout ce bétail qui tremble?

— Sergent, je vous casse de votre grade. Rentrez dans le rang.

L'homme blêmit. Un éclair passe dans son regard.

— C'est honteux ! fait une voix...

Ah ! Il y a donc tout de même des hommes dans le tas. Une idée !...

— Des volontaires pour marcher avec moi !

Une cinquantaine d'hommes sortent des rangs — parmi eux mon sergent.

— Sergent-major, vous prendrez le commandement du reste de la compagnie. Vous me suivrez à deux cents mètres en colonne. Et le premier qui fait demi-tour, je vous donne l'ordre de lui faire sauter le crâne. Compris?

— Bien, mon lieutenant.

Les coups partent du bosquet, là-haut, sur notre gauche. Ce n'est pas grand'chose. Je forme mes hommes en tirailleurs, et en avant ! Nous courons presque, malgré la montée. Quelques balles filent trop haut. Je vois, à la lisière, une forme grise faire un rapide demi-tour et disparaître. Nous entrons sous les arbres... Tout à coup, devant moi, un homme se dresse, me met en joue... « Vlan ! » fait une voix près de moi : l'Allemand tombe, assommé d'un coup de crosse. Je regarde : c'est le sergent que je viens de dégrader.

— Vous reprendrez vos fonctions ! crié-je.

— Merci, mon lieute...

Il s'écroule à mes pieds, plié en deux, tué.

Fusillade. Les balles claquent avec un bruit mat

dans les feuilles. Nous avançons jusqu'à l'autre lisière, d'où nous voyons une dizaine d'Allemands dévaler en vitesse.

A ce moment arrive un officier au galop :

— C'est vous qui commandez cette troupe?

— Oui.

— Battez immédiatement en retraite sur Loncin.

— En retraite? Qu'est-ce qui se passe?

— La rive droite est évacuée, me dit-il tout bas. On abandonne la ville.

Je suis atterré.

Au plateau d'Ans, sur la route de Bruxelles, c'est une invraisemblable cohue : toute la division reflue par ce couloir. Les autos, bloqués en rames, cornent en vain. Les cavaliers bousculent les fantassins ; les colonnes, coupées, morcelées, se désagrègent ; les hommes exténués errent, par paquets, cherchant leurs unités. Les chariots de tous genres achèvent d'obstruer la voie : une batterie de campagne, une colonne de munitions et une file de voitures à bagages marchent parallèlement, cherchant à se dépasser, dans la dérive du grouillement humain... La division de Liége — la glorieuse : corps fourbus, têtes bandées, bras ballants, tout cela passe, mou, abruti, indifférent à tout, charrié vers l'arrière comme un monceau de débris. Cela sent la déroute. Misère !

— La défaite, murmure un lieutenant.

— La défaite? Ah ! non !

Je regarde celui qui a osé prononcer ce mot humiliant : il a passé ces jours tragiques dans un bureau, celui-là. Ce brisement final, c'est tout ce qu'il a vu de la grande bataille. Mais moi qui ai vu là-bas, sur

les hauteurs de Tilff, la mêlée éperdue, et la rouge barrière où s'est brisé l'ennemi, et les monceaux de cadavres sur lesquels nos soldats ont planté leurs drapeaux, je sais que la fatigue de ces corps surmenés est faite de trop de triomphes, et que c'est une grande victoire qu'ils emportent avec eux...

En ce moment, un auto passe où flotte un drapeau blanc et vire vers le fort : entre deux officiers belges, un Allemand, les yeux bandés.

— Un parlementaire !

Quelques minutes plus tard, l'auto revient et s'en va en vitesse.

Dans cette brève entrevue, deux mots s'étaient échangés :

— Rendez la place, avait dit l'Allemand, ou nous écrasons les forts.

— Non ! avait répondu Leman.

Dix jours plus tard, avec toute la garnison, il était enseveli sous les débris de l'ouvrage.

Et je vis, dans la gloire d'une lumière dorée, que notre sacrifice avait sauvé le monde...

Un Te Deum ardent, de mon âme raffermie, monta vers le Dieu juste.

III

La voie douloureuse.

Alors ce fut le douloureux calvaire : traites interminables dans la poussière des routes, de plateau en plateau, et vers des horizons sans cesse reculant, torture des pieds endoloris dans les souliers trop neufs, des épaules laminées sous la sangle des courroies, des gorges qui brûlent, pleines de poussière, martyre de la chair vaincue, qui ne peut plus, qui ne veut plus marcher.

Sur les seuils, tout le long du trajet, des regards déçus, chargés de stupeur, d'inquiétude et parfois d'ironie.

— Alors, vous êtes battus?

— Vous les laissez passer?

— Ce sont des lâches...

Et nous baissons la tête... Comme Toi, ô Christ béni, il nous faut, jusqu'au bout, boire le calice pour racheter la terre : l'ignominie après le sacrifice.

On marchait, on marchait... sans but, droit devant soi, stimulé par le ronronnement d'un avion

ennemi qui suivait la colonne. Et celle-ci s'étirait, laissant un sillage de traînards, d'éclopés, de déchets misérables.

Comme un chien de berger, je parcourais la ligne, tournant autour de ce troupeau, cherchant à faire serrer, à empêcher les lâchages, simulant une énergie que je n'avais plus moi-même, aiguillonnant sans relâche ce qu'il y avait encore de volonté là dedans : « Allons, les anciens ! courage ! Dans une heure nous sommes à Waremme, où nous coucherons dans la paille. » Alors, les cous se tendaient pour un nouvel effort.

— C'est là, derrière cette crête ! Allons ! En avant ! Les Allemands sont derrière !

Hélas ! la crête atteinte, une autre se présentait, très loin à l'horizon. Waremme, le cantonnement promis, était bien loin encore.

« C'est là ! Ce qu'on va dormir, hein? » — Nouveau coup de collier, puis... nouvelle crête, et devant le regard désespéré, la campagne morne qui fuyait, vers de nouveaux déboires.

Alors on s'arrêtait, dans un gémissement ; les hommes jetaient sur la chaussée leur fourbi, puis leurs armes ; ceux qui étaient au bout de leurs réserves de vie obliquaient vers le talus, roulaient vers le fossé, et là, comme des masses, se laissaient choir, en tas, et ronflaient.

— Allons, les gars ! un petit effort ! Les Prussiens sont là !

— Ça m'est égal... répondaient les voix douloureuses.

J'en pousse un du pied :

— Allons ! debout, tonnerre !

L'homme étend ses deux bras en croix sur le gazon :

— J'peux plus, j'aime mieux crever... j'peux plus, j'peux plus... répète-t-il en balançant la tête, les yeux fermés.

— Laisse-les, me dit le major. Qu'ils tirent leur plan : il n'y a rien à faire.

On marche... Mes tempes bourdonnent, une douleur me tenaille les membres ; dans l'ombre envahissante du soir, les campagnes s'écroulent devant mes yeux peuplés de vertiges. Mon Dieu, vais-je moi aussi tomber? Soutiens mes forces, mon Seigneur ! *Miles Christi!* Les deux lettres dorées brillent sur la poignée... Oh ! oui, souffrir pour Toi... Tu as, ô mon Amour, souffert ainsi pour moi sur la voie douloureuse. Souffrir, et T'offrir ma torture comme un dernier présent de mon être en détresse... En avant ! Non, je ne tomberai pas — je ne veux pas tomber, si ce n'est mort !... Et je répète, les paupières fermées, la parole de l'Apôtre : « J'achève en moi ce qui manque à la passion du Christ ! »

On marche... La nuit s'est faite. Les arbres noirs défilent lentement dans le gris, comme un rosaire de douleurs... Je pense : au cantonnement l'officier a droit à un lit... Un lit ! Coucher dans un lit ! Cette image se fixe comme un mirage devant mes yeux fermés, et je m'en vais maintenant, vers cette basse vision, comme le chien de la caricature qui court après la saucisse. Et — je le confesse à ma honte — je me plonge sans vergogne dans l'abjection de cette sensualité, dernière ressource de ma chair aux abois.

Minuit.

Halte ! Un officier à cheval. Qu'y a-t-il?

— Les Allemands sont à Waremme, dit l'officier. Retraite coupée...

— Damnation ! crie le colonel... Alors?...

— Attendez des ordres.

C'est l'effondrement. Le dernier ressort a sauté. Nous ne sommes plus que des ballots inertes.

— N'y a-t-il pas un village par ici?

Rien : la nuit sans lune dans les vergers où court une traînée blanche de brouillard.

— Nous allons crever, fait une voix.

Et l'on attend, le long des haies... une demi-heure mortelle, une heure. Alors un ordre bref se propage, cruel :

— Bivouac dans les vergers.

On n'a plus de couvertures — je n'ai pas de manteau. On pousse les hommes, comme un bétail, dans le pré tout humide ; j'installe les miens, au hasard, sous les arbres... Et alors, comme un bloc, je m'écroule dans l'herbe, et le sommeil m'assomme.

Le clairon ! Rassemblement !...

Déjà?... Il n'y a pas deux heures que nous sommes au repos ! Je soulève la loque de mon corps, mes membres craquent, je frissonne, je suis glacé. En me tâtant, je constate que je suis tout mouillé : j'ai dormi dans le ruisseau !

Et l'on recommença à marcher...

L'aube grise se leva sur les colonnes grises qui traînaient sur les routes leur pas ankylosé : longues files indolentes de corps flasques aux yeux rouges, bouffis de sommeil.

Devant nous, des coups de feu : c'était la cavalerie qui déblayait le terrain, dispersant les uhlans qui inondaient le pays.

Nous marchions maintenant dans des traverses

caillouteuses où les talons disloqués se blessaient à chaque pas un peu plus, dans des chemins creux surchauffés où les pieds soulevaient des vagues de poussière qui, entre les talus, se condensaient en nuages opaques.

On allait, harcelé par les pointes ennemies, qui surgissaient soudain sur les crêtes, menaçant le flanc des colonnes, envoyant dans nos rangs quelques volées de balles : et à chaque surprise, dans la bande en désarroi, un flottement se faisait, parfois une débandade de troupeau de moutons où l'on jette une pierre. La marche, scindée d'à-coups, devenait irrégulière ; les colonnes s'enchevêtraient dans les villages. Soudain, au milieu d'un hameau, toute la cavalerie du général de Witte nous traversa au galop, dans un tourbillonnement de culottes rouges devenues rose saumon sous leur housse de poussière.

Alors ce fut un beau gâchis. A la sortie, le major se retourna : une cinquantaine d'hommes nous suivaient encore ; nous étions deux mille au départ !

— Sacristi ! dit-il. Où sont les autres?

— Hem !... au diable — je vais voir.

— Non, écoute, c'est inutile : on rassemble tout de même le tout à Hannut où la colonne va se reformer.

— Ah ! On va donc s'arrêter?

— Oui.

S'arrêter ! Enfin le cantonnement !... Ne plus marcher ! quel rêve !

Voici Hannut... Dans une large vallée, la grosse bourgade étale ses maisons accueillantes. Jérusalem !... Un lit !

Dans les rues c'est un tohu-bohu. Les chariots du corps de transport obstruent tous les passages, la place est un campement, bourré d'autos, de camions, de fourragères ; les chevaux à l'anneau mâchent l'avoine, goulûment, les hommes dorment sur la paille entre les véhicules, les patates cuisent dans les gamelles sur des foyers improvisés.

J'aperçois le commandant Raulier, des listes dans la main gauche, la craie à la main droite, occupé à marquer des chiffres sur les portes.

— Tu es indécent, Lekeux, me dit-il.

— Qu'y a-t-il, commandant?

— Viens ici.

Très sérieusement, de son bout de craie, il marque sur mon collet les étoiles qui lui manquent.

— Ah ! te voilà habillé maintenant. Va te balader, et puis nous prendrons une grande goutte ensemble.

Jusqu'au soir on fut sur les dents, à rassembler le personnel qui affluait de partout, attiré vers le bourg par l'appât du mot magique : « On cantonne ! », à chercher des locaux, à acheter de la paille, à caser tout ce monde hébété.

Une fusillade éclate. « Les Allemands ! » Débâcle générale : les hommes tourbillonnent, les conducteurs sautent en selle, bousculent les fantassins, les voitures s'enchevêtrent, se calent par blocs entiers, embouteillent toutes les voies... Des patrouilles partent en courant.

Au bout de cinq minutes c'est fini : trois uhlans ont voulu faire le malin — on les a abattus.

Et enfin je pus songer au lit tant convoité. Muni de mon billet de logement que je serre comme un talisman, je m'en vais frapper à une proprette maison.

— Une chambre disponible?

— Oui, monsieur.

Je pique droit vers le lit, et, tout habillé, me jette dans les draps. Je ferme les yeux — détente.

J'y suis à peine qu'on frappe. Je grogne.

— Y a pas une place ici pour dormir? fait une grosse voix vannée.

— Non.

— M... ! alors.

C'est un piotte (1), qui titube harassé, courbé sous le havresac.

— M... ! répète la voix, d'un accent de désespoir... Est-ce que j'peux pas me met' su' l'tapis?

— Mais allez donc voir au bureau de cantonnement.

— Y a pus une place à trouver ! Misère de misère ! Voilà quat' jours qu'on s'bat et qu'on s'balade, et j'peux pas encore avoir un coin pour dormir. Sacré milliard de m... !

J'ai pitié de sa détresse.

— Allez, viens mon vieux, y aura bien place pour deux.

Le havresac vole dans un coin, et, sans un mot, l'homme se coule près de moi.

— Eh ! Dominique, fait une voix dans l'escalier.

— Ouais !

— T'as trouvé qué'qu' chose?

— J' t'écoute, y a du bon.

L'autre entre.

— Y a d'la place ?

— C'est plein, mon vieux.

---

(1) Piotte est le nom du fantassin belge.

— Ah ! m..., alors !

— Allons, dis-je, amusé, viens par ici, il y a encore un coin.

Il jette son fourbi, enjambe nos deux corps, et m'écrase de sa masse.

Tous deux ronflent maintenant comme des contrebasses. La chaleur devient intense ; je suis dans un étau, je suffoque... Non, ce n'est pas tenable. Doucement, je saute du lit et m'étends sur le tapis, les yeux ouverts dans l'ombre...

L'excès de la fatigue m'empêche de dormir, mais j'ai l'âme tout heureuse d'avoir fait ces heureux, et, dans le ronronnement énergique de ces corps satisfaits, tandis que je me retourne sur mon ingrat sommier, je me surprends à rire de me trouver si bête !

Je m'éclipsai de bonne heure, pour n'avoir pas l'air idiot devant mes deux gaillards, et j'allai à l'église.

Jamais la caresse mystique ne me parut plus douce.

*
* *

8 août. — Et de bonne heure, on se remit en marche.

Une sourde révolte fermentait.

— On nous a expulsés du cantonnement, pour les piottes...

— J'ai roupillé su' l'trottoir !

— On s'fout de nous !

— Pas reçu un quart de pain depuis qu'c'est la guerre !

— J'marche plus, nom de bougre !

— Les officiers, ils pioncent dans des lits !

— N'ont qu à faire la guerre tout seuls.

— Ce sont des traîtres !...

Des désertions se produisaient, des groupes s'arrêtaient, refusant d'obéir.

On dépassa les bivouacs de l'armée de campagne, qui, le long de la Gette, attendait le choc. Ils avaient leurs cuisines, ceux-là, leurs patates chaudes, leur paille, leurs couvertures. Et nous, les misérables, nous regardions pleins d'envie cette abondance.

Dans les villages, les rangs se débandaient ; ces affamés se répandaient dans les maisons pour trouver à manger, et beaucoup y restaient, vautrés dans les lits ou la paille.

Enfin on s'arrêta au bourg de L'Écluse. Trois heures d'attente dans les rangs achevèrent de démoraliser les troupes.

On me donna six cents hommes à loger dans un hameau de huit maisons, à un kilomètre du village.

— Encore marcher ! grommellent les voix...

Comme je formais les groupes, le chef d'installation revint.

— Lieutenant, il y a à peine place pour cent hommes dans ce trou.

— On s'fout de nous ! mille tonnerres ! grognent les rangs, qui s'agitent...

Le fourrier apparaît.

— Lieutenant, le ravitaillement n'arrivera que demain.

Alors la révolte éclata.

— A bas l'armée ! On fout le camp !

La troupe se disloque, on jette les armes... Je sens le moment critique.

Je lève mon âme vers Dieu, et, tendant tous les ressorts de mon énergie, les poings serrés, brutal, dressé, impérieux, je hurle :

— Halte !

Un instant d'interdiction... J'en profite, dégaine mon browning, et, d'une voix cassante, je commande :

— A vos rangs ! Le premier qui dit un mot, je lui brûle la cervelle !

— Sacré mille nom de..., vocifère un colosse ; menaçant, l'arme au poing, il fait deux pas, épaule, me met en joue.

J'avance droit sur lui, le pistolet braqué ; j'appuie sur la détente... Une seconde... Avant que le coup ne parte, l'homme a reculé dans le rang. A deux pas, devant lui, je le regarde dans les yeux : son regard soutient le mien, haineux, pendant deux secondes, puis se dérobe... J'ai gagné. Un silence mortel s'est fait le long de la ligne.

— Les gradés !

— Premier chef, prenez le premier peloton : cent vingt hommes, ferme L... Maréchal des logis, deuxième peloton, quatre-vingts hommes, ferme N...

La répartition achevée :

— Maintenant, écoutez. S'il n'y a pas de place, vous en ferez : vous prendrez toute la paille, vous en mettrez au besoin dans les chambres, les cuisines, les greniers, partout. Vous réquisitionnerez tout ce que vous trouverez de nourriture chez l'habitant. S'il en manque, vous tuerez des cochons. Je passerai tout à l'heure pour payer. Et si le paysan refuse, vous l'enfermerez dans la cave, compris?

Des sourires s'allument sur les visages...

J'accompagne moi-même le plus fort peloton. Un fermier madré me reçoit.

— Cent cinquante hommes à loger, lui dis-je.

— Y a place pour trente, dans la grange.

— Et cette remise?

— Ah ça ! mes chariots sont dedans.

— Sortez vos chariots.

— Impossible.

— Nom de diable ! Sortez vos chariots ! et tout de suite !

Cela fait trente places de gagnées.

— Le grenier?

— Mais toutes mes provisions sont dedans !...

— Ouvrez !

— ... Je n'ai pas la clef.

— Maréchal des logis, vous enfoncerez à coups de crosse tous les locaux qui ne vous seront pas ouverts de bon gré, jusqu'à ce que tous vos hommes soient logés... Et si ce saligaud rouspète, vous le flanquerez dans son puits, la tête en avant. — Compris? dis-je en lançant au bonhomme un regard de Bédouin.

Le ladre, atterré, capitule sur toute la ligne.

Je fais le tour des logis : grâce à d'énergiques mesures, tout le monde a son coin, les repas se préparent. Alors je vais au mien : une petite ferme-château à l'entrée du hameau.

Une vieille dame me reçoit en souriant.

— Auriez-vous où me loger, madame?

— Oh ! certainement, entrez donc, lieutenant.

Elle m'introduit, je m'affale sur une chaise...

— Madame, excusez-moi... je suis brisé.

— Pauvre ! Pauvre ! fait-elle, d'une voix qui gémit.

Vite, elle sort, et revient portant des œufs, des biscuits, une bouteille de vieux Bourgogne.

— Prenez cela, cela vous remettra...

Maternelle, elle s'assied près de moi, prend ma main et murmure comme dans un rêve :

— Pauvre enfant... oh ! pauvre enfant !...

Alors, dans la tendresse de ce regard, dans la larme qui perle au coin de la paupière, je vois... je comprends.

— Vous avez des fils à l'armée, madame?

— Mon fils Maurice est officier comme vous, dit-elle... Il vous ressemble.

Une larme coule sur la joue ridée... Elle me montre le portrait de Maurice.

— Pourvu qu'il ne souffre pas trop, le chéri... Mon Dieu ! pourvu qu'il en revienne au moins.

Je la console comme je peux :

— Soyez sans crainte, madame. La guerre, ce n'est pas si terrible que ça, voyez-vous... seulement un peu fatigant.

Je retourne à mes hommes, ravigoté par les cordiaux de ma « mère ». La moitié ronflent dans le foin, les autres, attablés dans les cuisines avec les paysans, s'empiffrent à cœur joie, chantent et font la fête. On crie : « Vive le lieutenant ! » Dans une maison, les soldats m'invitent à leur table, et je bouffe une monstrueuse tranche de lard sur un bloc de pain bis. *Mens sana in corpore sano.* Que l'homme est donc un être misérable !

Rentré à la maison, j'y trouvai la table dressée.

— Oh ! Madame, veuillez m'excuser... Je viens de dîner à table d'hôtes... Pardonnez-moi, mais... j'aurais tant besoin de dormir.

— Pauvre enfant !...

— Je suis désolée de ne pouvoir vous offrir de chambre : trois officiers supérieurs viennent d'arriver, ils ont tout retenu... Mais j'ai pris les meilleurs coussins, poursuit-elle tout bas, et j'ai dressé un lit au salon pour vous : j'ai mis deux matelas l'un sur l'autre, pour que vous soyez bien...

— Vous êtes une mère pour moi, madame.

Elle sourit. Une chose pourtant lui reste sur le cœur.

— Vous ne dînerez donc pas?

— Madame...

— Dites, faites-moi le plaisir de prendre au moins ceci : c'est une crème que j'ai faite moi-même pour vous... C'était son dessert favori, ajoute-t-elle en confidence.

Je compris que je lui ferais une grande peine en ne mangeant pas sa crème.

Je me mis à table ; et alors, en me regardant, elle commença à sangloter, doucement... Et moi aussi, ma foi, je pleurai, tout en mangeant la crème de Maurice encore chaude, car je pensais à un autre foyer où une tête chère, à cette heure, pleurait aussi peut-être...

Elle me conduisit au salon,

— Dormez bien, mon enfant, me dit-elle en se retirant.

— Merci, madame, bonsoir. Bonsoir,... maman, repris-je en baisant sa main parcheminée.

Et ce soir-là, très sage, je me couchai avec un baiser de mère au front...

IV

La p'tite gueguerre.

Anvers, août 1914.

Au fort de Zwyndrecht, où je viens d'arriver. La scène se passe au bureau de la batterie.

Le lieutenant Vermeulen, qui commande l'ouvrage, disparaît entre deux piles de papiers. Des scribes évoluent autour de la table, maniant les liasses, qui passent, disparaissent et repassent : *ens fluens, le perpétuel devenir.* Deux autres grattent à une autre table. Je fume ma pipe, tout en examinant d'un œil distrait le cahier « Défense du fort ». Dans le coin un homme de corvée racle une crasse presque séculaire.

VERMEULEN. — Donnez-moi le dossier « Réquisitions », farde C.

PREMIER SCRIBE. — Voilà, Lieutenant. (Il s'engouffre dans une armoire, où il reste englouti. Bruit violent de papiers remués.)

VERMEULEN. — Dossier « Mobilisation », article « Flanquement », le carton jaune avec une croix.

DEUXIÈME SCRIBE. — Bien, Lieutenant. (Il plonge dans une autre armoire et disparaît. Bruit de paperasses.)

MOI. — On dirait qu'il y a des rats, ici.

Pas de réponse.

VERMEULEN (nerveux). — Eh bien ! cette farde C ?

PREMIER SCRIBE. — Oui, Lieutenant... voilà. (Il sort de son armoire, chargé d'un ballot menaçant.)

VERMEULEN. — Ah ! voyons... Mais non, mon ami, c'est C''' que vous me donnez là !

PREMIER SCRIBE. — Ah !... Oh !... je croyais...

VERMEULEN. — Il ne faut pas croire. (Le scribe rentre dans son armoire.)

DEUXIÈME SCRIBE (s'extrayant de la sienne, les mains vides). — Mon Lieutenant, ce sont les dernières instructions qu'il vous faut?

VERMEULEN. — Mais oui, la note du commandant de secteur, d'avant-hier.

DEUXIÈME SCRIBE. — C'est que, depuis, il en a paru deux autres.

VERMEULEN. — De plus autres encore?

DEUXIÈME SCRIBE. — Oui.

VERMEULEN. — Eh bien ! donnez-les donc !

DEUXIÈME SCRIBE. — C'est que... le Major les a emportées.

VERMEULEN (frappant du poing sur la table). — Encore une fois ! Je vous avais cependant dit...

Deuxième scribe. — Mon Lieutenant...

Moi. — Qui est-ce, ton major? (1).

Vermeulen. — Le Major Frèmeuse. Tu connais?

Moi. — Non. De quelle faune est-il, celui-là?

Vermeulen. — Un homme charmant... Il n'a qu'un défaut : c'est de ne plus avoir vu un canon de près depuis vingt ans : un pensionné rengagé.

Moi. — Zut, alors...

(Je pense au chapeau buse de Liége.)

Vermeulen. — Plein de zèle d'ailleurs : il vient tous les jours au fort, pour s'instruire. Tu le verras tout à l'heure. Ne t'étonne pas s'il t'appelle Lenduit ou Van Steenkist : il n'a pas la mémoire des noms.

Un coup discret à la porte.

Vermeulen. — Entrez.

Un képi à trois galons apparaît. Tout le monde se lève. Le Major s'introduit timidement. Un homme sans âge : figure passée, ancien régime, allongée vers le bas, aux traits moelleux, les cheveux teints. Corps onctueux, ondoyant, qui fait le beau dans l'uniforme flambant neuf. L'air singulièrement emprunté dans cet accoutrement militaire.

Il enlève son képi avant de refermer la porte, salue, avec un sourire, l'homme de corvée, puis les gratte-papiers, puis les scribes, en leur faisant signe de se rasseoir.

---

(1) Le grade de major, dans l'armée belge, correspond à celui de commandant de groupe ou de bataillon.

— Ah ! Bonjour, Vermeulen, Comment allez-vous? Asseyez-vous donc, je vous prie... je ne viens pas pour vous ennuyer, notez bien, je viens pour m'instruire... (M'apercevant.) Ah ! Ah ! commandant — ou plutôt lieutenant?...

Vermeulen. — Lieutenant Lekeux, mon Major, commandant du détachement de renfort.

Le Major. — Ah ! charmé... mais enchanté, mon cher lieutenant... euh... comment dites-vous?

Moi. — Lekeux, mon Major.

Le Major. — Ah ! oui, c'est cela... Eh bien, mon cher Lecreux, vous venez donc de Namur avec vos braves?

Moi. — De Liége, mon Major.

Le Major. — Oui, de Liége, c'est ce que je voulais dire... Eh bien ! c'est bien, cela, c'est très bien, voyez-vous ; et j'aime à croire que nos rapports... Eh ! mais, à propos, est-ce que vous êtes sous mon commandement, Lecru?

Moi. — Je vous poserai la question, mon Major.

Le Major. — Ah ! tiens, oui, c'est une question, en effet... Et vous pensez que c'est à moi à décider?...

Moi. — A mon avis, mon Major, c'est plutôt vous que moi...

Le Major. — Mais vous avez peut-être bien raison, mon cher... Eh bien ! j'y penserai — je vais m'informer, voyez-vous. Je vais en tenir bonne note, de votre question, Lecu...

Moi. — Keux, mon Major, s'il vous plaît.

Le Major. — Ah ! oui, Laqueue, c'est cela. (Il

tire un carnet de dame à tranche dorée et inscrit, Dieu sait quoi.)

(Se tournant vers Vermeulen). — Vous permettez, mon cher... euh... lieutenant? J'ai des affaires urgentes à traiter avec Vermeulen, voyez-vous.

Moi. — Oh ! je vous en prie, mon Major.

Le Major. — Eh bien ! mon cher Vermeulen... Notez bien que je ne viens que pour m'instruire, Vandermeulen : Si vous avez du travail...

Vermeulen (poli). — Oh ! mon Major...

Le Major. — Mais que vous voilà occupé ! Que de papiers ! Il ne faut pas vous tuer, mon cher. Il faut prendre de la récréation.

Vermeulen (très correct)... (Un silence.)

Le Major (cherchant quelque chose à dire) : — Dites-moi, Verkeux...

Vermeulen et Moi (ensemble). — ?...

Le Major (consultant son carnet à la dérobée). — Je veux dire Vermeulen... (Je m'efface.) Dites-moi, quel est donc ce grand calque que vous avez là?... Notez bien, ce n'est pas pour vous ennuyer...

Vermeulen. — Ceci, mon Major? C'est le croquis des batteries d'intervalles.

Le Major. — Ah ! tenez donc !... Mais, voyons, est-ce que ce ne sont pas mes batteries, cela, les batteries d'intervalles?

Vermeulen. — Précisément, mon Major.

Le Major. — Mais ! mais !... Vous permettez? (Il s'arme d'un binocle à monture d'or)... Et ces petits signes-là, comme des parenthèses?

VERMEULEN. — Ce sont les batteries, mon Major.

LE MAJOR (de plus en plus intéressé). — Ah ! Ah !... Ce sont donc mes batteries !... Mais savez-vous bien, Vanmeule, que c'est très intéressant ce que vous avez là?

VERMEULEN (aimable). — Évidemment, mon Major : ce croquis vient de vous.

LE MAJOR. — De moi?

VERMEULEN. — Oui, il est signé de votre main.

LE MAJOR (rajustant son binocle). — En effet ! Ventrebleu ! Mais comment ! C'est donc moi qui aurais fait cela? Ah ! mais, voyons, en effet ! en effet ! je vois... je me rappelle très bien, voyez-vous : c'est cela même : les petits losanges, là, ce sont bien les batteries, et les parenthèses, les redoutes, et....

VERMEULEN. — C'est-à-dire l'inverse.

LE MAJOR. — Oui, l'inverse, évidemment : les parenthèses, les redoutes et... Écoutez, Vermeule, je le trouve très intéressant, ce croquis : si vous le permettez, je vais l'emporter, et j'étudierai...

VERMEULEN (subitement en garde). — Hem !... mon Major, j'aurai besoin... Je vous le ferai copier, plutôt.

LE MAJOR. — Ah ! Très bien !... Et merci d'avance. Ne vous pressez pas d'ailleurs. Quand ce sera fait, j'irai voir ces batteries : il faut bien, n'est-ce pas, que je fasse leur connaissance un jour ou l'autre...

VERMEULEN. — Cela peut toujours venir à point.

LE MAJOR. — Ou plutôt nous irons ensemble : à deux on voit toujours mieux qu'à un, ne trouvez-vous pas, Demeule?

Vermeulen (réprimant une grimace). — Hem !... Oh ! avec plaisir, mon Major.

Le Major (ne parvenant pas à détacher ses yeux du croquis). — Mais tenez donc ! Mes batteries !... Et moi qui n'en savais rien ! Il faudra que je dise à mon secrétaire qu'il doit avoir plus d'ordre. (Tout en inscrivant.) Ces sous-officiers, cela... (Il se reprend aussitôt et se tourne vers les scribes.) Ce n'est pas une allusion, mes amis, ce n'est pas pour vous : vous....

Vermeulen (agressif). — A propos, mon Major, n'auriez-vous pas chez vous la dernière note du secteur concernant le flanquement?

Le Major (geste de protestation). — Moi? L'ef-flanquement?...

Vermeulen (sec). — Flanquement.

Le Major (troublé). — Oui, c'est-à-dire non, mon cher — à moins que... seraient-ce par hasard ces papiers que j'ai emportés hier pour les étudier?...

Le deuxième scribe (attaque de flanc). — Oui, mon Major.

Le Major (confondu). — Oh ! mes excuses, mon cher Vandermeuble. Vous en avez été privé? Toutes mes excuses, voyez-vous : je vais vous les faire parvenir par un courrier spécial. (Il annote.) Tiens ! c'était déjà annoté... C'est curieux !... Soyez tranquille : j'y cours de ce pas (Shake-hands.) Verkeux,... Lemeulen, à demain !

Dans son trouble il présente la main aux scribes, qui la touchent en s'inclinant avec respect, au planton, et enfin à l'homme de corvée qui, ahuri, exhibe une paume d'un noir de houille.

Le Major (paternel). — Ah ! on travaille? C'est très bien, mon ami... (Il sort à reculons.) (Dans le couloir.) C'est très bien...

Vermeulen (après l'avoir reconduit). — Comment le trouves-tu?

Moi. — Savoureux ! Très... opérette !...

Vermeulen. — C'est admirable, hein, de reprendre du service dans ces conditions !

Moi. — Héroïque ! Somme toute, cet homme n'en peut rien s'il est du modèle 1889.

Vermeulen (se rasseyant). — Eh bien ! cette farde C?

Premier scribe (empressé). — Far... C... Voici ! Voici, mon Lieutenant !

Les papiers évoluent, papillonnent, s'entassent, se mélangent ; celui dont on a besoin est toujours le dernier, évidemment. Vermeulen s'éponge.

Moi (très calme). — Il paraît que les Allemands marchent sur Anvers.

* * *

Quelques jours plus tard. Même décor.

Nous venons d'avoir la visite d'un major d'infanterie, ce qui a mis tout le monde en gaîté.

Vermeulen. — Non, mais figurez-vous que ce piotte ne savait pas comment l'on charge un canon !

Le Major Frèmeuse (amusé : il est de l'artillerie, lui). — Elle est bien bonne ! Ne trouvez-vous pas, Vermeulen, c'est incroyable, l'ignorance de ces fantassins !

Moi. — Au lieu de s'instruire !...

Le Major. — Mais oui, mais oui !... C'est incroyable !

Un quart d'heure après, je circule sur les talus pour vérifier le dégagement du champ de tir. Comme je pointe mon alidade sur un canon de 12e je vois soudain, entre les herbes, une chose extraordinaire. Sur le terre-plein solitaire, le Major Frèmeuse est en lutte avec l'appareil de fermeture du canon, faisant de vains efforts pour ouvrir la culasse. Il secoue gauchement, de toutes ses forces, la poignée revêche, les mains jaunes de graisse embarrassées dans ses belles manchettes souillées.

— C'est curieux... murmure-t-il.

Alors, il s'éponge, sort son binocle, examine le canon, par en haut, par en bas, comme un nègre ferait d'un phonographe, puis reprend la poignée qu'il tourne et secoue de nouveau à pleines mains, avec une colère d'enfant. Et j'entends même ce galant homme se permettre un juron :

— Nom d'un petit bonhomme ! Veux-tu t'ouvrir, maraud !

En ce moment l'ajusteur apparaît. Le Major, surpris, essuie ses mains dans son mouchoir, répare le désordre de sa toilette et prend un air digne et dégagé.

— Mon brave, savez-vous bien qu'ils sont très intéressants, ces canons?

L'ajusteur, noir comme un houilleur, passe l'index sous son nez et l'essuie à son derrière.

— Peuh ! mon Major, ce sont de vieilles buses, ceux-ci.

— Mais ! Mais ! tels qu'ils sont, je les trouve très...

Ainsi, cette fermeture à poignée... Mais prenez donc un cigare, mon brave !

Il lui présente un magnifique étui garni de havanes, l'ajusteur en prend deux.

— Cette fermeture... c'est vraiment un mécanisme très commode. Tenez, voulez-vous bien ouvrir le canon? Je crains de salir ma vareuse.

L'ajusteur, d'un tour de main, fait sauter le coin de culasse.

Le major, l'œil brillant, se penche et examine longuement l'intérieur.

— Voyez-vous comme cela est bien conçu !... Cette vis...

L'AJUSTEUR (mécaniquement). — Vis pour le mouvement rapide.

— Oui, le mouvement rapide... C'est très intéressant. Savez-vous que les États-Unis ont placé à Panama des canons qui tirent à cinquante kilomètres?

— Ah !

— Voulez-vous refermer le canon?

Il examine attentivement le mouvement de l'ajusteur, puis saisissant la poignée :

— Ce mécanisme est vraiment très com... très...

Il s'y est mal pris : le coin résiste.

L'AJUSTEUR. — Pas comme ça, mon major.

Il fait tourner le coin.

LE MAJOR. — Ah ! oui, en effet.

Il ferme et rouvre plusieurs fois de suite le canon avec un sourire satisfait, en répétant :

— Très commode, très commode... et simple surtout !

Puis il tape sur l'épaule de l'ajusteur.

— Mon ami, je suis très content de vous. Vous êtes bien au courant de votre matériel, je m'en souviendrai. Prenez donc encore un cigare.

Le type saisit trois nouveaux havanes, en casse un et fourre le morceau en bouche, en guise de chique. Le reste passe dans sa poche.

— C'est très bien, très bien, dit le Major en s'éloignant... Et excusez-moi si je vous ai pris votre temps, mon brave.

Le lendemain, au bureau. Le Major a un discret accès de fou rire.

— Non, mais, elle était vraiment bien bonne, l'histoire de ce major fantassin ! Savez-vous bien, Vermeunen, que je n'en reviens pas encore ! J'en ai parlé à ma femme, et elle en a fait des gorges chaudes. Ne pas savoir ouvrir un canon, pour un major !

Moi. — Un mécanisme si commode... et si simple !

Le Major. — N'est-ce pas, Lebleu?... Vraiment, c'est trop fort !

V

Fioretti.

Comme une hirondelle, mon vélo file parmi les parfums du matin. Je m'en vais, selon ma coutume, entendre la Messe au village. Tous les arbres gazouillent, les haies sourient, les yeux pleins de rosée... et mon âme chante elle aussi.

Quelqu'un marche devant moi : un brancardier. La piste est étroite : je sonne. Il n'entend pas. Nouveau signal ; peine perdue, mon type est sourd ou rêve. Je sonne une troisième fois, en écoutant un merle... Trop tard : me voilà dans le fossé, et lui dans la haie, et son bréviaire par terre.

Je vais m'excuser, quand je vois, à dix mètres un groupe d'artilleurs que cela paraît amuser beaucoup.

Eh là ! le prestige ! Je change de registre :

— Mon ami, dis-je, sec, il faudra apprendre à ouvrir vos oreilles.

— Pardon, mon lieutenant... j'étais distrait : je lisais mon bréviaire...

— Il ne faut pas être distrait.

Je repars : les artilleurs saluent.

A l'église de Zwyndrecht. J'ai abstrait mon esprit des horreurs bariolées qui hurlent sur les murs et de la musique asthmatique du sacristain : je prie.

Un prêtre sort de la sacristie : mon brancardier de tout à l'heure. Il jette dans l'église un regard circulaire, hésite un instant, puis vient à moi :

— Mon lieutenant, pardon, je n'ai personne pour servir ma Messe, et je dois être rentré pour sept heures.

— Bon, j'y vais, Monsieur l'Abbé.

Et je fais l'enfant de chœur... Et je songe aux séraphins qui me regardent, jaloux.

Et après le sacrifice, la main auguste du Prêtre dépose sur ma lèvre le Pain des Anges... et je m'incline très fort quand cette main me bénit, au nom de Dieu.

*
* *

Midi. A l'entrée du fort, c'est un tohu-bohu. Les parents viennent voir leurs fieux ; et le parloir est sur la route, l'accès de l'ouvrage étant interdit aux civils. On s'écrase à la grille : le brigadier prend les noms. Les paysans en veston de dimanche, les mamans inquiètes, le précieux paquet à la main, se pressent pour être plus vite écoutés.

J'appelle : Chef de poste !

— Mon lieutenant?

— Faites circuler ce monde et dégager le passage. Défense d'approcher à moins de dix mètres et de stationner au milieu de la route.

Cris, plaintes, pleurs... Rien n'y fait. L'ordre s'exécute.

Je me promène sur la chaussée. Le cabaret d'en face est grouillant. Des groupes intimes se sont formés sur les accotements ; une vieille maman, qui a mis sa belle robe, assise dans le fossé poudreux, a déballé devant son gars les gâteaux qu'elle a faits pour lui : et lui, le pauvre, a l'air tout marri de la recevoir si mal, dans ce fossé, avec sa belle robe.

J'ai pitié de ces gens. Mais pour bien montrer qu'il s'agit d'obéir, je promène parmi eux mon regard le plus noir.

Je suis à peine rentré qu'un homme de garde m'appelle :

— Lieutenant, il y a quelqu'un pour vous.

— Qui ça?

— Un... un trappiste, je crois.

Je vais voir. Ah ça ! A travers la grille de la poterne, j'aperçois la haute stature du Père Provincial. Je ne l'ai plus vu depuis le départ. Une bouffée de sang me frappe les tempes. O saint François ! O mon couvent ! O la paix bienheureuse du cloître ! C'est toute ma vie, toute ma joie sacrifiée, tout un pur idéal que je revois devant moi dans l'habit brun du poverello... Je cours à lui, et, spontanément, devant mes hommes, je tombe à genoux, dans la poussière, à ses pieds.

Il me bénit, et nous nous embrassons.

Et tout d'abord je ne sais rien lui dire, tant il passe de rêves en mon âme, rien qu'à le voir.

Puis, tout à coup, une question se pose. Vais-je, lui aussi, le recevoir sur la route? Voyons : l'officier a des droits que... Une lutte m'agite, un instant. Mais je vois, dans le fossé, la pauvre robe de dimanche toute souillée de poussière, et, à côté, le vieux qui me regarde... Ces braves gens m'aimeront

moins si je me traite mieux qu'eux-mêmes et j'ai besoin qu'ils m'aiment. Eh bien ! non : le Provincial n'entrera pas non plus.

— Père, je regrette... je ne puis vous introduire dans le fort.

— Oh ! ce n'est pas pour le fort que je viens ; c'est pour vous.

— Vous n'avez pas mangé?

— Non, mais il n'importe.

Que faire? Je l'entraîne dans le cabaret, et là, dans la salle poisseuse aux relents d'alcool, dans l'entassement bruyant des paysans et des soldats, je lui offre une tartine au fromage avec un verre de bière.

Et c'est ainsi, ô Père Provincial, que, pour le bien du service, vous fûtes reçu par le frère Martial dans une infâme guinguette. Mais saint François a dû sourire d'aise à nous voir partager, comme autrefois Egide et Léon, un morceau de fromage sec au coin d'une méchante table.

Il me bénit encore avant de prendre congé, et me quitte en disant :

— Surtout, ne revenez que vainqueur.

— Comptez-y, Père Provincial.

* * *

Sois béni, mon Seigneur, pour nos douces sœurs les fleurs, qui ont l'âme si claire et Te chantent, ô mon Dieu !

O mon très cher Seigneur ! Pourquoi Ta main très sage fait-elle croître les fleurs à côté des canons? Vois celles-ci : dans l'herbe du parapet, elles ont fait un bouquet, de leurs blanches corolles, autour

de la gueule noire. Quelle est cette harmonie nouvelle que forme leur innocence avec la menace bourrue du monstre accroupi? Ces choses vont donc ensemble, puisque Tu le veux ainsi?

Que telle soit mon âme, dans l'harmonie du monde : qu'elle soit d'acier et de bronze puisqu'il me faut combattre — mais que parmi les violences de son métier barbare, elle soit toujours pour Toi, mon Amour, une fleur qui sourie, et, humblement, T'adore.

Et sois béni, mon Dieu, pour nos frères aussi, les noirs canons, qui sont puissants et sonores, et Te chantent en grondant.

VI

La mort de l'espion Ehrardt.

— Tiens, tiens, fait Vermeulen, les yeux fixés sur son papier. Figure-toi... on m'envoie un espion à fusiller.

— Ah !

— Ehrardt, capitaine de réserve, surpris en flagrant délit d'espionnage, à Ostende. C'est pour demain, on va l'amener...

Un auto cellulaire, étroitement gardé par des gendarmes, pénètre dans la poterne. La grille est fermée derrière lui, et l'on en extrait l'espion : un petit homme trapu, chapeau mou, complet gris, l'air décidé, la moustache taillée court sur une figure ronde sans couleur. D'un œil gris, métallique, qui conserve un défi, il dévisage, impassible, les curieux qui l'entourent, le regard braqué sur lui.

— Schweinhund ! crie un homme.

J'avise celui qui vient de parler : c'est le plus couard de la batterie : il se sent tout à coup brave devant un ennemi sans armes.

— Silence !... Chef de poste, éloignez tous les hommes qui ne sont pas de service.

L'Allemand est incarcéré dans le cachot. Je suis chargé de sa surveillance : je lui donne connaissance des consignes, qu'il écoute immobile, la bouche serrée, sans me quitter du regard.

— J'ai introduit un recours en grâce, dit-il quand j'ai fini ; pourrais-je savoir...

— Je vous ferai part en temps utile de tout ce qui doit vous être communiqué.

— Bien.

Une demi-heure plus tard, je le retrouve marchant à grands pas dans son cachot.

— Je voudrais avoir de quoi écrire, dit-il.

— Bon, mais je devrai prendre connaissance de tout ce que vous écrirez.

— Eh ! Ne suis-je pas entre vos mains? ricane-t-il, une sourde colère dans la voix.

— Capitaine, je n'ai nulle envie d'abuser de votre situation. J'obéis à mes consignes, voilà tout.

— Oui... fait-il, subitement radouci. Vous avez raison... Vous avez raison... C'est à ma femme que je voudrais écrire, voyez-vous... une dernière fois.

A ma femme !... Voilà que soudain ce n'est plus un ennemi que j'ai devant moi : c'est un homme. Je le regarde. Sa figure a changé : ce n'est plus qu'une figure de bon bourgeois placide. Il y a une prière dans ce regard.

Sa femme ! Cet homme a une famille...

— Vous avez des enfants?

— Deux petites filles... fait-il, en avalant quelque chose comme un sanglot. Son regard gris devient fixe ; visiblement, il fait effort pour rester maître de lui. Puis brusquement, d'une voix rude :

— C'est la vie : les uns ont la chance, les autres... Malédiction !

Je sors, de peur de m'attendrir.

Dans la journée, un pasteur protestant se présente, muni d'une autorisation en règle.

— Le détenu, dit-il, a exprimé le désir de voir célébrer la Cène.

Je l'introduis.

— Monsieur le Pasteur, veuillez m'excuser, je suis obligé d'assister à votre entretien et de vous prier de parler à haute voix.

— Bien... Pourriez-vous me procurer un peu de vin pour la cérémonie?

Il n'y a pas de vin au fort, j'envoie un cycliste en acheter au village. En attendant, le ministre s'assied auprès du prisonnier. Je me retire dans un coin.

C'est un grand vieillard voûté, à longue barbe grise en cascade, l'air vénérable d'un patriarche sous la redingote noire. Il parle lentement, d'une voix creuse et profonde, avec des gestes de prophète. Il fait au condamné un long discours entremêlé de textes de l'Écriture, auquel celui-ci répond invariablement par des « Ya » brefs, avec de petits hochements de tête approbatifs.

Et quand il a fini, Ehrardt sort de sa poche des papiers, et parle au dominé de ses affaires et de sa famille, et le charge de régler quelques comptes en souffrance.

Mon cycliste revient. La Cène commence. Comme autel, la table graisseuse ; comme temple, le cachot sinistre dont la voûte suinte. La lumière avare qui filtre entre les barreaux burine les traits figés d'Ehrardt et du pasteur. Il y a quelque chose d'au-

guste et de poignant à ce rite qui est un viatique. Mais comme cela est vide et froid, comparé à la plénitude de notre Messe où l'Amour, présent, palpite et se donne ! Ehrardt suit machinalement les gestes du célébrant, les sourcils froncés. Et je ne puis m'empêcher de plaindre cet homme de n'avoir pour réconfort à son heure suprême que cette communion fictive, qui ne lui infusera qu'une vie débile. Ah ! si je pouvais lui donner cet autre Viatique, cette très réelle Communion, baiser de Dieu avant le dernier pas !

Heureusement le Seigneur voit la droiture de leurs âmes : leur sacrifice doit Lui être agréable.

Et, tandis qu'ils prient ensemble leur Dieu, qui est le mien, je prie pour eux et avec eux, je prie de toute mon âme pour l'espion, mon frère, qui va mourir, et pour sa femme et ses deux petites filles...

Le pasteur prend congé. Ehrardt se rassied devant la lettre commencée, et, la tête entre les mains, gronde d'une voix sourde :

— Malédiction !...

Les deux rides qu'il avait tout à l'heure rayent de nouveau le front tendu par l'obsession. Il me regarde d'un air étrange, un pli amer au coin de la bouche.

— Ça vous est égal à vous, hein, de voir un homme qui va mourir... Je comprends cela... Vous êtes heureux, vous... Vivre ! Vivre !... Vivre, mein Gott !...

— Eh ! mon Dieu ! Qui dit que dans huit jours, ce ne sera pas mon tour? Notre vie est si peu de chose en ces temps-ci !

— Oui, mais du moins vous mourrez au combat, vous... tandis que moi... Mais j'ai tort de vous

parler comme cela, dit-il, se reprenant : moi aussi je suis un soldat — je suis officier : je saurai mourir, vous verrez.

Il s'est redressé, a forcé son visage à reprendre son calme.

Et il commence à me faire des confidences.

— Oh ! je sais bien, dit-il, ce n'est pas un joli métier que d'être espion. Mais ce n'est pas ma faute si je le fais : j'y étais obligé. Tout officier de réserve allemand qui séjourne à l'étranger est chargé d'office d'une mission d'espionnage. J'ai obéi, j'ai fait mon devoir : je meurs pour ma patrie. Ma femme et mes enfants pourront être fiers de moi.

Il dit cela d'une voix tranquille et énergique. Il me devient vraiment sympathique : somme toute, c'est un beau type : ce n'est pas l'espion de métier. Et j'admire cet homme qui, malgré la hantise de la mort, parvient à dominer l'angoisse de la nature.

— D'ailleurs, dit-il, peut-être que mon recours...

Et il se remet à arpenter le cachot.

Vers le soir un pli urgent arrive au fort : le pourvoi est rejeté, Ehrardt sera fusillé demain.

Je dois lui porter cette nouvelle. Et vraiment cela m'est dur de devoir lui dire cela. Je me surprends, en entrant au cachot, à souhaiter de pouvoir lui annoncer le contraire, à cet homme... qui a des enfants, et une femme.

— Capitaine, votre recours est rejeté.

Il reste immobile. Son regard devient dur, et de nouveau les rides barrent son front.

— ...Et... Quand a lieu le... la... l'exéc...?

Le mot reste dans la gorge, mais la main, achevant la pensée, esquisse un geste sec, atroce.

— Demain matin, à sept heures.

Alors un écroulement se fait dans cette âme. Subitement les traits se décomposent ; il passe dans les yeux quelque chose de drôle et d'effaré : le regard de la bête traquée qui se voit prise... Il tombe sur sa chaise. Et tandis que les yeux, tout ronds et dilatés, regardent dans le vide, d'un regard fou où il y a de l'épouvante, je remarque que son front s'est couvert de sueur. Ses mains tremblent, la bouche a comme un sourire idiot.

J'ai pitié de lui... J'ai infiniment pitié de l'agonie de cette âme. Et soudain, devant cette détresse, j'oublie tout, je ne vois plus ni espion ni ennemi, et je laisse parler mon âme. Je prends dans mes mains ses pauvres mains froides d'angoisse, et, doucement :

— Frère... La mort est le commencement de la Vie...

Il me regarde avec un étonnement.

— Frère, vous croyez, n'est-ce pas? Vous croyez en Jésus : souvenez-vous de son amour et de ses promesses. Il vous prend à Lui : c'est pour vous rendre heureux... Oh ! je vous envie, tenez, vraiment je vous envie : demain vous allez être avec Lui, dans le ciel, et vous serez si heureux, si immensément heureux ! Il vous aime, Lui, il guérira votre souffrance. Oh ! oui, mourir c'est commencer à vivre... notre vraie vie, pour toujours, là-haut... Et vous y reverrez vos enfants, votre femme, bientôt ! C'est si peu de chose, ces quelques années que nous passons ici... en attendant seulement.

Et voilà que, tout doucement, son visage s'est détendu, est devenu serein. Comme un écho, il répète, suivant des yeux un songe intérieur :

— ...La mort est le commencement de la vie...

Là-haut, la patrie... toujours... Oui, c'est vrai, cela... Oh ! oui, *sterben ist leben*, mourir, c'est vivre... mourir, c'est vivre !

Et des larmes coulent sur ses joues, tandis qu'il bredouille en souriant :

— *Sterben ist leben, sterben ist leben.*

— Merci, fait-il brusquement en m'écrasant la main, merci... mon frère. Tenez, je pleure, mais je n'en ai pas honte : c'est de bonheur... Merci... Merci...

Et, longuement, fraternellement, dans la foi commune qui nous unit à Dieu, nous parlons du ciel, de l'amour, de la vie, et de choses merveilleuses et très douces : les choses éternelles pour lesquelles Dieu a créé tout cœur qui sait aimer...

Et le soir, je laisse dans la paix cet homme qui vient de se reconquérir au contact de la vérité, et pour qui ce cachot est devenu le seuil d'un grand bonheur. Et je lui souhaite bonne nuit.

— Bonsoir, me répond-il... Demain je serai heureux. Merci.

Le matin s'est levé, gris et maussade, comme si lui aussi savait...

Le peloton s'est rassemblé dans la poterne, à l'entrée du cachot. Sous la voûte humide, les baïonnettes brillent, dures, au bout des fusils chargés.

J'entre. Ehrardt a redressé sa moustache, il a sur la figure le même sourire, le même reflet paisible que je lui ai vu hier soir.

— C'est le moment? demande-t-il.

— Oui. La délivrance, ajouté-je à mi-voix.

— Je vais entrer dans la vie. Merci, vous avez été pour moi un bon frère.

Je le fais sortir. En passant devant moi, il murmure :

— Priez pour moi.

— Je voudrais parler au commandant, dit-il une fois dehors.

Vermeulen s'avance.

— Je demande que l'on ne me bande pas les yeux. Je sais mourir.

— Bien.

Et le cortège, au pas, rapide, s'en va vers l'endroit... Ehrardt, très ferme, marche au milieu, seul entre les deux files armées, sans rien regarder, déjà séparé de l'existence par cette haie d'hommes ennemis.

C'est sinistre, cet homme qui marche vers la mort, vers le spectre qui l'attend là, dans ce coin... Ce serait sinistre, si je ne savais pas, moi, que déjà cette âme a quitté notre monde de misère et vit d'une vie plus haute, et si je n'entendais cet homme murmurer en lui-même, le regard en dedans :

— Sterben ist leben... Leben ! Leben ! Vivre ! vivre !...

C'est là, dans l'angle de ces deux talus. Le condamné est placé dans le coin. Debout, très calme, il regarde le peloton, à dix pas.

Vermeulen, d'une voix sèche, donne lecture de l'arrêt. Puis il fait épauler.

— Visez au cœur, s'il vous plaît, dit Ehrardt. Pas à la figure.

Il ferme les yeux pour se recueillir. Comme il les rouvre, nos regards se croisent. Un sourire passe sur son visage, les yeux pleins de rêve cherchent le ciel...

— Peloton, joue...

L'Allemand se redresse, lève le bras :

— Deutschland ueber...

— Feu !

Un craquement épouvantable, un déchirement dans l'air Le corps s'est effondré, les jambes molles, en tas.. et je verrai toute ma vie l'espèce de nausée qu'eut sa figure pour se pencher dans la mort.

Nous approchons. Un lâche a visé la tête : une balle a fait un trou entre le nez et la bouche sur le visage méconnaissable. La poitrine défoncée montre une caverne rouge. C'est affreux.

Mais déjà l'âme libérée de mon frère sourit à la vie.

Et je murmure : « Repose en paix »...

Le capitaine Ehrardt a été enterré, sans honneurs, au cimetière du village à Zwyndrecht. Mais dans ces derniers temps, dans un couvent de Belgique, un moine qui se souvenait de son frère l'espion, a célébré la Messe pour lui : la seule, probablement, qui ait été dite pour le repos de son âme.

VII

Mon « frère ».

Au couvent des sœurs de Zwyndrecht,
29 septembre.

Temps d'orage, air pesant, nerveux et surchauffé. Une canonnade inquiétante sévit depuis hier dans les secteurs sud — et moi je me bats contre des papiers dans mon bureau... Moi aussi, hélas ! On m'a adjugé le commandement des batteries d'intervalles : quarante-huit vieilles buses réparties sur huit kilomètres — portée maxima deux mille mètres, vitesse de tir, un coup toutes les deux minutes — et me voici avec cinq cents hommes, installé chez ces excellentes sœurs, qui abritent en outre un hôpital et la moitié de la colonne d'ambulance.

Les secousses de cette canonnade, cette atmosphère électrique, ces tas de paperasses surtout, me font une humeur de grenade prête à éclater. Une mouche s'acharne à l'assaut de mon nez.

Tant mieux. J'entretiens soigneusement ce fiel en moi ; j'en aurai besoin pour bousculer mes gens.

Bon, une note du secteur : les fusils Lebel des canonniers seront incessamment remplacés par des fusils Gras. Zut alors ! Les Lebel ont eux-mêmes remplacé les Mauser : après cela on finira bien par me donner des arquebuses ! J'écume.

Une voix glapissante récite près de moi :

— Le 9 août 1914 la troisième division...

Je bondis :

— Encore une fois?

C'est un brancardier de la colonne d'ambulance : « petit frère » que la guerre a extrait de quelque vague congrégation. Cet amorphe garçon occupe son activité militaire à collectionner des communiqués et à dresser, au jour le jour, l'historique des opérations : sans lui cela ne marcherait pas, sans doute. Le pis est qu'il prétend mordicus que cela m'intéresse. Et comme il professe qu'entre confrères on a tous les droits, il a élu domicile dans mon bureau, où il me fait subir son inventaire quotidien.

— Dis donc, tu me tarabustes, avec ta scie rotatoire. Fous le camp.

— Mais, frère (il m'appelle toujours frère, et c'est à cause de cela que je le supporte), j'ai complété, voyez-vous : j'ai la bataille de Haelen. Le 12 août, la caval...

— Oui, mais, suffit, hein !

La machine est remontée, rien à faire. Je me replonge dans mes papiers, tandis qu'il continue, imperturbable :

— Le 12 août la cavalerie allemande...

Sa voix incolore a une monotonie ondulante qui fait penser au tangage d'un bateau. Il suit du doigt les lignes de son grimoire, tout graisseux du séjour

des poches, le visage éclairé d'un sourire béat ; pauvre visage mal réussi avec sa mâchoire trop longue, son nez camus et ses yeux qui louchent derrière les lunettes, figure terne comme une devanture d'épicier de faubourg et qui ne connaît qu'une expression : une inaltérable et minable douceur.

Il s'interrompt parfois pour voir si je l'écoute : alors, tout en continuant d'écrire, j'esquisse un petit grognement, et il poursuit, satisfait.

— C'est dommage, dit-il après une pause, je n'ai pas la date exacte de la troisième sortie.

Je grogne. Il insiste :

— C'est dommage, hein, frère?...

L'animal a une façon de dire « frère » qui me désarme chaque fois. Il y met une sorte de tendresse concentrée et timide. Je sens très bien d'ailleurs, à l'insistance inquiète de sa présence, au sourire qu'il a quand je rentre, à l'industrie qu'il met à me rendre toutes sortes de services saugrenus, qu'il se cache là-dessous quelque chose comme une ferveur candide. Et cela me touche presque quand je l'entends dire « frère » en louchant de mon côté.

Mais voilà, mon âme ne parvient pas à trouver sa corde. Et puis il m'ennuie. Il y a le bruit grossissant de ce canon, et puis ces fusils Gras dont je suis menacé. Ce n'est pas le temps de l'amitié.

— Espèce de pompe à colle, tu m'embêtes avec tes sorties. D'ailleurs écoute : il ne s'agit plus de sorties maintenant, mais de l'entrée des Boches.

— Quoi?

— Prends ton crayon et marque : 28 septembre, premier jour du siège en règle du camp retranché

d'Anvers... Et je crains bien, mon pauvre vieux, que ton journal ne touche à sa fin.

— Ils attaquent?

— Écoute.

Une lourde détonation, comme un coup de masse dans du coton, secoue les vitres.

— L'artillerie lourde, vois-tu : c'est que c'est sérieux cette fois... Allons, va faire tes bagages et laisse-moi la paix.

Il imbibe copieusement son crayon de salive pour marquer cela.

Je saute sur mon vélo.

A Cruybeeke j'apprends que la première division a été refoulée la veille de Malines, par des forces énormes, que l'attaque des forts du sud est entamée, que deux divisions de renfort y ont été rappelées en hâte : cela chauffe. L'attaque ! Une imperceptible angoisse me prend, qui ne me permet ni de rester en place ni de fixer mon attention.

Une chose me préoccupe : cette invraisemblable artillerie de siège dont on parle, ces « trains-bloc »... du 480 dit-on ! On ne nous avait jamais parlé de cela : « Il faut admettre, pontifiait dans son cours le « Père des fortifications permanente, passagère et semi-permanente », que les forteresses ne seront pas attaquées avec un calibre supérieur au 21 c. » Je me suis toujours demandé pourquoi il fallait admettre cela...

Wamm !... Encore un ! Et je sens sous mes pieds un très net soulèvement du sol. Donc à quinze kilomètres le pays entier sursaute ! Quelle riposte opposer? Il faut que j'aille voir.

30 septembre.

Wavre-Sainte-Catherine : j'approche du fort, qui, hier, a subi une terrible bourrasque.

Calme serein.

Mais... tiens, qu'est cela? Une étrange boursouflure dentelée crève la campagne à ma droite. Je m'approche. J'enjambe d'énormes mottes de terre, et alors, je vois... Non, ce n'est pas possible ! Devant moi s'ouvre un cratère fantastique de dix mètres de large fraîchement creusé. Les parois sont calcinées, zébrées de brûlures ; et autour de cette déchirure qui met à nu les diverses couches du sol, des blocs démesurés vomis par l'explosion couronnent les arêtes du volcan.

Je n'en puis détacher mes yeux. Pas possible, pas possible ! Il me semble que je rêve... Soudain j'ai l'impression qu'un gros camion lancé à toute vitesse arrive, bondit droit sur moi. Instinctivement, je saute de côté pour me garer : et alors, devant moi, vers le fort, je vois se dresser, autour d'une gerbe d'éclairs, un nuage noir, dans un ébranlement de tonnerre. Je suis renversé, le dos dans la terre molle.

Ah ! zut, mon vieux ! Je me relève prestement ; et presque aussitôt une seconde marmite éclate vers la gauche, puis une volée d'obus s'abat aux environs, flagelle tout le terrain et martèle les défenses. La danse commence.

Vite, je bats en retraite, je me gare dans une maison et m'installe à une fenêtre.

Devant mes yeux, un nuage sombre se forme tout le long de la ligne. Les explosions se gonflent en flots noirâtres, crèvent en paquets d'étincelles, se

recouvrent, se soudent, se superposent, formant un voile ondulant hérissé d'éclairs et couronné de shrapnells floconneux, où les tranchées disparaissent, englouties. Dire qu'il y a des hommes au milieu de ce brasier !...

A gauche, la redoute de Dorpveld nage dans la fumée, et du village bombardé montent des paquets ouatés de poussière ocre et rose.

Mais du côté du fort surtout c'est une débauche de furie. Le massif, submergé, reçoit jusqu'à trente coups à la minute, et cela forme sur sa carapace sombre un tourbillonnement opaque. On reconnaît à la teinte de ciment de leur panache les coups qui ont donné sur le béton.

Soudain, de cette masse mouvante, un cyclone surgit, dominant la tempête d'une double trombe noire : c'est une salve de 480 : et ceci dépasse l'imagination. La déflagration, comme un monstrueux serpent, se ramasse d'abord en un remous serré, qui se détend violemment, se déroule sur le sol en épaisses volutes noires, puis bondit vers le ciel, soulevant une gerbe sauvage de trente mètres de haut.

De dix en dix minutes, cela s'abat sur le fort. En dépit du fracas, on les entend venir : un mugissement de tempête, qui monte, s'enfle, s'irrite, une trépidation folle d'express qui entre en gare, et enfin l'explosion. L'ébranlement est tel qu'à chaque coup le sol tressaute, comme dans un tremblement de terre.

Le malheureux ouvrage ne répond plus : il agonise, courbant l'échine sous l'ouragan.

Il est onze heures.

Tout à coup, dans une détonation forcenée, le

fort crève au milieu ; du cratère béant, un jet de flammes s'élance et projette en tous sens, dans une colonne de fumée, d'énormes blocs de béton : la poudrière est touchée, le fort saute, il a cessé de vivre... Et je ne distingue plus, dans le voile de poussière grise, que des ruines et des décombres que les obus continuent à brasser.

Et je me revois alors, il y a six ans, dans un groupe de jeunes officiers en voyage d'études, sur ce même fort de Wavre-Sainte-Catherine en construction. Au milieu, le « Père » faisait son boniment : « Les forts cuirassés et bétonnés, Méssieurs, sont indestructibles de loin et difficilement destructibles de près. »

— « Il faut admettre, Méssieurs... » — Farceur, va !... Il est vrai que les Boches avaient attaqué avec un calibre légèrement supérieur au 21 c. : ça n'était plus juste !

Je rentrai : j'en avais assez vu.

Mais dans la nuit, quand je revis en esprit cet écrasement, une fièvre me saisit : donc Anvers allait tomber... Il n'y avait plus de doute à cela... Devant la brutale logique de cette conclusion, je ressentis alors une impression étrange : une sensation de vide, comme si, dans un cauchemar, le sol se dérobait sous mes pieds. N'était-ce donc qu'un fou rêve, cette foi que j'avais mise dans la force éternelle de l'esprit, de la justice, de la beauté des choses? Voici que tout s'écroulait... Un dégoût amer du monde passa dans mon âme.

Et j'eus recours alors à l'unique remède qui pût la raffermir dans de pareilles détresses. Il me suffisait de traverser un couloir pour être à la chapelle.

Je pénétrai dans le sanctuaire. Sous les reflets tremblants de la lampe pieuse, une infinie douceur planait. Un charme, une candeur, une paix surnaturelle émanait de l'autel d'or orné de lys, du tabernacle blanc où dormait l'Hostie blanche. Jésus était là... Jésus, mon frère divin, ici, tout près, dans l'intimité tendre de ce silence embaumé ! Je m'agenouillai sur les dalles, devant Lui, et mon sourire rencontra son sourire.

Et je compris, en cet instant d'amour, que ce sourire de Dieu était la seule chose qui importât au monde, et que c'était ce sourire, souverainement sage et divinement amoureux, qui gouvernait toute chose dans l'harmonie des univers. Et je compris aussi que pour la beauté de cette harmonie il fallait des tempêtes, des souffrances et des larmes, puisque toutes les grandes choses s'engendrent dans la souffrance. Et je vis clairement que de tous les bienfaits qu'eût reçus ma patrie, ce martyre sanglant était le plus grand bienfait, qui la rendait participante de l'idéale beauté du Christ crucifié.

En ce moment, la porte s'ouvrit doucement, et je vis se glisser dans l'ombre de la chapelle une silhouette longue et maigre : c'était mon « frère » le journal de campagne. Il se mit à genoux et pria, les yeux rivés au tabernacle. Quel drame se passait dans cette autre âme, qui l'eût poussée, à cette heure, à venir elle aussi puiser à la source vive? Je me levai, pour le laisser seul avec Dieu. En passant, je murmurai : « Bonsoir, frère. » Il ne répondit pas, mais je vis, à la lumière de la veilleuse mystique, que son regard était plein de clartés et que sa figure était illuminée d'un sourire tel que je n'en avais jamais vu, un sourire comme doivent en avoir les

séraphins, au ciel, dans les irradiations de leur grande extase.

5 octobre.

Je suis seul au bureau avec mon éternel « petit frère ». Il rase de plus en plus ; mais c'est étonnant comme nos âmes se sont rapprochées depuis cette nuit où nous avons prié ensemble.

— Il paraît que les Allemands ont passé la Nèthe, dit-il en louchant affreusement.

— Oui, ils avancent. Cela va mal.

Malgré tout, nous continuons à ne parler que de fadaises ; et le chapitre « opérations » défraye tous nos sporadiques entretiens. Nous ressemblons à deux murs qui se regardent bêtement, chacun ne voyant de l'autre que des briques maussades et devinant seulement à quelques rameaux verts le jardin dont il dissimule le mystère. Lui n'ose pas moi j'ai autre chose en tête.

— Temps de pluie... reprend-il, comme quelqu'un qui a trouvé du neuf à raconter.

C'est là son second leit-motiv, qu'il a découvert depuis peu, et il exploite avec ardeur ce nouveau filon : régulièrement il m'avertit du temps qu'il fait et qu'il fera. Il est mon baromètre, et cumule ces fonctions avec celle de journal. Cela me dispense de certains soucis.

— Oui, dis-je, distraitement, c'est ennuyeux...

— Vous sortez?

Il doit toujours savoir où je suis et où je vais. J'ai dû lui défendre de m'accompagner, ne pouvant me payer la fantaisie du ridicule devant mes hommes ; mais rien que de savoir, cela le tranquillise et lui

occupe l'esprit : quand par hasard il a perdu ma piste, il rôde et s'informe dans tous les coins et vit dans une espèce d'angoisse.

— Écoute, je vais te dire, mais n'en parle pas : je vais pousser une pointe jusqu'à Lierre...

— Mais on se bat là !

— Eh ! pékin, c'est pour cela que j'y vais.

Minuit. Un noir opaque. Seules des lueurs d'incendie montent dans l'ombre épaisse avec des halos rouges qui, par places, transforment la bruine en une poussière de rubis dansants.

La bataille hurle en avant ; je ne saurais dire si c'est loin ou près, tant l'espace est embrouillé par ce bruit et ces ténèbres.

Un obus siffle, strident, et éclate dans une maison près de la route. Bruit d'une longue cascade de décombres et de tuiles.

Une ombre s'avance en hésitant, s'arrête près de moi. Je vois briller des verres de lunettes sous un chapeau biscornu. Sapristi ! je reconnais !...

— Frère, dit-il avec la voix craintive d'un écolier en faute...

— Comment ! toi ici?

— Frère, j'ai pensé... que vous pourriez être blessé. Alors...

Pauvre âme ! Une émotion m'étreint, je ne sais que lui répondre.

Une salve éclate, et dans son bref éclair je distingue une ligne de silhouettes. Ensemble, nous y allons, à l'aveuglette, la terre mouillée glisse sous nos pieds. Je trouve un officier.

— Quelles nouvelles?

— Ils nous débordent, ça craque partout, on va

contre-attaquer... Mais les hommes n'en peuvent plus.

Les fantassins, accroupis, pelotonnés sur eux-mêmes, sont collés contre une levée de terre et font le gros dos sous les rafales. Nous faisons comme eux ; personne ne s'inquiète de nous.

Soudain un ordre se propage : « Baïonnette au canon ! » Les lames brillent, aiguës, dans la nuit et se plantent aux fusils avec un cliquetis sec.

Puis on attend... Et peu à peu mes nerfs se crispent, mon cœur bat la breloque, affolé, et... je me surprends à trembler. C'est bête, voyons ! Rien à faire : je tremble de plus en plus fort. Ce n'est pas de froid : je suis en nage. Ce n'est pourtant pas la peur ! Allons donc ! je suis ici de plein gré, et pour rien au monde je ne retournerais. — Et je me rappelle que j'eus une émotion identique un jour que je m'étais mis à l'affût d'une souris : quand je vis apparaître les petits yeux noirs, et que le moment fut là de faire le mouvement décisif, je crus m'évanouir ; et je me retrouvai, le coup fait, tout tremblant et le front baigné de sueur. Qui a jamais connu les replis de son propre mystère?... Heureusement qu'il fait noir.

— En avant !

On se redresse. Un fusil traîne près de moi, je le saisis. La troupe s'ébranle, on avance dans le noir... Et tout mon trouble est subitement tombé. Je me sens très calme, et toute mon énergie se concentre dans le regard qui scrute l'ombre en avant, au bout de ma baïonnette. On marche dans la terre grasse coupée de fossés, écartant les obstacles de la pointe du fusil. Le sol devient spongieux : on dirait un marécage. Tout à coup, je m'arrête, les deux pieds

dans l'eau : devant moi, dans les lueurs qui sillonnent la nuit, je distingue une grande nappe brillante !

— Une inondation ! grogne quelqu'un.

La troupe appuie, pour contourner l'obstacle.

Alors, subitement, au milieu des fracas, dans un jaillissement d'éclairs, un rugissement éclate de centaines de voix... Là ! Ils sont dedans ! Nous nous précipitons, tête baissée, je tombe dans un fossé plein d'eau, un bras me relève en même temps. D'épouvantables claquements cinglent l'air autour de nous. Des arbres : c'est la lisière d'un bois. Je braille : « En avant ! » Ma voix se perd dans le vacarme. Je ne vois plus personne, mais devant moi, striant l'ombre, une ligne fulgurante qui foudroie sans arrêt...

« En avant ! » crié-je. En ce moment une poigne brutale me saisit au pied ; je tombe, et j'entends vaguement une voix impérieuse qui vocifère près de moi : « Couchés ! nom de D... » Un choc violent me fait lâcher mon arme : je constate, en tâtant, que ma montre, au poignet, a volé en éclats et que j'ai du sang à la main. Au-dessus de nos têtes, c'est une voûte de plomb, une nappe métallique qui passe comme un torrent. On n'entend plus le tactac des mitrailleuses, mais une infernale résonnance de l'air, sonore, aiguë, comme un bruit de marteaux dans une immense cuve. Et cela vous frôle horriblement, ce courant implacable qui balaye et qui fauche, et qui semble s'abaisser à mesure qu'on se colle au sol. Je m'aplatis tant que je peux, ma joue s'écrase dans l'herbe.

Autour de moi d'autres hommes sont couchés, qui embrassent la terre, éperdument immobiles...

Et tout près de moi, une forme noire prosternée, les mains jointes : mon « frère ».

Et peu à peu, doucement, par petits mouvements, cette forme se déplace, avance, se replie devant moi, mi-dressée sur le coude tout contre ma tête, pour me couvrir d'un vivant bouclier. Je dois le forcer à se coucher.

Cela dura un siècle, cette agonie. Puis on se retira, en rampant le long des cadavres, sous les volées de balles et le tonnerre des projectiles. Je regagnai le pavé.

L'âme crispée, tout ensemble rompue et exaspérée, comme un homme qui sait qu'il a mille fois raison et qui a dû céder à une force stupide, je traînais le pas, les poings serrés... Ce n'était plus une guerre, cela ! Ce n'était plus une guerre, mais un écrasement imbécile. Ce n'était plus contre des hommes qu'on se battait, mais contre du fer et de l'acier, sans même pouvoir répondre... Ma pensée suffoquée se débattait contre l'étreinte des choses.

Le matin se levait. La malingre silhouette en soutane qui me suivait comme une ombre loucha de mon côté.

— Quoi ! vous êtes blessé, frère?... Je vais vous mettre un pansement.

— Fous-moi la paix avec tes loques, dis-je, brutal.

Il baissa la tête et poussa un gros soupir.

J'eus pitié de lui, je m'arrêtai, lui pris la main et, doucement, murmurai :

— Merci, frère... Ce n'est qu'une éraflure.

Et je vis une larme perler sous ses lunettes, dans un sourire.

Je retrouvai le vélo que j'avais laissé dans un hangar. Et comme je saisissais le guidon, je vis mon compagnon prendre aussi une machine.

— Comment ! tu es venu en vélo?

— J'en ai emprunté un.

— Je croyais que tu ne savais pas rouler.

— Oh ! quand on veut... Je suis bien tombé quelques fois, mais je vous ai tout de même rejoint.

Il était grotesque sur sa bécane, ses longues jambes extraites de la soutane relevée, le regard rivé au guidon, faisant d'épileptiques efforts pour conserver l'équilibre. Le pauvre garçon suait de grosses gouttes.

— Écoute, mon vieux, nous avons le temps, nous poursuivrons à pied.

La joie souriante du matin éveillait les campagnes. Les arbres, autour de nous, encore estompés de brume, tiraient à eux, avides, les voiles d'or du soleil. Des oiseaux chantaient, ivres et éperdus. Nous marchions dans une fraîcheur pleine de paix et de lumière, et je buvais longuement cette sérénité, comme un médicament.

— C'est beau, cela, dit mon frère, comme s'il suivait mon rêve.

C'était la première fois que sa pensée rencontrait la mienne.

— Oui, répondis-je sans le regarder, notre Seigneur est un sublime artiste.

Il reprit :

— Oh ! dire que tout cela, toutes ces choses qui nous enivrent tant, ne sont que des reflets de sa beauté à Lui... Oh ! la beauté de Dieu !...

Je le regardai, étonné et troublé. Il avait dit cela d'une voix que je ne lui connaissais pas, une voix

douce et profonde où quelque chose frémissait comme les cordes d'un violon. Et sur son visage aussi quelque chose avait changé, qui me rappelait vaguement le sourire qu'il avait cette nuit, devant le Tabernacle.

Et il poursuivit :

— N'est-ce pas, frère, que nous comprenons bien, nous, que tout cela doit venir de Lui? N'est-ce pas que nous sentons cela quand Il se donne à nous, quand nos âmes voient son Visage, et son resplendissement, et cette beauté qui fait tout oublier et que nous retrouvons ensuite dans toutes les autres beautés, et qui donne au monde comme un autre aspect, qui fait un monde nouveau, un monde vrai où tout parle de Lui... Depuis que j'ai connu l'amour de Dieu, je ne sais plus voir une belle chose sans Le reconnaître en elle ; j'y vois comme un sourire : le sourire de Dieu... Et tenez, frère... c'est aussi son sourire que je vois ainsi en vous...

Cette dernière phrase avait eu quelque peine à sortir et tremblait un peu sur ses lèvres. Mais tout le reste avait jailli d'un élan, naturellement, sans contrainte, comme des idées familières, souvent répétées dans les entretiens intérieurs, comme la substance même de l'âme : comme un parfum concentré qui s'échappe en bouffées du flacon qu'on ouvre. Tout en parlant il regardait, dans le ciel, un point lointain, et sa figure, ma foi, était presque belle en ce moment.

Et comme nous marchions dans l'éveil du matin, indifférents au bruit de la canonnade, nos âmes se nouèrent pour faire ensemble un hymne à la beauté de Dieu, et elles se trouvèrent bientôt aux plus hautes cimes. Nos âmes s'étaient trouvées : elles se

voyaient pour la première fois, et s'étant reconnues, communiaient en Dieu. Car moi aussi maintenant, je percevais, je retrouvais là le sourire de Dieu. Miracle de l'amour ! Dans le sol ingrat et pauvre de cette nature manquée, le printemps de la grâce avait fait épanouir une splendide floraison, une pensée délicate, profonde et poétique comme l'amour, bien plus riche, bien plus haute que ce que j'avais rencontré dans des âmes douées.

J'étais émerveillé comme devant une révélation.

Et je compris alors comment cette âme pouvait faire bon compte de ses insuffisances, et son parfait dédain de l'extérieur et de ce qui fait l'habit de notre vie — et même son baromètre et son journal de campagne : c'étaient là des occupations, des attitudes quelconques de son être inférieur, ce n'était pas sa vie : celle-ci était dans un autre plan, en haut, avec Dieu.

Nous ne sûmes pas que nous entrions en ville. Je m'en aperçus seulement en arrivant à l'Escaut. Là, dans le silence morne des quais vidés, j'eus un serrement de cœur, de revoir ainsi déserte, sinistre, pétrifiée, l'oreille tendue à la canonnade proche, la splendide métropole que j'avais connue heureuse et opulente, berçant dans le bourdonnement des affaires et des carillons d'argent le chatoiement de ses maisons dorées.

Mon frère, d'un coup d'aile, m'enleva à ma tristesse :

— Comme c'est beau, tout ce qui arrive, quand on pense que Dieu dirige tout !... Cette guerre... Écoutez, comme c'est beau, ce concert du sacrifice : toutes ces morts consenties pour une idée, pour le bien, pour le rachat, pour Dieu !

J'étais remonté dans les couches supérieures de la vie.

Une cloche tinta à une église. Sans nous concerter, presque sans le savoir, nous y entrâmes ensemble pour communier.

Après l'action de grâce, je me levai et lui fis signe. Il resta immobile. Et je vis sur son visage transfiguré, le même rayonnement extatique où j'avais deviné une première fois son âme, dans la chapelle. Des larmes coulaient sur ses joues maigres. Sa figure était celle d'un ange. Et à voir ces larmes brûlantes et ce surnaturel sourire, mon âme prit des ailes, cherchant à rejoindre la sienne.

Dans la journée, j'appris que l'ennemi avait forcé en masses le passage de la Nèthe, que nos troupes exténuées refluaient, que l'artillerie entamait l'attaque des vieux forts de deuxième ligne. Donc c'était la fin...

Mais dans la nuit un roulement de charroi, un martèlement ininterrompu de troupes en marche, me tint éveillé : des divisions entières passaient, sortant de la ville. C'était l'armée qui s'échappait au nez de von Besseling.

Le 7, pendant toute la journée, les divisions défilèrent, en procession poudreuse et harassée. Des milliers de civils se mêlaient aux soldats, chassés par cette marée de feu. Et c'était lamentable, ce cortège de ménages en déroute, de charrettes bondées de matelas, de vieux meubles, de ballots, de hardes : pauvres choses usées, fripées, déteintes, honteuses de se voir ainsi exposées au grand jour des routes, objets hétéroclites, touchants et ridicules, que l'affolement avait arrachés en hâte aux

foyers désertés. Des groupes navrants cheminaient, perdus dans la cohue : ici une mère allaitant son bébé dans un nuage de poussière, deux fillettes accrochées à ses jupes ; là un vieux tout cassé, clochant et tremblotant, poussant dans une brouette une vieille plus cassée encore ; des jeunes filles, des enfants éreintés, l'échine ployée sous des fardeaux trop lourds : toute une débâcle de familles déracinées et ahuries, charriées à la dérive dans le courant de ce fleuve humain.

Chose étrange : depuis la veille, mon frère avait disparu.

8 octobre.

L'ennemi bombarde la ville. Tout le quartier sud — des milliers de maisons — est détruit. Des rues entières s'écroulent sous un déluge d'obus. Un immense nuage monte de la cité : Anvers brûle.

Maintenant, sur la chaussée, c'est une presse grouillante, une fuite éperdue. Des femmes accouchent dans la rue ; le couvent est rempli d'épaves : malades, enfants perdus, vieillards mourants, ramassés dans les fossés. On amène une femme, les vêtements en lambeaux : elle est subitement devenue folle sur la route. Elle pousse des cris perçants et s'arrache les cheveux à pleines mains, en demandant son enfant disparu... J'entends encore cette voix aiguë hurler son désespoir en sanglotant : myn kind ! myn kindje ! myn kindjelief !

Mon frère est toujours absent... Mais ce matin, en circulant, je l'ai aperçu dans un coin, entouré d'éclopés et de malades, occupé, comme un bon

Samaritain, à mettre de la pommade sur des pieds blessés : il m'a laissé pour la seule chose capable de supplanter son amitié : la charité. Et tout à coup, comme s'il avait deviné ma présence, il s'est retourné vers moi — et nous avons échangé un long sourire.

Midi. L'ordre arrive d'occuper les batteries. Enfin !

Toutes les mesures prises, je reviens, vers le soir, au couvent. Les pauvres sœurs ont perdu la tête, elles courent comme des oies dans les couloirs et posent toutes la même question effarée :

— Est-ce que les Prussiens vont venir?

Ce qui les affole, ce n'est pas leur sort à elles, mais ce sont leurs malades, et surtout les « vieux », qui tournent des yeux ronds dans leurs chaises à roulettes.

Et voici que vient à moi, inquiet et souriant, sortant de la chapelle, mon frère. Il est écrasé sous un havresac bourré, a relevé sa soutane, et disparaît sous un attirail guerrier.

Pour rien au monde je ne saurais plus le bousculer : je ressens pour lui un grand respect, maintenant.

— Encore ici, petit frère !... Sais-tu que ta colonne d'ambulance est partie depuis un siècle?

— Oui... je ne sais d'ailleurs plus où elle est.

Puis, timidement, il bredouille :

— Frère, j'ai pensé... Vous n'avez pas de brancardier à votre batterie. Est-ce que... peut-être...

— Eh bien ! oui... Je te nomme brancardier en chef et historiographe officiel de l'unité... Et nous parlerons ensemble du ciel et du bon Dieu, ajouté-je en lui serrant la main.

— Oh ! merci, frère... mon lieutenant, fait-il, rayonnant.

Je prends congé des bonnes sœurs, qui refusent obstinément le prix de leur dévouement, et retourne aux batteries.

Il fait nuit, une nuit prodigieuse, rouge et grondante. Derrière nous la ville flambe, dans un mugissement. Une immense lueur s'élève dans le ciel, et au milieu du brasier une torche monstrueuse lance, en tumultueux tourbillons, des flammes colossales : ce sont les tanks à pétrole qui brûlent dans le port. Tout le terrain s'illumine d'un rayonnement rouge qui marque de reflets dansants les arêtes des tranchées. La fulguration est telle que je puis lire ma carte, à une lieue de distance, à la lumière de l'incendie.

J'arrive à la section de Snytsers.

— Lieutenant, dit-il, je crois qu'il y a des espions qui circulent...

— Oui, méfiez-vous.

— Il y a un type qui vient de passer, avec une drôle de gueule, habillé en curé, et qui se dit brancardier...

— Un grand maigre, qui louche, et qui parle doucement?

— Oui, tout juste.

— Ah ! celui-là, c'est un brave : vous le traiterez comme un frère, et vous lui donnerez tout ce qu'il demandera : c'est le brancardier de la batterie.

— Ah !

9 octobre.

La route est submergée de fuyards ; elle est devenue trop étroite : on marche à côté, dans les

champs. Toute la cité se vide comme un grand corps frappé au cœur.

De tous côtés des explosions : les canons qu'on fait sauter.

Les Allemands sont en ville. Hâtivement, on creuse des tranchées face à l'intérieur. J'ai sorti mes pièces de leurs emplacements, et, à bras d'hommes, on les a traînées jusque Melsele. Vers le soir, j'ai rassemblé douze canons, que je mets en position au débouché du village, pointés vers Anvers.

Puis la nuit tombe. On bivouaque aux pièces.

Je suis moulu. Enveloppé d'une couverture, je m'étends près de la route et surveille les mouvements. Des troupes passent toujours. Puis, peu à peu, la cohue se dilue, la chaussée se vide, un grand silence se fait : seuls des groupes de civils traînent encore leur misère dans la nuit... C'est drôle, ce calme plat ! J'enfourche mon vélo et vais voir en avant.

Quoi? Les tranchées sont vides, mon soutien d'infanterie a disparu... Plus rien ! Je reste seul avec ma batterie. J'envoie une estafette vers Beveren.

En ce moment arrive un officier à cheval, affairé.

— Enclouez immédiatement vos pièces, dit-il, et rejoignez la colonne à Beveren avec vos hommes.

— Que se passe-t-il?

— La retraite.

A Beveren, on passe la nuit sur le pavé. Il fait froid, on frissonne : je fais enfoncer les portes pour loger mes hommes, et c'est à qui trouvera un coin de fenil pour se caser.

Et comme j'arpente, cela fait, la rue sombre où errent des groupes frileux, mon frère me rejoint,

m'entraîne dans une étable où il a préparé pour moi une bonne place dans la paille, et me verse un gobelet de vin d'une des gourdes qui pendent en grappe à sa ceinture, et me donne des biscuits et un œuf.

— Est-ce que vous allez dormir? demande-t-il.

— Oh ! non, ce n'est pas le moment.

Alors il s'assied près de moi dans la paille ; et de nouveau son âme saisit la mienne et l'emporte dans des régions très pures, pleines de lumière : et nous parlons longuement, suavement, de Dieu et de la l'amour. Et je sens que nous sommes devenus deux grands amis.

Et de m'entendre appeler de ce doux nom de frère, et de parler à deux de l'amour de Jésus comme faisait saint François avec le frère Léon, un flot de souvénirs chers se répand en moi comme un parfum : et c'est un rêve de cloître qui passe dans mon âme.

10 octobre.

De nouveau la retraite. Depuis le matin on nous traîne vers le nord, vers la frontière hollandaise... Qu'est-ce que cela veut dire? Pourquoi n'a-t-on pas poursuivi vers Gand? On raconte que la retraite est coupée, que les Allemands sont à Lokeren. Des coups de feu, tout le long du chemin, claquent sur notre gauche.

A un carrefour, un gâchis se produit. Les colonnes se traversent, se scindent, divergent, mutilées. Une chaussée, devant nous, file droit en Hollande ; elle grouille, noire de fuyards. Je monte sur un fourgon pour surveiller le passage de ma batterie et faire prendre à gauche.

Soudain, sur l'autre route, je vois, dans la mêlée, deux longs bras qui s'agitent, faisant des signes de détresse ; une voix appelle de loin : « Frère !... » J'agite mon mouchoir... Mais il est temps : je dois rejoindre mes hommes. Il tirera bien son plan...

Je ne l'ai plus jamais revu.

Mais je sais qu'un jour nous nous retrouverons, là-haut, dans le doux paradis où se renouent les liens des cœurs : « Car c'est au ciel, dit saint Chrysostome, traitant de l'amitié, que s'épanouira cette noble plante. »

VIII

Évasion.

On approche de la frontière, en débandade. Les hommes arrachent des betteraves pour se nourrir. Certains sont déjà en civil : vestons, casquettes, pardessus. J'en vois un que surmonte un splendide haut de forme. On traîne la patte.

La Clinge — village frontière : encore un pas, c'est la Hollande. On s'arrête.

Dix mille hommes sont entassés dans les rues étroites, autour des rangées de faisceaux. Ces dix mille hommes s'enfuiront devant une compagnie : ils n'ont plus la foi ; ils sentent que c'est fini, un instinct leur dit cela ; ils ne croient plus ce qu'on leur raconte, et n'obéissent qu'en maugréant, la pensée tournée vers cette frontière proche, déjà vaincus, déjà prisonniers dans leurs cœurs. Les désertions se font en masse : des compagnies entières vont se rendre, en Hollande : l'irrémédiable désastre.

Oh ! ce goût amer de la défaite ! Que faire? Je ne me sens pas de taille à faire remonter le courant à

ces masses en déroute. Je ne puis plus qu'une chose : m'obstiner moi-même. La Hollande ! Prisonnier ! Achever la guerre dans cette déchéance consentie ! Ah ! non ! J'aime mieux mourir ici. Ne suis-je pas ton chevalier, ô mon Christ?

Un lieutenant m'aborde :

— Mon cher, je t'engage à te munir au plus tôt d'un costume de pékin : cela va venir à point, pour passer.

— J'aime mieux crever, nom de diable !

Et soudain une rage me secoue devant le sourire de ce malin, de cet officier qui se montre couard devant tous, comme le dernier soldat. Je porte la main au sabre :

— Fous le camp !... Fous le camp, ou je te...

Je suis éreinté. N'importe : je me promène à grands pas devant le front de ma batterie sans canons. Le chef sort d'une boutique.

— Lieutenant, me dit-il, bas, ne pensez-vous pas qu'il faudra bien faire comme tout le monde? Somme toute, il vaut mieux s'échapper que de faire une bêtise...

Lui aussi, au dernier moment ! Je sens que si je lui réponds, je suis capable de le tuer net, devant les hommes... Je le regarde dans les yeux et ne lui donne qu'un sourire dégoûté.

La lâcheté est contagieuse... Il faut agir, marcher, sortir de ce milieu. Je vais trouver le colonel.

— Mon colonel, permettez-moi de partir avec ma batterie vers Moerbeeke : je gagnerai Ostende.

— Eh ! Moerbeeke est occupé par l'ennemi... Écoutez, Lekeux : nous sommes cernés et allons être attaqués. J'aurai besoin de vous. Occupez avec vos hommes les débouchés sud du village.

Réunion chez le général ce soir à huit heures.

— Bon.

Comme j'ai regretté, depuis, d'avoir obéi.

Il fait noir. Coups de feu aux environs. Les services assurés, je me suis affalé sur la paille d'une étable, entouré de mes fidèles : Gilissen, un petit rousseau de Liége au front bombé d'entêtement, qui pense beaucoup et parle peu ; Van Bastelaer, un grand Flamand osseux, aux brusques sautes de colère, aussi entêté que Gilissen, et aussi taciturne ; le gros Jeanjean, qui parle pour trois, lui : un personnage considérable — chef coq sur la malle du Congo —, jovial, qui trouve partout la bonne cuisine et le bon coin pour roupiller. Au reste d'enragés soldats. Ils m'ont promis de me suivre, quoi qu'il advienne.

Je pense : c'est ici le cœur qui bat encore, qui lutte, qui veut quand même... Le reste n'est que lâcheté. Un immense écœurement me gagne, de toutes les abjections que j'ai vues aujourd'hui — et en même temps un désir fou, un besoin physique de me dégager de cela, de faire le geste vengeur, de me jeter dans l'ennemi, de me jeter dans la mort... la belle mort rayonnante qui libère, qui sème la rédemption, qui sauve la blancheur des forces spirituelles !

Quelqu'un enfonce la porte.

— Où est notre petit lieutenant? fait la voix métallique de Snytsers.

— Il dort.

— Qu'est-ce qu'il y a, Snytsers?

— Lieutenant, est-ce vrai qu'on passe en Hollande?

— Mon vieux, on ne va pas en Hollande si l'on

n'y veut pas aller. Nous sommes d'accord, hein?

— Ah! bien, alors...

Les yeux de Snytsers clignent — un tic —, sa moustache noire caresse sa joue par saccades nerveuses, découvrant des dents de fauve.

Il sort, en répétant : « Bien, alors... », en frottant violemment sa figure du revers de sa manche.

Sept heures. Je vais voir au village. Quoi? Je n'en reviens pas... Silence complet, tout est vide : plus un homme, plus une ombre... Sur la place déserte une petite troupe stationne. Je reconnais le major S...

— Ah! c'est vous, Lekeux! dit-il... C'est crapuleux! Ils ont tous passé en Hollande, et nous ont laissés seuls.

— Et le colonel?

— En Hollande.

— Et le général?

— En Hollande. Tous!... Avez-vous encore des hommes?

— Oui.

— Bon : rassemblez immédiatement votre personnel ici.

Horreur! A ma batterie je trouve la débandade! On déserte en masse, l'adjudant est parti, le chef est parti! Malédiction! Je suis désespéré...

Je réunis sur la place ce qui me reste.

— Mes amis, dit le major, nous sommes cernés par de grosses forces; il ne nous reste plus qu'à passer la frontière. Ceux qui ne veulent pas me suivre sont libres.

Je m'avance :

— Mon major, j'aurai l'honneur de ne pas vous suivre.

— Je vous en donne l'ordre ! s'écrie-t-il furieux.

— Bien, mon major, je vous accompagnerai jusqu'à la frontière ; au delà, vous n'êtes plus mon chef.

— Mais qu'est-ce que vous voulez donc faire?

— N'importe quoi ! Percer les lignes, me faire tuer...

— Mais c'est de la folie !

— Il ne me plaît pas de rendre mon sabre tant que je sais m'en servir.

Il réfléchit un instant, puis me tend la main.

— C'est bien, dit-il, vous êtes libre. Adieu.

Quatre hommes sont sortis des rangs : Snytsers, Van Bastelaer, Gilissen et Jeanjean. Nous regardons le major partir avec son troupeau. Ils disparaissent dans l'ombre, silencieux, traînant le pas, honteux, comme dut l'être Judas...

C'est fait : nous restons seuls : cinq hommes séparés des nôtres par toute l'armée allemande. De la folie, a dit le major... oui, mais je ne ressens nulle honte de cette folie-là ! La mort? Qu'importe? Prends ma vie, mon Seigneur : je Te la donne, pour un baiser de Toi.

Et de me sentir libéré de l'ignominie, il me semble qu'une vie nouvelle monte en moi...

Nous ne sommes pas vaincus, nous autres !

*
* *

Et, maintenant, à la grâce de Dieu !

Nous ramassons chacun un Mauser, une baïonnette, quelques paquets de cartouches ; je fais un grand signe de croix, et on se met en marche, droit

vers Gand, à travers champs, pour éviter les patrouilles.

Le terrain est bon. C'est le pays de Waes : un immense polder sablonneux, désert, coupé de fossés pleins d'eau qu'il faut sauter toutes les cinq minutes. Nous marchons, nous marchons, droit devant nous, l'œil au guet, aidés par un quartier de lune qui rêve sur la plaine.

Une route à traverser : elle est déserte. Soudain une sonnerie de vélo : on s'embusque sur le talus. Deux cyclistes, en uniforme gris, baïonnette au canon, filent devant notre nez.

Nous passons. La marche est longue, le polder s'étire, sans fin, devant nous. On meurt d'épuisement. Je mords dans une betterave pour tromper la faim.

Une lumière s'allume au loin, dans la plaine : un groupe de maisons se dessine. Attention ! Il est minuit : ce ne sont pas les paysans qui brûlent leur pétrole à cette heure.

On approche. Il faudrait bien pourtant manger quelque chose... Risquons le coup. Je frappe à la porte d'une bicoque isolée. Malheur ! Le chien se met à aboyer furieusement ! C'est assez pour nous perdre...

— Bougre de pignouf ! grogne Snytsers.

Et il lui allonge un coup de crosse qui lui coupe net le sifflet.

Personne ne vient. Une voix dit derrière la croisée : « N'ouvre pas. »

— Verdoemme ! hurle Van Bastelaer, qui se met aussitôt en devoir d'enfoncer la porte à coups de crosse.

Le paysan se précipite, ouvre dare dare.

— Ne faites pas tant de bruit, dit-il... Les Prussiens sont là, dans les maisons.

— Bon. Donnez-nous à manger.

Pendant qu'on dévore les tartines, je fais le guet.

— Dépêchons... Allons, Jeanjean, ne vous emplissez pas trop : nous allons entrer en purgatoire avec tout cela dans le ventre.

— Je prendrai un Prussien avec moi pour me porter, lieutenant.

A cent mètres plus loin, une maison éclairée. Je m'approche à pas de loup, entre dans la cour : et là, par la fente du volet, je vois des Allemands, en cercle, qui jouent aux cartes, et d'autres qui dorment vautrés dans la paille... Mon cœur bat violemment. Me sentir si près d'eux, chez eux ! Et soudain une terreur folle me saisit à l'idée de ce qui arriverait si un de ces Prussiens s'avisait de sortir, là, par cette porte, près de moi... s'ils entendaient mes pas... Je décampe en vitesse.

— Ils sont là ! dis-je à mes gens.

Nous sortons du hameau. Mais voici que devant nous une large surface blanche s'étend : une lagune. Une digue la traverse : il faut passer par là. Gare ! Des pas réguliers frappent le pavé : une sentinelle !

Nous tombons tous les cinq à plat ventre.

L'Allemand fait les cent pas sur la digue, la longue baïonnette au bout du fusil.

— Par le talus, dis-je, quand il tournera le dos.

Il approche, tout près, fait demi-tour. Alors, en rampant, sans bruit, nous nous glissons sur le talus de la digue. Nous avançons, sur les genoux et les mains... Ces feuilles qui bruissent à chaque mouvement !... Attention ! Le Prussien arrive de nouveau.

Immobiles, figés, nous écoutons ses pas. La baïonnette passe près de nous... On voudrait retenir les battements de son cœur. Il n'a rien vu : en avant !

— S'il nous trouve, on l'embroche. Ne pas tirer, surtout !

Enfin, le bout de la digue ! Nous faisons encore deux cents mètres le long du talus, et puis, de nouveau, nous arpentons les champs de navets.

D'une ferme, plus loin, sortent des ronflements sonores. Que Dieu protège le sommeil des Boches ! C'est plaisir de constater comme ces Prussiens se gardent mal. Si pourtant ils savaient que cinq Belges bien armés se baladent dans leurs cantonnements !

Le sol devient lourd à nos pieds, la terre colle. Le gros Jeanjean marche en tête en soufflant.

— Par ici, lieutenant, s'écrie-t-il soudain : un chemin !...

Au même instant, bruit de plongeon et de bras qui battent l'eau : l'animal a pris un canal pour une route ! Un coup de feu retentit. Jeanjean se dépêtre, sort du bain. Mais les balles sifflent autour de nous, on entend des voix : « Da ! Da ! » Nous sommes découverts !

Alors, à toutes jambes, nous prenons la fuite, le long du canal, nous sautons les fossés, rampons le long des haies, faisant de savants crochets, comme des renards traqués, toujours poursuivis par les balles. Devant nous, au bout d'un champ, une rangée de maisons se dresse. A droite, une ferme, à gauche, encore des maisons ; au-dessus des toits, un clocher. Diable ! c'est un village : ça doit être bourré d'Allemands. J'avise un massif de hauts

choux de Bruxelles : nous y courons à quatre pattes, et le doigt sur la détente, nous nous tapissons dans les feuilles, attendant...

La fusillade s'apaise : ils ont perdu nos traces. Mais il s'agit de prendre le large avant le jour : il est grand temps. Nous rampons hors de notre cachette... Une sentinelle ! Nous filons derrière elle, rasant le mur d'une ferme. Comme je passe, sur mon ventre, devant la porte de la grange, j'entends, à l'intérieur : « Achtzehn ! — Zwantzig ! — Der Teufel ! » Nos nerfs sont affreusement tendus, nos gorges s'étranglent à retenir le souffle...

Enfin les champs ! Derrière nous le village s'anime, des cris éclatent : les Boches prennent l'alerte sans doute. Nous détalons. Soudain, à cent mètres, un groupe armé débouche d'un chemin. Aplatis dans l'herbe, nous rampons le long d'un talus, puis, un à un, nous nous coulons dans un fossé que des coudriers couvrent de leurs branches. La patrouille passe et disparaît.

Que faire? Dans une heure il fera jour. Si l'on pouvait trouver un coin sombre dans un grenier pour y passer la journée... J'avise une ferme isolée, éloignée du village, où rien ne bouge. Allons voir. Par les fossés et les haies, nous arrivons derrière les bâtiments. Un coup d'œil dans la cour : holà ! des fourbis, des sacs, des fusils ! Mais déjà cet enragé de Van Bastelaer a franchi la clôture.

— Lieutenant, dit-il, ce sont des havresacs belges !

Tiens ! C'est curieux. Entrons. Nous voilà tous les cinq dans la cour. On explore l'habitation. Une ruelle donne accès à la route : j'y jette un coup d'œil : à l'autre bout, à quelques mètres, sta-

tionne une auto, et à côté... un officier allemand !

Or, comme je regarde de son côté, immobile de saisissement, il tourne la tête du mien : nos regards se croisent. Je fais demi-tour.

— Attention ! dis-je à mes hommes.

Le Boche m'a suivi. Nous voici à trois pas, les yeux dans les yeux. D'un geste fébrile, il saisit son pistolet, me met en joue... Je dégaine mon sabre, lui mets la pointe sous le nez. Une seconde blanche, horrible... Soudain, il devient livide, ses traits se décomposent, une épouvante passe sur son visage gras : et brusquement, avant que j'aie eu le temps de le frapper, cet homme, qui a tenu ma vie entre ses mains, tourne les talons et, comme une flèche, disparaît dans la ruelle.

Derrière moi, Gilissen et Snytsers ont le fusil en joue : c'est eux qui auront provoqué la retraite du type.

Un coup de sifflet, un cri : branle-bas dans les granges ; des têtes sortent de partout. Nous sommes dans un guêpier ; sans demander notre reste, nous sautons la palissade : dans notre hâte, nous nous accrochons, dégringolons dans le fossé, roulons les uns sur les autres, en riant comme des fous.

Et puis nous nous précipitons à travers les labourés. Les balles claquent, des voix hurlent derrière nous. Nous courons de toutes nos forces dans la terre molle, les jambes lourdes, la tête battante.

Une route à traverser...

— Attention, lieutenant !

A cinq mètres, près d'un petit bâtiment, une sentinelle stationne, appuyée sur son arme. Il faut payer d'audace : je gueule !

— Es geht wohl! Kommt hierdurch : sie sind da! (1).

L'Allemand ne bouge pas. Nous nous élançons dans un fourré qui borde l'autre côté de la route : sauvés!

L'aurore pointe. O bonheur! Devant nous, une ligne sombre apparaît qui barre l'horizon : le bois! C'est le labyrinthe, fouillis de sapinières, de genêts et de taillis qui couvre tout le nord du pays. Toujours courant, nous traversons une clairière, puis une futaie; nous coupons le chemin de fer; enfin voici le maquis. A bout de souffle, on y entre. Derrière nous les coups de feu s'espacent, s'éloignent, s'éteignent. On marche, fendant les buissons, laissant derrière soi fossés, taillis, clairières, en décrivant des zigzags compliqués... Enfin, au milieu d'un carré de jeunes sapins, je m'affale; pour rien au monde je ne pourrais me relever. Les quatre autres s'étalent près de moi : nous restons étendus, comme des morts, dans l'herbe mouillée, les yeux ouverts sur le ciel.

* * *

Le jour s'est levé. Une pluie fine tombe avec persistance. Un vol de corbeaux croasse au-dessus de nous. Nous grelottons. Jeanjean, encore trempé de son bain, tousse, ronfle et rêve tout haut; son gros ventre tremblote et se soulève comme une bouillie qui cuit.

— J'ai l'estomac dans les souliers, dit Van Bastelaer.

— Consommé à la royale, dit, les yeux ouverts,

(1) Ça va bien! Venez par ici : ils sont là!

Jeanjean, qui s'obstine depuis hier à faire des menus, filet de sole à la...

— La ferme, grosse tarte, tu me donnes encore plus faim !

Je consulte ma carte... Sapristi ! Avec tous nos détours, nous avons dévié vers le nord : nous devons être de nouveau près de la frontière ! Il n'y a qu'une chose à faire : la longer jusqu'à la côte.

— Perdreaux, insiste Jeanjean, — bien lardés, surtout, — civet de chevreuil : tu y fous un bon quart de Saint-Estèphe, tu soignes le moelleux de la sauce... ça, mon vieux !...

— Ta gueule !

— Tiens, sac à graisse, dit Gilissen qui rentre de chasse, voici pour ton chevreuil.

Il a les mains pleines de glands. Nous les dévorons.

— Vous voyez bien, Van Bastelaer, que le bon Dieu a soin de nous...

— Il aurait pu y joindre un bon verre de Bourgogne ! murmure Jeanjean.

Pan ! Pan ! Pan ! Des coups de feu ! Ce n'est pas loin. Nous sommes sur pied. Un paysan passe en courant.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Les Prussiens ! Ils sont dans le bois !

En avant ! vers l'ouest... La chasse recommence. Nous courons, derrière nous l'ennemi s'avance, les balles cassent les rameaux aux arbres. Plus vite ! Plus vite ! Il s'agit de les distancer...

Soudain, vers midi, une fusillade éclate sur notre gauche. C'est une battue en règle qu'ils font dans le bois. Allons ! plus vite ! Nous courons comme des lièvres à travers les taillis, les clairières, les fossés.

Mes jambes s'empêtrent dans mon sabre. Arriverons-nous à temps? — Ici, par ces genêts... Des sapins : de nouveau le bois !... Pan ! Pan ! Pan ! Pan ! Malheur... c'est devant nous ! Nous sommes coupés !

Au même instant une troupe surgit du fourré, à gauche : des gris ! Vite, dans le fossé ! Nous filons, courbés en deux, jusqu'à une chênaie. Devant nous, entre les arbres, d'autres Allemands paraissent. C'est une fourmilière. Vers le nord, alors ! Il faut bien... On fuit, on se débat, on recule... vers la Hollande, hélas !

— Lieutenant, crie soudain Van Bastelaer, la frontière !

A cent mètres, dans une clairière, une borne en fer s'érige. C'est la fin ! Plus de retraite... C'est donc ici le lieu du sacrifice...

On s'est arrêté. Mes hommes me regardent : ils sentent que c'est l'instant décisif. Snytsers vérifie la hausse de son fusil. Dommage tout de même de sacrifier des types de cette trempe !

Soudain une idée jaillit. Jeanjean la formule en même temps que moi :

— Si on longeait la frontière de l'autre côté?

Le droit des gens?... Bah !

— En avant !

Au pas de course, nous franchissons les cent mètres. Je lis sur la borne la devise hollandaise : « Je maintiendrai ! » ; nous passons, traversons le champ, et, dans une sapinière — en Hollande ! — nous respirons enfin.

* * *

L'ennemi, maintenant, ce sont les postes hollandais qu'il s'agit d'éviter. Nous reprenons la marche

dans le bois, le cœur léger, laissant crépiter la fusillade de l'autre côté de la ligne. Le fourré devient trop épais : nous prenons un chemin. Soudain, à un carrefour, je me trouve nez à nez avec un grand sous-officier aux galons orangés. A droite, autour d'une maison, des soldats ; à gauche, sur la route, des soldats. Nous sommes tombés dans une souricière !

J'entre en négociations. Rien à faire : on nous arrête. Nous devons jeter nos fusils sur un monceau d'armes, passer une barrière de barbelés et joindre un convoi d'internés.

Désarmés ! Prisonniers !... Cela s'est passé si vite que j'en suis étourdi. Je veux faire un pas pour retourner ; un Hollandais me retient : je ne suis plus libre... Alors, de sentir peser sur moi cette dégradation, de voir le sourire dédaigneux de ces gens qui sont nos maîtres, le sang me monte à la tête, je voudrais pleurer de honte, et de rage !... Tonnerre ! est-ce assez bête de s'être laissé prendre ainsi !

On nous met en marche.

— Où va-t-on, lieutenant?

— Est-ce que je sais, moi?... Au diable...

J'enlève mes insignes. Un Hollandais se permet de donner un ordre à Snytsers : celui-ci serre les poings... Je crois qu'il va l'étrangler. Nous marchons sur l'accotement, en dehors de la colonne, refusant obstinément d'obéir. Nous mêler à ce troupeau de saligauds qui sont contents de s'être rendus et qui ont le sourire... Ah ! non, ça ! Quant aux Keeskop (1), on s'en f... !

(1) Les Hollandais. Littéralement : têtes de fromage.

— Il est bien entendu, soufflé-je à mes types, qu'à la première occasion, on file.

— Y a des chances... !

A un carrefour, nous brûlons la politesse à nos gardes. On nous rattrape, nous sommes ramenés et embarqués dans un train avec les autres.

A Terneuzen, deuxième évasion : grâce à l'encombrement des quais, elle réussit cette fois. En ville nous retrouvons Rolent, qui se joint à nous. Nous cherchons des vêtements civils. Peine perdue : personne ne veut nous en donner ; les magasins de confections sont fermés par ordre.

Alors, je prends une résolution énergique. Je remets mon képi d'officier.

— Sur deux rangs ! En avant, marche ! Gauche, droite ! Une, deux !

Un poste nous arrête :

— Où allez-vous?

— Au Sas-de-Gand.

— Qu'allez-vous faire là?

— Prendre des attelages, pour l'ambulance.

— Qui vous envoie?

— L'officier qui est au pont.

Le gradé n'a pas l'air trop convaincu...

— En avant, marche !

Et nous passons.

A la poterne d'enceinte, nouvel interrogatoire. Comme nous avons l'air très assuré et très bourru, le truc prend, ici encore. Nous voici sur la grand'-route de Selzaete ; dans deux heures nous foulerons le sol belge, si tout continue à aller bien ! Nos pieds ont des ailes...

Hélas ! A mi-chemin, un poste nous attend, pré-

venu téléphoniquement de notre escapade. La route est enserrée entre des canaux : rien à faire. Nous sommes cueillis et ramenés entre deux files de soldats, baïonnette au canon.

A gauche, un embranchement : je fais un signe à Snytsers. Aussitôt il bondit sur un Hollandais, j'en bouscule un autre, je me précipite... Mêlée, vociférations... Une poigne me saisit à la gorge, je me débats, j'étrangle : hélas ! je suis trop faible. Nous sommes battus.

A Terneuzen, on nous signale comme « individus dangereux, à surveiller ». Nous sommes jetés sur un ponton.

Il fait nuit. A mes pieds le fleuve roule de gros flots noirs.

— Si on filait à la nage? dit Van Bastelaer.

— Non, non, assez de bêtises. On nous entendrait. Tâchons d'abord de nous faire oublier.

A bout de forces, je descends dans la cale, et je m'affale dans un grouillement de corps qui ronflent, puent, crachent et fument, dans une chaleur de four.

Minuit. Debout ! On nous embarque sur une péniche bourrée de prisonniers. Nous voguons. Les quais glissent et fuient derrière nous. Il fait un froid glacial. Étendu sur le pont, je regarde les étoiles. Le fleuve s'élargit, devient immense, on n'en voit plus les rives ; le bateau prend peu à peu un fort mouvement de tangage, battu par de grosses lames. Nous sommes en pleine mer ! Où allons-nous, mon Dieu?... Vers quelle prison sans espoir?... Mon Seigneur, aide-moi ! Je ne veux pas être prisonnier ! Je ne veux pas !... Je traverserai plutôt cette mer à la nage !

Au matin on fait escale dans un petit port, à fleur de quai : un paysage piqué de moulins, propre comme une image, qui rappelle les carreaux de Delft. Des marchands approchent de la péniche, vendant des comestibles. Bousculades, cris, cohue : le chef de transport est occupé par là : c'est le moment. Nous sautons sur le quai, et allons nous fourrer dans de grandes caisses vides, qui traînent près d'un hangar... Coup raté, encore une fois : au bout de cinq minutes le sergent vient nous en extraire, menaçant de nous enfermer.

Et de nouveau, longtemps, interminablement, on navigue dans un dédale de canaux et d'immenses bras de mer, sans s'arrêter nulle part. De l'eau, de l'eau, de l'eau ! à perte de vue, à perte d'espoir !... Comment nous échapper maintenant? Comment saurons-nous sortir de ce pays liquide? Le chaland file, dans cette aquarelle d'eau et de soleil, le pont noir de prisonniers, les uns en uniformes, les autres en civil. Je regarde, découragé, les pirouettes rythmées des moulins qui, par douzaines, calmes et égoïstes, tournent à l'horizon.

Snytsers jure, le front entre les poings.

— Écoutez, dis-je, il ne faut plus espérer nous tirer d'ici en tenue : nous devons absolument réussir à nous mettre en pékin. Dans la cale ! et cela fait, réunion là-bas, à l'autre bout du bateau !

On descend.

— Donne-moi tes loques, dis-je à un homme, tu auras mon uniforme.

Il refuse. Je lui offre vingt francs : il refuse ; cinquante francs : il refuse ; cent francs : il accepte. Dans un coin, nous faisons l'échange.

— C'est comme à l'Opéra, crie Jeanjean, qui enfile un pantalon à carreaux.

En proue : changement de décors. Nous sommes méconnaissables. Snytsers est un parfait débardeur, Jeanjean moule ses rondeurs dans un tennis râpé, Gilissen, qui s'est barbouillé le visage, a l'air d'un charbonnier ; et l'on donnerait deux sous au misé-reux que je suis dans mon pantalon en accordéon et mon pardessus fripé. Rolent, avec son chapeau mou, est encore le plus distingué : il pourrait être maquignon. Seul, ce têtu de Van Bastelaer n'a pas prétendu quitter son uniforme.

Enfin, dans l'après-midi, on accoste dans un grand port : Dordrecht. On débarque le convoi : nous irons manger à la caserne, après quoi nous serons dirigés sur Groeninghe, pour y être internés. Groeninghe ! En Frise ! Miséricorde !...

— Les anciens, il faut coûte que coûte nous évader ici : c'est notre dernier atout. A mon signal : je sifflerai.

Entre deux cordons de soldats, la troupe se met en marche, par les rues encombrées de curieux. Des mains se tendent : les pékins mendient des souvenirs — boutons, cartouches, floches. Ça va bien. A un tournant un encombrement se produit... Je siffle, fais un quart de tour à droite et, très naturellement, me mets avec les pékins, à demander des boutons. Les autres font de même. Comme de braves bourgeois de Dordrecht, nous regardons défiler le convoi...

C'est fini : le cortège s'est écoulé, personne ne s'occupe de nous... Libres ! Les jambes élastiques, nous enfilons des rues étroites, ne trouvant rien à

dire, tant l'émotion nous étreint, sinon : « Ça y est... ça y est !... » Jeanjean se bourre le ventre de coups de poings, dans un trop-plein de joie. Snytsers blasphème de bonheur. Où allons-nous? N'importe... Libres ! Libres !

Sur une place, une taverne louche porte une enseigne française : « Au rendez-vous des bateliers. » C'est notre affaire. Au comptoir, un bachoteur trinque avec le patron.

— Il est de Gand, çui-là, me souffle Snytsers à l'oreille : je le reconnais à son parler.

Nous lions connaissance. Puis, dans un coin, nous lui faisons confidence ; ses yeux pétillent.

— Venez avec moi, dit-il, je vous ferai rentrer en Belgique.

Le lendemain un bateau nous ramenait à Flessingue.

* * *

L'Écluse, à deux kilomètres de la frontière belge. Le tramway stoppe : on ne va pas plus loin. Jurons, protestations, cohue. Des fuyards racontent que l'armée belge est licenciée, que tout est fini.

Sur la route, un break stationne à vide. J'aborde le cocher :

— Combien votre bagnole?

— Elle n'est pas à louer.

J'insiste : rien à faire. Ah ! mon vieux ! nous allons voir ! Je fais mon signal : en un clin d'œil mon type est empoigné, rossé, roulé dans le fossé ; nous sautons dans la voiture, Jeanjean prend le fouet : « Hue ! Hop ! » Au grand trot, nous filons, poursuivis par la victime, qui hurle et vocifère.

« Hue ! Hop ! » On approche. Un poste hollandais fait mine de nous arrêter.

— Pas le temps, keeskop ! crie Jeanjean, hue ! hue ! bourrique !

Il frappe comme un sourd sur la rosse, qui prend le triple galop. En trombe, nous dépassons le poste. Hue-là ! J'aperçois la borne-frontière. Le véhicule a d'affreux soubresauts. Soudain... Crac ! Nous tombons les uns dans les autres : une roue cassée ! Nous poursuivons à pied. La frontière ! Nous passons...

O Patrie ! Patrie !... Pourquoi est-ce que l'air me paraît soudain plus doux, les arbres plus amis? Pourquoi les senteurs des champs sont-elles chargées de souvenirs? Pourquoi cet aspect tendre des croisées aux maisons, des herbes aux fossés, qui font accueil à notre entrée comme de vieilles choses connues, comme des choses de chez nous? O Patrie ! Chez nous ! Liberté chère du foyer ! Comme je comprends qu'on donne sa vie pour vous !...

Nous arrivons à Knocke, à la nuit tombante. Plus aucun moyen de transport. Les gens nous disent que les Allemands ont fait sauter le pont de Zeebrugge. Allons-nous échouer au port?...

Le temps presse. Un auto chargé de bagages débouche. Arrêtons-le ! Nous barrons la rue : Halte ! Halte ! » Le chauffeur ralentit, corne, veut poursuivre. Je lui saute à la gorge :

— Halte !... ou vous êtes mort !

Il arrête : un adipeux pékin. Des cris de femmes apeurées sortent de la voiture.

— Où allez-vous?

— En Hollande... Des réfugiés.

— Demi-tour !

Il proteste. Snytsers lui met sous le nez la lame de son couteau.

— Demi-tour, nom de diable ! Et vite !...

La face blême d'épouvante, le pékin s'exécute.

— Nous allons crever en route, avec cette charge, gémit-il.

En ce moment, un tramway entre en ville. Il va repartir tout de suite pour tenter d'atteindre encore Ostende. Laissant le pékin, nous prenons le tramway.

A Ostende, nous n'avons que le temps de sauter sur le dernier transport, qui démarre poursuivi par les balles. Il arrête à Westende : et, de nouveau à pied, on marche, on pousse, on se traîne...

... Et enfin, voici Furnes ! voici l'armée ! le Roi ! Nous sommes exténués. Mais malgré la fatigue qui fait fléchir nos genoux, c'est en chantant à tue-tête que nous entrons en ville.

IX

Observateurs.

Novembre 1914,
devant Dixmude.

Je fume ma pipe à l'état-major du groupe.

— Eh bien ! Lekeux, dit le commandant, cela doit te changer de faire la guerre !

— Mais non, commandant, pas le moins du monde...

Ils commencent à m'ennuyer avec leur éternel « cela doit te changer » ! Comme si j'avais déposé mon être en déposant l'habit, comme si l'on changeait d'âme en changeant de lieu !

— Je vous assure, commandant, que c'est absolument la même chose.

— Allons donc !

— Mais pourquoi pas? Voyons : qu'est-ce que la vie du moine? C'est se sacrifier par amour pour Dieu : elle n'a pas de sens hors de cela. Or que faisons-nous ici, sinon nous sacrifier? Pour qui le fait par amour, c'est donc bien une vie de moine.

— Oui, oui, à ce compte-là !... C'est le fond cela, mais la forme !

— La forme? C'est ce qui n'importe pas. C'est le propre du religieux d'être prêt à tout faire, du moment que c'est pour Dieu. Avez-vous lu Ruysbroeck? « Celui qui ne possède, ne voit et n'aime que Dieu, et toute chose en vue de Dieu, celui-là est à l'abri de la multiplicité, à l'abri des lieux, à l'abri des hommes. Au lieu de l'écarter de l'unité, tout le multiple est divinisé par lui. Il trouve Dieu en toute chose, en tout lieu, en tout acte. »

— Au moins, tu as là un principe rudement accommodant !

— Cela prouve qu'il est bon.

Un coup de téléphone. La Division demande un officier observateur. Mission : s'établir aux avant-postes pour tenter de découvrir les batteries ennemies et régler le tir des nôtres.

— Présent, mon commandant.

L'affaire est entendue, je m'apprête au départ. Ma carabine, une couverture, une lunette et une carte. Avec cela, mon brave Moulin comme aide : ça va. Moulin, au moral, c'est le dévouement : un dévouement silencieux, absolu, rectiligne, celui du chien pour son maître. Joignez à cela qu'il est brigadier ; ce qui ajoute une bande jaune à sa manche, et, cela va de soi, quelque chose aussi à sa valeur intrinsèque. Au physique, il est essentiellement constitué par un nez trop long qui pointe entre une moustache noire, rare et revêche, et deux yeux mi-ouverts qui ont toujours le sourire

Nous voilà en route, tantôt portant nos bécanes, tantôt portés par elles, suivant l'état du sol. Moulin a le cœur léger : Moulin siffle, tout en pédalant ;

il a le nez conquérant. Il ne sait pas encore, ce pauvre Moulin, ce qu'il lui va falloir « tourner » là-bas !

Jusqu'ici, il est vrai, tout va à merveille. Le soleil brille, le front est calme ; nous croisons des groupes de fusiliers marins, de zouaves, de goumiers au galop sur de ravissants petits chevaux arabes — toute une bigarrure d'uniformes exotiques et de burnous bleus et rouges. Jamais encore la guerre ne m'a paru aussi pittoresque.

Le chemin de fer : notre tranchée de première ligne. C'est un vaste camp de Bohémiens. Les abris sont des alvéoles creusés dans le ballast ; chacun de ces trous est une mare : les hommes y roupillent sur une brassée de branches ou de paille jetée au-dessus de l'eau. On enjambe tous les dix pas des paires de tibias qui dépassent et qui ne bougent même pas sous la pression des pneus. Le sol est un bourbier, parfois une fondrière. Les piottes pataugent là dedans, comme chez eux ; l'un fend du bois avec sa baïonnette, l'autre creuse une rigole, également avec sa baïonnette, un troisième coupe son pain, toujours avec sa baïonnette. La baïonnette est l'instrument principal du soldat en campagne : elle fait office de couteau, de canif, de hache, de pioche ; suivant la façon dont on l'enfonce dans la paroi, elle devient porte-manteau, bougeoir ou siège ; elle sert à tuer des rats et à jouer à la flèche ; enfin, mise au bout du fusil, elle indique que l'homme est sentinelle.

Les piottes sont vêtus d'un entassement de vêtements multiples. Sans compter les chemises qu'ils portent superposées et les restes de leur uniforme, ils ont au corps des gilets, des sacs, des rideaux, des

tapis : la mode est infiniment variée ; la seule chose qu'on ne rencontre pas, c'est un homme vêtu à l'ordonnance. Et de ces paquets de hardes émergent des figures broussailleuses et jaunies, vannées de fatigue, aux yeux piteux et résignés : les poilus.

Nous dépassons le chemin de fer : voici le grand marécage. Les pieds collent dans la vase, enfoncent jusqu'aux chevilles : au bout de cinq minutes nos souliers sont garnis de deux énormes gâteaux de boue. On pousse, on glisse, on trébuche. Les roues des vélos, calées, refusent de tourner ; nous devons charger les machines sur notre dos.

Moulin a cessé de siffler... Moulin souffle derrière moi, et pousse de gros soupirs, et fait poûh ! à chaque pas. Tout à coup : « Nom d'un... » Le juron s'étouffe dans un éclaboussement. Je me retourne, et ne puis m'empêcher d'éclater de rire : je ne vois plus de Moulin que la face ahurie et un bras qui émerge, brandissant la lunette. Il me regarde, hébété, cherchant à comprendre ; puis, soudain : « Lieutenant, fait-il, j'suis l'cul dans l'eau ! » Je sauve d'abord la lunette, puis Moulin, et nous poursuivons notre progression.

Enfin, une demi-heure de ce sport ingrat nous amène à une grosse ferme en ruines : c'est l'observatoire. Elle est occupée par un poste d'infanterie.

L'étable a brûlé, une odeur de roussi nous prend au nez : le bétail calciné gît dans les tas de cendres. La cour est jonchée de débris, des cadavres traînent dans les coins, à moitié décharnés. Charpentes effondrées, volets déchiquetés, pans de murs croulants, noircis par l'incendie, abattus par les explosions. L'intérieur a quelque chose de fantastique : l'étage a dégringolé au rez-de-chaussée ; les murs.

percés en écumoires, ont pris des airs penchés et gondolent comme du carton. Tout est béant, bouleversé, amoncelé pêle-mêle ; nos pieds écrasent des tuiles et du plâtras.

J'établis mon observatoire dans ce qui reste du grenier.

La lunette installée, tant bien que mal, dans les décombres, je m'accoude et regarde.

De l'eau, de l'eau à perte de vue. Les larges lagunes glauques ourlées d'écume blanche, ont tout recouvert de leurs nappes mouvantes où les vagues se poursuivent en tremblant : le paysage entier a l'air de courir et de se déplacer d'une pièce, de gauche à droite. Des fermes croulantes émergent de cela, immobiles, silencieuses, sinistres : les Boches sont là et nous regardent. Sur les bandes de terrain restées à sec, des cadavres dorment dans la vase, par centaines.

Tout dort. La grande mêlée est close. Un silence étonnant pèse sur ce marais qui est un champ de bataille. La seule animation qui rompe la gigantesque torpeur des choses vient de la multitude de mouettes qui, ravies de cette extension subite de leur domaine, se sont abattues par milliers sur la région, festoyant sur les cadavres, et remplissant l'air de leurs vols argentés et de leurs cris perçants.

C'est un suaire qui s'étale sur les champs : l'humide suaire de tout le pays.

Mais voici que le soleil qui se couche sur Nieuport met des rubis aux crêtes des vagues ; un étincellement se répand sur le lac, tout resplendit d'une pourpre lumineuse, et c'est une gloire qui jaillit de la plaine chatoyante. C'est la victoire qui dort, et qui sourit dans le sang des héros. Le droit a vaincu

la force. Un hosannah monte de mon âme vers Dieu.

— Lieutenant... fait une voix timide.

Le nez de Moulin surgit d'un trou à mes pieds.

— Lieutenant, où c'est-y donc qu'on va loger, à c't'heure?

— Ah ! oui... Vous avez raison, Moulin. Restez ici, je vais voir.

— Mais, lieutenant...

— Quoi?

— ...Rien.

Quelque chose dérange Moulin, sa mine est de moins en moins conquérante.

La seule place habitable est la cave : un trou de quelques mètres, voûté, fermé de toutes parts, dans lequel vingt poilus grouillent, mangent, dorment, sèchent leurs vêtements autour d'un seau troué où brûlent les débris du mobilier. Une fumée âcre vous prend à la gorge dès l'entrée, si épaisse que l'on ne voit pas le fond du local : des ombres chinoises évoluent dans cette buée rouge, d'où sort un concert de jurons, de ronflements et de quintes enrouées. Tout cela sur des bouts de planches, volets et madriers, disposés en un équilibre douteux au-dessus de l'eau infecte qui couvre le fond de la cave, et qui parfois, par suite d'une dispute, gicle de toutes parts sur les malheureux occupants.

Je m'installe près du feu et lie connaissance avec le lieutenant d'infanterie. Au bout d'une heure Moulin réapparaît, la face de plus en plus décomposée.

— Eh bien, Moulin?

— J'suis g'lé, mon lieutenant.

— Bon, je vais te remplacer.

— Oui, mais...

— Quoi donc?

— Hem !

Puis brusquement :

— Et qu'est-ce que c'est qu'on va manger, donc?

Ah ! c'est donc cela ! Je regarde Moulin : un vague sourire erre sur son visage ravagé ; j'ai pitié de lui. A côté de moi, un chasseur fait cuire des patates sous la cendre.

— Eh bien ! Moulin, voilà !

On nous explique qu'il y a, à côté, un réduit plein de pommes de terre. All right ! voilà notre ravitaillement assuré. Moulin se met à l'œuvre, et tandis que les patates cuisent, son regard s'illumine, et, bien qu'il tousse et pleure dans un nuage de fumée, je le surprends à siffloter tout bas, l'air satisfait.

... Minuit. — Je suis étendu, roulé dans ma couverture, sur un madrier. A côté de moi le feu crépite et me bombarde de tisons rouges ; je n'y fais plus attention, mais ce qui est intolérable c'est l'odeur fétide de cette eau qui clapote sous moi à chaque mouvement des piottes bruyantes ; je fourre mon nez dans ma couverture. Vlan ! Un type, près de moi, met son pied dans la mare, et me voilà aspergé. L'équilibre de mon lit n'est rien moins qu'assuré, et je me sens bercé d'un vague et inquiétant mouvement de tangage. Malgré tout je m'assoupis.

***

Troisième jour de notre vie de Robinsons. Nous avons pris la teinte de l'endroit : barbes incultes, peaux de jambon fumé, vareuses débraillées plaquées de boue. Je me sens libre et heureux : cette vie simplifiée, où le souci du confort, réduit au mi-

nimum, supprime les besoins, où l'action va tout droit, tout entière, à l'utile, où tout est désintéressé, me met à l'âme comme un parfum de couvent.

Le poste donne : j'ai découvert plusieurs batteries et observé une série de tirs. Il n'y a que celle de Schoorbakke, tapie dans les broussailles, que je ne parviens pas à repérer. Elle a la détestable habitude de tirer sur notre ferme. Je suis allé, ce matin, au milieu de l'inondation, jusqu'au grand arbre isolé à mi-chemin des Boches, et j'y ai grimpé, à leur nez. Ces braves Boches ont trouvé ma démarche tout à fait inconvenante : ce qu'ils m'ont donné à entendre en me prenant pour cible de leur jeu de tir. Le sport ne manque pas de saveur ; une grosse branche me protégeait contre les coups trop indiscrets. Et puis voilà qu'ils ont assaisonné la fête de beaux gros shrapnells qui craquaient sur ma tête, assez polis pour éclater trop haut. Et soudain, une flamme a jailli dans mes jumelles. Schoorbakke ! Ma batterie ! C'est elle-même qui, en tirant sur moi, me rendait le service de me donner son adresse ! De plaisir, j'ai laissé tomber ma pipe dans l'eau. Alors, jurant de joie, j'ai dégringolé de ma cible, et suis rentré, sous une pluie de balles, avec mon butin : une direction.

Il m'en faut une seconde : demain j'irai dans cette bicoque perdue, qui se mire là-bas dans les eaux.

*
* *

Sur la plaine endormie, la brume met un enchantement de paix. Je traverse les îlots tendus de vase vierge. Les cadavres sommeillent, recueillis, très

pâles. Les chevaux tués, démesurément ballonnés, gisent comme de grosses outres. Tout cela n'a rien de tragique, cela paraît tout naturel et presque souriant, dans cette vaste sérénité qui ouvre à l'âme des portes inconnues. *Celui qui donne sa vie la sauvera...*

Je m'amuse à écouter ma voix solitaire, qui s'amortit dans le brouillard en des tons ouatés... N'est-ce pas un chemin pareil que parcourut Dante, dans les mondes silencieux habités par les morts? — par ceux dont le regard pacifié a déjà entrevu la Vie? Ce n'est qu'en Toi, mon Dieu, que la mort et la vie peuvent se donner un aussi fraternel baiser. Tu es sage. Tu es bon : sois béni, mon Seigneur.

J'approche, mes pieds enfoncent dans l'émeraude spongieuse que font les prés sous la transparence de l'eau. Par endroits c'est profond, il faut faire des détours ; et puis le terrain est coupé de canaux sournois : le réseau de *vaarts* des polders. J'ai déjà pris un bain complet et suis trempé de la tête aux pieds.

Enfin voici la masure. Je pousse la porte, et reste cloué d'horreur. Une douzaine d'Allemands sont étendus pêle-mêle dans la salle crevée, tombés en tas les uns sur les autres, fauchés par le « coup de hache » d'un obus. L'un d'eux est éventré comme une bête de boucherie — une cervelle a jailli sur le mur et y a plaqué une affreuse étoile sanglante, des rictus contractent les faces lépreuses qui montrent des yeux blancs. Et cela me lance au nez une dégoûtante bouffée de cette fade et épouvantable odeur des cadavres pourris. Peste ! un joli endroit pour passer ma journée !

Je me précipite au grenier. Mon état est piteux :

je grelotte, mouillé jusqu'aux os, transi, les doigts exsangues. Je m'installe dans les tuiles cassées. Malheur ! la brume persiste ; j'attends pendant des heures, comme sœur Anne, sans rien voir : pas un coup de canon dans la paresse désespérante du front. La faim me prend. Je songe aux pommes de terres cuites dont je me suis muni : hélas ! ce n'est plus dans mes poches qu'une bouillie infâme qui sent la vase. Et puis cette autre odeur qui monte d'en bas, tenace et écœurante. J'ai la nausée... Et je pense que j'en ai ainsi jusqu'au soir à souffler dans mes doigts et à me boucher le nez, et qu'il me faudra alors, dans l'obscurité, le ventre creux, la tête vide et sans avoir rien vu, refaire l'abominable trajet dans l'eau, les détours dans la bourbe et les plongeons dans les vaarts glacés...

Et soudain la partie inférieure de mon être se trouve si profondément malheureuse que l'autre monte d'un bond, se dégageant de cette misère : et dans un grand élan d'allégresse je remercie Dieu, de toute la force de mon âme, d'avoir daigné me donner de souffrir ainsi.

Or, dans l'après-midi, le ciel se nettoya. Dans un joli soleil pâle les batteries entamèrent leur tennis. Et voici que vers le soir la lueur d'une batterie, vers Schoorbakke, creva soudain la brousse... Mon cœur bondit : elle était prise !

Il fait noir, un noir opaque qui fatigue les yeux. Voici longtemps que je tourne dans l'inondation. Je me suis mis en route trop tard.

J'avance lentement, lourdement, coupant l'eau de mes jambières. Voyons : ce vaart... Je ne suis pas passé par ici tout à l'heure. Soudain je bute

contre une barrière. Je m'arrête, l'eau clapote sur mes genoux. Où suis-je? Plus un repère n'est visible. Une idée horrible fond sur moi : je suis perdu ! perdu dans cette immense nappe d'eau, sans savoir dans quel sens je marche ! Vais-je vers les Allemands ou vers les nôtres?... Allons, il faut chercher ; je marche, le sol s'enfonce, j'ai bientôt de l'eau jusqu'à la ceinture. Je suis transi, mes dents claquent, tout mon corps est secoué d'un tremblement épileptique.

Une angoisse m'étreint. Vais-je aller me perdre dans un vaart, faire un cadavre de plus que l'eau verte léchera demain? Je songe à ma batterie... Ah ! non, ce serait trop bête, après tout ce travail ! En avant ! Brusquement, je perds pied, l'eau m'entre dans le nez, dans la bouche, dans les oreilles, en bourdonnant ; j'avale une grande gorgée salée. Je me débats, le pied pris dans un fil de fer. D'un coup de reins désespéré, je me dégage enfin, et, après quelques brasses, reprends fond.

Toussant, crachant, aveuglé par la saumure, j'essaye de voir autour de moi. Tout est uniformément noir, les vagues jouent autour de ma poitrine. C'est épouvantable !

Il faut marcher, à l'aventure, à la grâce de Dieu. Je sens que ma tête se vide, que mes forces s'en vont... C'est la fin : je me prépare à mourir. Et voici que, vue en face, la mort m'est redevenue amie. Mon Dieu, sois béni pour notre sœur aux yeux noirs, son regard est si doux ! Je vais aller à Toi... à Toi...

Je n'en puis plus, mes idées se dissolvent : la pensée me vient de me laisser tomber, pour m'étendre, sous l'eau, et y dormir de n'importe quel sommeil...

Allons ! encore un effort ! Le sol se relève insen-

siblement... Maintenant je marche dans la vase molle, de lourds paquets gluants aux pieds. Toute ma volonté se concentre sur cette seule idée : ne pas me laisser choir. Oh ! ma cave ! ma bonne cave enfumée avec sa belle flambée, et les patates chaudes, et mon madrier, où je puis dormir à sec !... Je marche, je me traîne, je trébuche sur des corps. Je ne pense plus à rien...

— Halte-là ! fait soudain une voix à quelques mètres de moi.

— Belge ! crié-je éperdument.

O bonheur ! c'est une patrouille qui rentre au poste : je les embrasserais ! J'emboîte leur pas. — Et je ne pus jamais me rappeler comment je rentrai à la ferme.

Le lendemain la batterie fut matée. Avec quelle plaisir je réglai ce tir-là ! Les piottes, sortis de leur cave, observaient les explosions, riant autour de moi d'un large rire satisfait, soulignant chaque obus d'un vigoureux juron : ce qui était leur façon d'exprimer leur joie et leur approbation. Et l'idée que j'avais sauvé la vie à quelques-uns de ces braves garçons me dédommagea amplement de ma peine.

Ames de Poilus.

Ces pauvres piottes ! C'est eux les grands martyrs, les martyrs loqueteux de cette guerre de souffrance. Et quelle beauté dans leur humble héroïsme ! Ils ont l'air d'ignorer qu'ils viennent de sauver le monde.

Chaque soir, à la brune, je vois arriver la longue file d'ombres noires, qui s'avance silencieuse, lourdement, péniblement, engluée dans la vase : paquets

de boue ambulants qui suent sous l'énorme sac, le fusil en bandoulière, un bâton à la main pour tâter le terrain. Dans la cour, l'officier répartit les postes : et les martyrs désignés, rejetant le sac vers les épaules d'un effort douloureux, ajustent leur harnais, poussent un soupir et disparaissent dans les ténèbres vers les petits postes inhospitaliers. Les autres s'engouffrent dans l'infâme logis, jettent bas leur fourbi et s'installent au feu. Et alors commence l'infernale veillée de vingt-quatre heures, dans le tumulte des bousculades et des gros mots, le suffoquement de la fumée, la puanteur des haleines, le croupissement de l'eau et la vapeur des souliers qui sèchent. « Sâcre nom de milliard de verdoemme de nondedoemme !... » C'est un orchestre de blasphèmes qui bondissent et rebondissent sous la voûte noire dans les volutes de fumée. On dirait que cela les soulage, de déverser ainsi le trop-plein de leur misère...

Vierge Marie, prenez pitié de ceux qui souffrent pour la justice ! Daignez voir sous les rudes écorces la loyauté de ces âmes simples qui savent mourir pour leur patrie — ils ont si difficile de recueillir leur pauvre être nomade ! — Oubliez leurs jurons à cause de la prière qui sommeille malgré tout au fond de leur cœur, et qu'ils diront tout bas quand il faudra mourir.

Minuit. — Non, midi : c'est la même chose dans cet antre. Le lieutenant des piottes s'est endormi dans un coin. Je cause, dans un autre, avec le brancardier prêtre de la compagnie, une crème d'homme, humble et intelligent, qui fait des soldats tout ce qu'il veut, tout en se faisant houspiller du

matin au soir. Un vacarme d'altercations nous interrompt. Il veut intervenir :

— Voyons, mes amis...

— Ta gueule, curé !

Le malheureux « curé » se retire avec pertes, sous une ruée d'invectives.

Ceux qui, parmi la bande, mènent le bal, ce sont les deux lascars qui, tout à l'heure, ont provoqué l'algarade — à propos d'une histoire de garde. Le premier est un type bâti en hercule, qui parle haut, sur un ton sans réplique, un bout de phrase en français et un autre en flamand, le brûle-gueule aux dents, en lançant vers tous les côtés de l'auditoire des regards méprisants. Les hommes l'appellent le « grand Yan » et ont pour lui beaucoup de respect. Yan a étendu ses vastes jambes de part et d'autre du foyer, couvrant une superficie trois fois plus grande que celle à laquelle il a droit — et personne ne réclame. L'autre est un gamin fluet, tout en nerfs et sans cesse en mouvement : on l'a baptisé « Kop » (1), à cause de sa mauvaise tête. Il est clair qu'il ne s'est plus lavé depuis trois semaines, et la patine noire qui accentue les rides de sa figure, laissant les yeux cernés de blanc, lui donne un air drôle, singulièrement canaille.

Or, tandis qu'à l'envi ils vomissent l'outrage sur le malencontreux « curé », je vois les traits de celui-ci s'irradier d'un sourire :

— Ces deux-là, me dit-il, sont mes meilleurs amis.

— Hein? ...

---

(1) « Tête ».

— Faut les connaître, voyez-vous.

Intrigué, je fouille les visages, cherchant à dégager une âme des masques bourrus. Cette âme m'échappe : ils l'ont reléguée dans un coin obscur de leur être, en attendant des temps meilleurs. Pour le moment, toutes leurs énergies se sont concentrées sur la lutte animale pour la vie, pour la portion de patates et pour une place au feu. Qu'y a-t-il dans ces cœurs? Ces êtres ont-ils eu une mère pour les caresser? Ont-ils jamais fait autre chose que ce métier de sauvages?... Étrange plasticité de l'âme humaine, qui se moule au milieu comme la cire sous la forme, et qui, sans s'abdiquer, épouse tous les contours que lui offre la vie !

— Eh ! dis donc, Yan ! le feu n'est pas pour toi tout seul, tu sais !

C'est la voix aigre du petit Kop — le seul qui ose tenir tête à Yan.

Celui-ci se redresse, superbe :

— Spèce de moustique ! attends un peu, que...

L'injure s'étrangle dans sa gorge : une explosion ébranle les murs de la cave et fait chavirer le fourneau.

— Dans la chambre de devant ! crie un homme qui dégringole. Heureusement que je n'y étais plus !

Je grimpe au poste ; ma batterie est connue : elle est repérée au deuxième coup. Mais mon téléphone, évidemment, est coupé. Je redescends pour essayer l'appareil d'infanterie.

Les visages ont pâli ; je vois des mains qui tremblent. Seul, le grand Yan lance encore de temps en temps une boutade.

Un gros éclat traverse la portière du soupirail et vient faire un feu d'artifice dans le seau.

— C'est ta faute, curé ! crie Yan.

Les obus se succèdent, régulièrement, toutes les trente secondes : on les entend venir de loin, avec un vrombissement sourd qui s'enfle jusqu'au choc final ; et cela donne l'impression qu'une masse de cent tonnes fond droit sur vous, pour vous écraser la crâne. A chaque « arrivée » les têtes s'abaissent et les dos s'arrondissent avec l'ensemble d'un chœur de moines qui récitent « Gloria Patri... »

— Encore un qui s'amène !

— La voûte résistera-t-elle? me demande l'officier des piottes.

Je n'ai pas le temps de répondre : un choc, un éclair, un craquement ; un souffle de volcan me renverse et me colle au mur... J'ouvre les yeux : la lumière blanche s'engouffre dans la cave éventrée ; et dans le tourbillon de fumée qui emplit le local, s'élève un concert de hurlements et de gémissements. Ça y est : un malheur ! Je me précipite : le curé est déjà occupé, et, dans l'amoncellement des briques, des tisons dispersés et des débris de planches, au milieu d'une mare de sang, je le vois à genoux qui, penché, esquisse le signe de croix sur un grand corps inerte : c'est Yan, les deux jambes enlevées. Sous le choc de la lumière, ses yeux s'ouvrent ; son regard rencontre celui du brancardier : il sourit douloureusement, et murmure :

— Curé,... faudra m'aider... à aller chez le bon Dieu.

Puis, plus bas :

— Merci.

La main cherche celle du prêtre ; il la met sur son cœur, et, dans un sanglot de râle :

— Pardon... M'sieur l'Curé...

Et, dans l'éblouissement du soleil du midi, je vois que dans ses yeux brille un regard candide, un bon regard d'enfant, si doux, si profond, si suppliant, que je me mets à pleurer, devant cette âme que je n'avais pas vue.

Un dernier mot s'exhale, faible comme un soupir, de ses lèvres bleuies :

— Maman !...

...Et Yan expire.

Le brancardier s'occupe des autres blessés.

— Et le Kop? fait-il.

— Foutu.

Le petit Kop est étendu, à moitié recouvert de briques ; le sang jaillit en bouillonnant de sa gorge ouverte : il a dû être tué sur le coup.

On fait le compte : deux morts et cinq blessés : cela aurait pu être pire.

Le bombardement fini, une équipe de brancardiers arrive à la rescousse, du chemin de fer, pour l'évacuation.

Le « curé » me tend un papier :

— Lisez, dit-il.

C'est une lettre du Kop à ses parents, qui devait partir ce soir. Sur la feuille maculée de sang, qu'un éclat a trouée, je déchiffre avec peine les gros caractères maladroits.

« *Mes très cher Papa et Maman,*

« *Je vous écrit cette lettre pour vous dire que je suis toujour en bonne santé et j'espère que vous vous êtes aussi en bonne santé que je prie tous les jours pour vous et pour que vous ne vous inquiété pas sur*

moi. Le Curé il dit si c'est qu'on est tué, on ira droit à l'Paradi en qualitée de martyre, et s'est un bien brave homme, et bon pour les homme. Je serez contant que la guerre sera vite fini, parceque au front, faut toujours gueulé et moi je voudrez être à la maison pour vous caressé et pour vous aidé un peu, parce que j'ai peur que vous devez avoir dificil sans moi, mais je met ma solde de côté pour vous rapporté quelquechose quant je reviendrez. Je vous embrasse de loin.

Votre petit Louis qui vous aime. »

Encore une âme qui se révèle ! Brave petit gars ! Je voudrais lui demander pardon de l'avoir si mal jugé. Pauvres parents, vous ne reverrez plus votre fieux — et heureusement pour vos vieux jours vous n'avez pu voir son corps ensanglanté ! Mais si l'on vient vous dire qu'il avait mal tourné, n'en croyez rien. Ces âmes sont, à la guerre, comme ces roses attardées que l'hiver a surprises : elles ont, sous la bourrasque, recouvert leurs pétales d'une rude gaine grise. Déchirez cette enveloppe, leur beauté apparaît, toute rose, toute parfumée de printemps.

Je monte à la chambre d'à côté où l'on a déposé les deux corps, et soulève la loque qui recouvre la tête du petit Kop. Une main charitable — celle du « curé » sans doute — a lavé le visage, et celui-ci, débarrassé de son masque d'enduit, est redevenu lui-même : or ce visage qui dort a un reflet d'angélique innocence et sourit, dans la mort, d'un si candide sourire que je me mets à genoux, et, pieusement, je baise la main sanglante en murmurant l'antienne des martyrs : « L'âme de tes saints, Sei-

gneur, fleurira comme un lys et sera devant Toi comme un parfum de baume. »

Ermitage.

Mon observatoire devient intéressant : je commence à connaître mon terrain, avec toutes ses batteries, ses tranchées et les abris des Boches.

Aussi lorsque, après quelques jours, le commandant de la division m'a proposé d'être remplacé, j'ai répondu que je m'amusais à merveille et que je demandais à rester.

Et c'est ainsi que je devins observateur-spécialiste et citoyen permanent de l'inondation, avec mes frères les rats et mes sœurs les mouettes, rôdant de poste en poste et de ruine en ruine dans le grand marécage, faisant la chasse aux Boches, sans autre distraction que la vue des cadavres et le chant des obus.

Parfois d'ailleurs aux jours de fièvre succédaient des périodes de calme plat : jours de brume et de pluie, où toute opération était rendue impossible. Alors l'observatoire devenait mon ermitage : tout seul, au-dessus des bruits d'en bas, en face du désert immobile, j'oubliais les Boches et la guerre ; et ce m'était une joie infinie d'être de nouveau moi-même et de retrouver la pleine vie de l'âme, qui, en bas, s'éparpillait parmi les rudes agitations du métier. Ah ! heureux celui qui, en ces jours troublés, avait, pour soutenir son énergie, le réconfort tout-puissant du divin amour !... O Amour ! celui qui te possède est invinciblement heureux, car la souffrance elle-même n'est qu'une note nouvelle

au cantique de sa joie, et la mort n'y peut rien, sinon la couronner.

Mon Sauveur, ton Amour fidèle m'a suivi jusqu'en ces lieux incléments : c'est lui qui empêchait que mon âme ne fût lasse, ton sourire errait sur les ruines, illuminant toutes choses, et brillait en mon cœur comme un rayon paisible pour m'inonder de bonheur et me rendre fort et joyeux ; et quand la mort grondait dans les ténèbres hostiles, Tu étais encore là pour me montrer le ciel... Sois béni, ô mon Dieu !

Et toi, mon doux Père saint François, tu n'aurais pas désavoué la vie pénitente et mortifiée que nous menions là-bas et la sainte pauvreté de mon nouveau couvent... Et tu ne vis sans doute pas d'un œil moins satisfait la bouteille de champagne envoyée par les camarades en l'honneur de sainte Barbe (1), que nous dégustâmes entre deux pommes de terre, avec des mains qui sentaient le cadavre. Car je te prie, par contre, de bien vouloir considérer la nature toute franciscaine de nos menus quotidiens : le matin, patates ; à midi, patates ; le soir, patates. Préparation, toujours la même : cuites sous la cendre. Pour toute boisson, parfois une gorgée de café salé à la gourde d'un de mes frères les poilus.

Un jour, pourtant, je faillis avoir de la soupe : le lieutenant d'infanterie m'en avait promis une bonne gamelle pour le soir. Moulin et moi attendîmes avec impatience l'heure de ce festin. Mais l'ordonnance se faisait désirer : à dix heures encore

(1) Patronne des artilleurs.

rien. Nous avions gardé de l'appétit pour la circonstance, et, ma foi, cet appétit devenait une faim de loup. Enfin le voici, tenant en main la bienheureuse gamelle. La langue de Moulin sort et s'allonge en un geste gourmand.

L'homme s'avance, l'air idiot, et se plante devant son lieutenant.

— Eh bien? dit celui-ci.

— Ma leuit'nannt, fait le type d'une voix mal assurée, c'est apporté le ghamelle... mais le soupe... c'est tombé dans l'eau...

Désastre ! le lieutenant est furibond :

— Tu l'as bouffée, animal !

— Ma leuit'nannt, c'est tombé dans l'eau, et moi aussi, c'est tombé avec dans l'eau.

De fait, c'est plutôt lui qui a l'aspect d'une soupe — et la gamelle est bien vide, hélas ! Rien à faire. Moulin, la figure allongée, entame une patate en bougonnant. J'en offre à l'officier, et la soirée s'achève joyeusement.

Mais très tard dans la nuit, j'entends encore la voix bourrue de Moulin qui exhale son indignation et accable d'un torrent d'injures le malheureux fantassin :

— Bougre d'imbécile ! grogne sous la couverture la grosse voix de campagnard,... s'pèce de nigaud ! Saurais pas voir où tu marches, hein?... Lourdeau, va !

Et à la fin de chaque couplet le même mot revient en refrain, articulé avec force, comme la suprême insulte et la synthèse de son mépris :

— Paysan !...

X

Comment je devins chef de gare.

Saint-Nicolas... Il gèle. L'eau monte dans notre cave.

Je regarde Moulin d'un œil navré :

— ...Et rien dans nos souliers, Moulin ! Il nous a oubliés...

Il prend son air le plus intelligent :

— Pas étonnant, lieutenant : voilà cinq semaines que nous ne les avons plus tirés des pieds.

— Moulin, tu es un grand esprit... Si tu continues...

Le téléphone m'interrompt :

— Allô ! Lekeux? Ici la Division, commandant Pétry. Vous allez être relevé...

— Hein?

— ...Et vous irez occuper la gare de Pervyse, où vous relèverez le lieutenant Cornélius.

— Bien, mon commandant.

Je me retourne vers Moulin :

— Un cadeau de saint Nicolas, Moulin.

— Ah !?

— Je suis nommé chef de gare.

— ??

— Et vous, sous-chef : gare de Pervyse.

— ??.... ??

J'étudie attentivement le facies de Moulin. Il passe par toutes les phases de l'ébahissement, de l'ahurissement et de l'abrutissement ; puis une lueur s'allume dans le regard en déroute.

— Est-ce que...? — On déménage, peut-être?...

— On déménage, mon vieux Moulin.

— Ah ben ! zut, alors !

Quand Moulin dit : « Ah ben, zut ! » cela signifie qu'il se passe un drame dans son âme : je sais cela. La trame en est limpide. C'est évidemment, comme dans tout drame, la lutte entre deux passions : d'une part le plaisir de sortir de ce patelin, de l'autre, la crainte de tomber dans un pire. Mais avant tout, c'est le désarroi causé dans son esprit par l'invraisemblance de cette idée : quitter le poste, « son poste » ! Depuis le temps qu'il l'occupe, Moulin y a poussé ses racines. Maintenant il en fait partie comme les briques font partie des murs ; il est le Moulin de la ferme, et ne sait plus se figurer qu'on puisse un beau jour l'envoyer vivre ailleurs : cela lui paraît aussi drôle que si l'on disait à la bicoque elle-même : « Allez remplacer la gare de Pervyse »... Et c'est pour cela surtout que Moulin dit : « Ah ben ! zut, alors ! » et que ses idées battent l'air, comme les ailes du vieux moulin d'en face que personne ne remet plus dans le bon vent.

— Lieutenant, on va prendre un ou deux sacs de patates avec nous?

— Oui, et vous hélerez un taxi pour les charger, hein? Moulin, vous déménagez...

— Vous aussi, lieutenant, n'est-ce pas?...

— Merci !

Moulin ne comprend plus rien. Las de penser, il prend le parti d'agir, et entame de vastes préparatifs.

Dans la matinée, nos remplaçants s'amènent. Le service remis, Moulin et moi, un brin de regret au cœur, nous disons adieu à ces rivages heureux et mettons à la voile vers de nouveaux hasards.

Nous entrons « en ville ». Pervyse, qui fut un bourg coquet de quinze cents âmes, est un chapelet de ruines. Les toits ont chaviré, les murs ont chu en bloc, les immeubles béants exhibent des intérieurs aux papiers chamarrés : et dans le lourd silence des rues écroulées nos pas ont d'étranges résonances. De sa jolie église, il ne reste que les murs, les piliers en briques neuves et une tour qui titube sur la moitié de sa base. Autour d'elle, c'est la mort dans la mort : les obus ont fouillé les caveaux de famille, ont retourné les tombes et projeté autour d'elles les ossements consacrés. Seule une petite chapelle, à fleur de route, est demeurée intacte : un Christ, dont le front saigne, garde dans son regard sa divine sérénité. Et sur toutes les douleurs, et sur toutes les blessures qui passent à ses pieds, ce regard s'abaisse, très doux, souriant dans la souffrance, répétant aux cœurs las la leçon du sacrifice : « Hommes de peu de foi ! Ne faut-il pas souffrir pour entrer dans la gloire? »

— Qu'en dites-vous, Moulin?

Moulin est devenu rêveur.

— Doit pas y avoir beaucoup d'patates dans c'patelin, fait-il, le regard flasque...

Voici la gare. L'endroit paraît malsain : on sent encore l'odeur des récents éclatements. Pour arriver à la porte, il faut enjamber un fouillis de débris.

L'intérieur est d'une hideuse simplicité. Il est vidé : le même coup d'œil embrasse l'eau noire qui croupit dans la cave et le ciel qui s'échancre dans la trouée du toit. Un bout d'échelle, deux restes d'escalier nous amènent au grenier. Dans un coin, un réduit a été aménagé à l'aide de loques, de panneaux de portes et de matériaux divers : c'est le nouveau logis que m'offre le Gouvernement.

Cornélius m'y attend, et, courtois, me fait les honneurs du créneau. Un éblouissement : au premier regard, l'œil demeure interdit devant l'immense blancheur de la nappe sans limites qui semble ne faire qu'un avec le clair du ciel. Il lui faut quelques instants pour y saisir des lignes.

Mon hôte, observateur expert, m'aide à les démêler.

Pervyse est à mi-chemin entre Dixmude et Nieuport. A nos pieds le chemin de fer, solidement arcbouté sur ces deux fortes chevilles, tend tout droit son ruban d'acier, barrant d'un trait impérieux la route de l'invasion. L'Yser, le « fleuve de fer », dessine dans le lointain sa courbe sinueuse. Entre les deux, l'eau.

Au delà de l'Yser, c'est la grasse campagne de la terre de Flandre où s'égrènent les fermes blanches, les clochers effilés, les villages presque intacts.

Et à l'extrême gauche, festonnant sur le ciel ses ondulations d'or, toute la ligne des dunes court à l'horizon, couronnée de villas : Westende, Middelkerke, Mariakerke se montrent une à une, et enfin, en un élancement de tours, Ostende. Ah ! nos

plages, nos belles plages ! Ils les ont, les Barbares !

Mais de l'autre côté, Furnes, demeurée libre, repose parmi nous sa svelte et délicate beauté, et derrière elle, Dunkerke, et Calais, et la France. Et entre les deux, dans le suintement de la tranchée, des hommes déguenillés souffrent, attendent, — et tiennent : et à cause d'eux ils ne passeront plus !

Ça y est : j'ai tout noté, pointé les repères, vérifié le bulletin. Mon camarade prend congé.

— Pour le reste, dit-il en sortant, vous recevrez ici votre ration journalière d'obus. Mais ils tirent mal.

— Quelle marque?

— Généralement du 10 c. 5. Il y a une cave en face.

— Merci.

Deux mois plus tard il réoccupait le poste et se faisait fracasser le bras au créneau... Et pourtant il y avait une cave en face !

Me voici seul avec Moulin.

— Moulin, quand on bombardera, vous irez dans la cave.

Moulin se redresse avec une telle violence qu'il se casse le crâne sur une poutre.

— Jamais ! fait-il avec une grotesque indignation.

— En tout cas, vous irez dormir dans la cave. Il fait trop petit ici pour nous deux.

— Jam...

— C'est un ordre, Moulin.

— Bien, mon lieutenant.

La loge est minuscule : une cabine de sémaphore : un mètre cinquante sur trois, et là dedans une table, deux escabeaux, des tablettes, des instruments, un monceau de bûches, et, dans un coin, un

fourneau fait d'une tôle et de six briques, qui crépite et fume odieusement.

— Chic appartement, hein, Moulin?

— Ouais... ouais.

L'œil de Moulin pétille : il compare intérieurement le grenier à la cave, et trouve qu'il y a du bon.

On s'installe.

— Pourvu qu'on trouve des patates, songe Moulin tout haut.

Tant que ce point ne sera pas résolu, je n'en tirerai rien de bon.

— Moulin, je vous charge d'une mission officielle : vous allez partir en reconnaissance, et vous réquisitionnerez un logement pour un homme et des vivres pour deux.

Moulin ne se le fait pas répéter. Une heure après il rapplique, rayonnant comme un dieu, brandissant de miraculeuses provisions : du pain d'épices, du chocolat, une bouteille de bière ! — de la véritable bière, — un demi-sac de pommes de terre.

— Veine ! Veine ! crie-t-il, castar ! (1)... Il y a des pékins ! et des boutiques ! et de la bière ! !

— Saint Nicolas, Moulin. Vous voyez, esprit faible, qu'il n'était pas nécessaire d'enlever nos souliers. Saint Nicolas, c'est un poilu, Moulin... un grand poilu.

Veillée.

Le soir tombe. Moulin dort debout.

— Moulin, allez vous coucher.

— Dans la cave, lieutenant?

---

(1) Castar (d'autres disent castard) signifie puissant. Littré n'a pas ce mot : il ne connaissait pas Moulin.

— Oui.

Il prend un air tellement navré que j'en ai pitié.

— Elle n'est pourtant pas mauvaise, cette cave? Le génie y loge.

— Oh ! non. Il y fait meilleur qu'ici. Mais justement...

— Allez ! Et surtout que je ne voie plus la pointe de votre nez avant que je vous appelle... Compris?

Moulin se gratte la nuque et disparaît.

Mon Dieu ! Me voici donc seul : complètement isolé dans le silence du grand bâtiment vide ! Un flot de joie fait irruption dans mon âme. *O beata solitudo! O sola beatitudo!*

Oh ! comme je goûte intensément ce bonheur d'être seul ! Comme je vois clairement que l'homme est fait pour la solitude, parce qu'il est fait pour la société de Dieu, et que c'est dans ses longues et solitaires communions avec Dieu qu'il doit puiser la force d'être saintement sociable.

Je tombe à genoux, et, le front sur ma carte, je m'abandonne, dans la paix infinie, à une prière de tout mon être...

Rrrr... Téléphone !

— Allô ! Observateur?

— Oui.

— Ici, Schildersburg. Le p.p.$_1$ (1), entend les Allemands travailler à la ferme du Beverdijk.

— Bon.

J'écoute. Rien : c'est trop loin. Je communique au Q. G. et me replonge dans l'oraison, l'oreille tendue, le regard noyé dans le noir.

---

(1) Petit poste n° 1.

Un roulement de coups de feu... C'est vers la droite : Oud-Stuyvekenskerke. Nouveau « téléphonage »; puis je m'étends : j'ai mon compte...

Rrrr... Encore le téléphone.

— Allô ! Ici n^e batterie. Nous allons tirer sur la ferme Beverdijk. Pouvez-vous observer?

— En direction, oui.

Je règle le tir, et me recouche.

Le froid humide de la nuit pénètre de toutes parts par les joints de mon pigeonnier de carton Je grelotte sous ma couverture, les planches me paraissent plus dures... Et je pense au Christ de l'église qui sourit sur sa croix : et, ne pouvant dormir, je prie...

...Une explosion, au loin. Je me relève. Les Boches bombardent : encore Oud-Stuyvekens. Dix minutes d'enfer sur le pauvre petit coin, puis plus rien. Je reprends l'horizontale et m'endors, du sommeil de l'observateur, sommeil de garde-malade, sommeil toujours actif, toujours sacrifié, où l'oreille en éveil perçoit le moindre bruit qui vient frôler le grand sommeil du front, le sommeil de la Patrie qui est malade et que je veille.

Rrrr...

— C'est vous, Lekeux?

— Oui, commandant. — Je reconnais la voix du commandant Pétry.

— Observez attentivement vers Saint-Georges : on craint une attaque.

Je sors sur le toit pour mieux voir, et, installé sur un tronçon de poutre, je regarde... Rien. Parfois une fusée monte, balance quelques instants sa lueur brasillante, puis retombe et s'éteint, laissant la nuit plus noire.

Hem !... Quelqu'un tousse discrètement derrière moi. Je me retourne : c'est Moulin !

— Lieutenant, fait-il, timide, je vais vous rempla...

— Mille tonnerres !... Veux-tu fout' le camp..., emplâtre !

L'ombre de Moulin, épouvantée, fait un fébrile demi-tour et dégringole l'échelle. Et d'en bas j'entends monter comme un gémissement :

— Ah ben ! zut alors...

J'appelle :

— Moulin !

— Lieutenant?

Alors, de ma voix la plus douce, je lui souhaite bonne nuit :

— Dormez bien, Moulin.

— Merci... Merci, mon lieutenant, répond une voix heureuse.

L'horizon, vers Saint-Georges, devient nerveux maintenant. Des coups de feu strient la nuit de leur clappement sourd qui se prolonge sur l'eau, isolés d'abord, indécis dirait-on, puis mêlés en paquets qui crépitent comme un feu. Le jeu des fusées s'anime, se serre, devient fiévreux... Attaque? Non : cela se calme. Puis un nouvel accès, qui s'apaise à son tour : le combat ne veut pas s'allumer. A une heure tout rentre dans le silence. Je suis glacé, je ne sens plus les jumelles dans mes doigts.

Renseignements pris, je me recouche pour veiller...

Rrrr...

Pour la vingtième fois je cours au téléphone. Une communication bête. Je suis brisé.

Mon regard monte vers le ciel. Alors, d'un geste

ami, je caresse l'appareil, instrument de supplice de ces nuits douloureuses : « Merci, mon Dieu, merci... »

L'aube s'est levée, maintenant, sur le grand lac. Un humide brouillard, paisible et doux, tend un rideau blanc sur la guerre ; et ce voile diaphane met sur la terre apaisée, pure comme une âme d'enfant, un recueillement candide de première Communion... J'ai pensé à quelque chose en priant cette nuit : depuis des semaines je suis sevré du Pain de vie... et maintenant j'ai faim de l'angélique banquet, j'ai soif du baiser divin. Il y a un poste de bataillon au village : il doit y avoir là un aumônier qui dit la Messe.

Aucun danger par cette brume, à ce moment-ci surtout : c'est l'heure où s'assoupissent les fatigues de la nuit, l'heure où la guerre s'oublie, où les sentinelles, là-bas aux avancées, s'endorment debout contre le parapet, les pieds dans l'eau, le front blême au fusil, abîmées par l'immense lassitude que la nuit a amassée dans leurs corps douloureux... Je vais éveiller Moulin.

— Moulin !

...Un grognement de fauve.

— Eh ! Moulin !

— Lieu... lieutenant...

— Voulez-vous prendre le poste pour une demi-heure?

... Nouveau grognement : l'esprit était prompt tout à l'heure ; maintenant la chair est faible. Il se décide pourtant :

— Ah ! oui... Ah ! oui... j'y vais.

Il n'a pas le sommeil de l'observateur, Moulin !

Communion... Aurore : aurore dans le ciel, aurore dans mon âme.

J'ai trouvé Celui que j'aime : je L'ai trouvé et Le presse sur mon cœur. Il est à moi, mon Bien-Aimé, et je suis à Lui, — et le monde, soudain, a changé.

Aurore... Une lumière rose baigne l'air transparent, s'étend en traînées d'or sur le lac assoupi, et caresse doucement les épaves meurtries qui saignent dans la plaine. Tout dort dans la quiétude pleine de rêve du matin... Est-ce encore bien la guerre? L'immense paix du ciel n'a-t-elle pas endormi les haines sur la terre?... Voici que dans l'éveil des clartés matinales une joie a monté, toutes ces pauvres choses blessées qui pleuraient se sont mises à sourire, et de la mort un cantique a surgi.

O mon Dieu! qu'est-ce que toute cette guerre devant la joie pure et lumineuse de la naissance d'un jour? Que sont toutes nos misères devant l'éternité de l'aurore, devant l'immuable jeunesse du monde?... Et que sont elles-mêmes toutes ces beautés et toute cette jeunesse, devant l'insondable mystère de ta Beauté, mon Dieu, et devant le rayonnement dont ton simple regard fait resplendir mon cœur?

Je sors mes couleurs et prends une aquarelle de ce paysage de lumière : et mon pinceau voudrait mettre sur le papier toutes les clartés du ciel et toutes celles de mon âme : et je me sens tout heureux de voir que, dans l'harmonie divine qui gouverne les mondes, chaque chose est si bien à sa place, même notre souffrance.

9 décembre.

Le poste reçoit du renfort : c'est de Wilde, un vieil ami de l'école militaire.

Nous causons. Tout à coup la portière s'ouvre violemment dans un fracas de jurons.

— Mes acolytes, dit de Wilde.

Deux grands gaillards font irruption, armés de carabines.

— Eh ! qui voilà...

Dans l'un des deux soudards, je reconnais Snytsers !

Sa figure nerveuse se contracte à chaque mot, impatiente ; son regard gris qui cligne a des reflets inquiétants.

L'autre a une mine moins rassurante encore : un Flamand de six pieds taillé à arêtes sèches, mal achevé, rugueux, avec des mains énormes, une mâchoire carrée, et deux petits yeux malicieux qui louchent sur le facies bourru.

Mon pauvre Moulin, avec ses yeux cernés, a l'air d'un mouton pouilleux, à côté de ces loups.

Ils prennent les ordres de leur chef et s'éclipsent.

— Que dis-tu de mes enfants de chœur? dit de Wilde.

— Ma foi, ils sont réussis... Snytsers, je le connais, mais l'autre !... Il n'a pas l'air piqué des vers.

— C'est mon ordonnance : Frentzen. Frentzen a été prisonnier des Boches. Au bout de deux heures il s'est ennuyé : il est allé, tout à son aise, trouver la sentinelle, l'a assommée d'un seul coup de poing et s'en est allé, fumant sa pipe, retrouver sa batterie... Tiens, regarde.

Les deux lascars sont déjà au delà de la tran-

chée. Ils examinent le terrain et discutent, par monosyllabes.

— Tu verras que dans dix minutes ils seront en expédition.

En effet, des coups de feu éclatent bientôt en avant : on voit Snytsers et Frentzen se démener dans l'inondation. Ils rentrent, sous les balles, chargés d'un butin vaseux : Snytsers rapporte un ceinturon et un fusil, Frentzen s'est adjugé une paire de souliers, dont l'un contient encore le pied du propriétaire. Ils s'invectivent comme des charretiers, puis, tout à coup, s'arrêtent, et se regardent :

— Genie?... pikken?... (1).

Ils échangent un clin d'œil d'intelligence, et, d'un commun accord, disparaissent dans le village.

Au bout de deux heures, ils ont dévalisé la moitié du dépôt du génie, ont aménagé, à l'étage, un « kotje » (2) « pour eux se foute dedans », et parlent de vastes transformations à apporter à l'immeuble.

Moulin ne souffle mot. Il suit d'un œil anxieux les évolutions des intrus... Il est inquiet pour son hégémonie. Et une passion mauvaise ronge le cœur de Moulin : celle du chien fidèle qui, le jour où son maître introduit au logis quelque nouveau cabot, grogne, rentre la queue et cuve dans son coin sa jalousie.

Aussi quand, vers le soir, les « nouveaux » se retirent, il pousse un gros soupir.

— Ah ben ! zut alors !... gronde-t-il, effondré sur sa chaise.

---

(1) Pikken veut dire piquer, qui, en français, signifie voler — avec une nuance...

(2) Un réduit.

— Quoi donc, Moulin? Vous n'êtes pas content?

Alors le fiel de son âme se donne libre cours, et il se venge bassement par le dénigrement :

— Avec toutes leurs manières, n'ont pas le cœur de passer la nuit, tout de même !

Et Moulin se redresse : il a repris l'avantage, avec la conscience de sa supériorité. En sifflant, il va prendre le bois que les autres ont volé, rallume le feu qu'il avait laissé éteindre, et prépare le souper. Et tandis qu'il s'éponge devant la flambée rouge, j'entends sa voix qui tremble, chargée de rancune :

— N'auront pas d'nos patates, toujours !... N'ont qu'à tirer leur plan... Saligauds !

14 décembre.

Nouveau renfort : trois Français viennent occuper le poste pour les tirs des canons de 120. Immédiatement la baraque devient une ruche bourdonnante. La cuisine fonctionne, les gourdes se vident.

— Ah ben ! dis donc, en voilà-t-y un d'gourbi !

— C'est un phare, c't'cambuse !

— Une bistouille, vieux frère? dit Lévêque.

— Il tend un quart à Moulin, qui de son coin suit les péripéties de cette nouvelle invasion. L'œil de Moulin pétille, il avance le bras, il est conquis. Ceux-ci, au moins... ! Mais les autres !...

Vlan ! Un formidable coup de poing ébranle la portière : Frentzen paraît.

Moulin rentre dans son coin.

Sans un mot, Frentzen examine en détail chacun des nouveaux occupants, puis il exprime ses impressions sous forme d'un grognement de fauve,

qui fait au fond de sa gorge un « whouâh ! » énorme et caverneux. Après quoi il s'assied, secoué par le hoquet d'un rire intérieur.

— Une bistouille, l'ancien?

Frentzen empoigne le quart, le vide d'un trait, et remercie d'un clin d'œil ; puis il recommence à rire en lui-même.

Au bout d'une minute il extrait un objet de son mouchoir et le tend à de Wilde.

— Un balle dans mon culotte, nom de zwem !

Puis il tend son derrière, où un peu de sang colore, sur le drap, une échancrure fraîche.

— Un culotte tout neuf, verdoemme !

— Blessé? interroge de Wilde.

Frentzen hausse les épaules.

— Et tu n'l'as pas rendu à c'Boche? dit Vercheur.

— Le Bosse?... wah !... wah !... cassé son ghueule ! whouâh !...

Il est repris d'un accès de fou rire.

— Et Snytsers?

— Snytsers... hem ! allé piquer chez le genie, wah !

Un coup à la porte : « Entrez ! » Dans un babil de timbres argentins, une apparition de minois roses sous des coiffes coquettes : ce sont les misses — des Anglaises qui font office de brancardiers.

Depuis quelques jours elles rendent au poste des visites assidues : elles connaissent de Wilde, qui prend régulièrement le five o'clock chez elles. Quant à moi, elles me prennent pour son ordonnance ; le fait est que je suis honteusement sale et ruiniforme.

— Bôdjou, monsieur Robert, disent-elles à de Wilde.

— Bôdjou, mon ami, ajoutent-elles, de loin, en se tournant vers moi.

Tant mieux : cela me dispense de caqueter. Je n'aime pas beaucoup les femmes : ça parle trop.

La logette est bourrée maintenant, mais ravissante à croquer, dans le mélange cosmopolite que font les bonnets bleus des Français, les cuirs fauves des Anglaises et nos vareuses sombres.

— Une bistouille, madame? dit Lévêque, brandissant sa gourde.

— Aôh ! jé vô' emercie bôcoup, sourit miss Dorothée.

Un jour les misses ont demandé à « Monsieur Robert » si nous ne pourrions cuire pour elles des patates (prononcez pèt't's). Cela a bien été pendant quelque temps. Malheureusement la cuisson se faisait dans un... — l'avouerai-je? — dans un vase de nuit, le seul récipient non troué que nous eussions découvert. Eh ! mon Dieu ! le vase de nuit d'un chef de gare ce n'est pas si mal que cela, au fond. Et puis... Or un beau jour les misses me surprirent pendant l'opération.

— Aôh ! dit miss Feave à de Wilde en indiquant d'un geste dégoûté le vase d'ignominie, c'est là dedans vous cuisez les pèt't's?

— Mais oui, que voulez-vous?... On fait ce qu'on peut.

Silence pénible. Comme elles sortaient, j'entendis une des misses dire à de Wilde :

— Il n'est pas propre, votre gârçon !

Le lendemain, très gentiment, elles nous firent présent d'un plat de frites, et expliquèrent qu'étant

munies maintenant, elles s'en voudraient de nous déranger davantage.

Nos rapports, d'ailleurs, ne tardèrent pas à devenir plus sociables. Elles finirent par savoir que j'étais aussi lieutenant, comme Monsieur Robert, et de plus « clergymen ». Alors je dus à mon tour aller « five o'clocker », orner leur album d'un penser et d'une fleur, poser devant leur appareil, et me lancer dans les mondanités de Pervyse. Au contact de de Wilde, j'avais réappris l'art de me laver et de fermer les boutons de ma vareuse. Les jours de mauvais temps, on tenait cercle chez le major ou chez l'aumônier, on faisait salon chez le docteur, où il y avait un piano et où l'on oubliait la guerre dans Chopin, Grieg et César Franck.

Parmi tous ces accueils, un surtout m'était cher : c'était celui qui m'était fait dans une bicoque basse occupée par mes amis du génie : Maurice, Ivan et le docteur. Derrière le sourire sceptique de Maurice, il y avait une nature d'artiste, avide du beau. L'âme claire d'Ivan était comme un chant de ruisseau ; c'était pour moi un gentil petit frère, et nos âmes se comprenaient sans effort. Quant au docteur, c'était un homme charmant, qui avait le bon esprit de convenir qu'étant un vil pékin, il avait le devoir d'amuser le mess à ses dépens.

Je passais là des heures délicieuses. Ivan, de sa voix de cristal, chantait Lakmé ou la Romance de la Sauge. Puis, à nous deux, nous entonnions le Magnificat : et Maurice écoutait de toute son âme. Il n'était plus entré dans une église depuis sa première communion, mais il buvait la beauté du cantique divin, et nous le faisait recommencer sans se

lasser. « Il y a là dedans, disait-il, quelque chose qui est plus que terrestre... » Et son esprit s'ouvrait au monde insoupçonné pour lui des surnaturelles harmonies. Alors, on parlait de religion, de beauté et d'amour, et Maurice comprenait bien ce catéchisme-là.

A la Noël, on fit la Messe de minuit, dans une grange. Par une sorte de convention tacite, les deux adversaires respectèrent le mystère de l'heure céleste : pas un coup de feu ne fut tiré.

Par une belle nuit claire, toute scintillante, où le givre avait tissé des dentelles de fête, les poilus s'assemblèrent. Maurice accompagnait. Avant la Messe, je vis Ivan, à genoux en plein air, se confesser sous les étoiles — d'autres attendaient. Puis on entra. Devant l'autel tout blanc, qui brillait comme un lys sur les briques noircies, on entonna les chants de Noël : « Les anges, dans nos campagnes... », « Gloria in excelsis Deo »... « Un enfant nous est né pour racheter le monde... ». Et, comme à Bethléem, Jésus, cette nuit-là, redescendit des cieux dans les humbles senteurs des épis et des foins.

... Et je vis des larmes couler sur de rudes visages, au son des vieux cantiques.

Trois jours plus tard, Maurice faisait sa deuxièm Communion.

Cependant mon pauvre Moulin commençait donner des signes inquiétants de délabrement Moulin tournait dans le mauvais vent, depuis l'arrivée des « nouveaux ». Et il dépérissait, rongé par un ver intérieur, et aussi par cette fièvre spéciale que donne l'inondation.

— Moulin, lui disais-je, vous êtes malade : il faudra aller vous reposer.

Mais il rouspétait avec tant d'énergie que j'en étais vaincu. Un jour, pour le distraire, je l'envoyai faire une course à Furnes. Le soir, il ne rentra pas ; le lendemain non plus. Le soir du troisième jour, comme je revenais de chez Maurice, je trouvai, dans un fort relent d'alcool, une forme étendue dans ma couverture : la figure de Moulin en sortit, bouffie et hébétée.

— Lieutenant, dit-il, la voix pâteuse, allez à la cave ; ça n'est pas juste que vous passiez toutes les nuits.

Toutes mes injonctions demeurèrent sans effet : c'était l'indiscipline ; « et l'ébriété, dit le règlement, au lieu d'atténuer, aggrave le délit ». Il fallait, pour faire tourner Moulin, déchaîner la tempête. J'éclatai :

— Sacré mille milliards de tonnerres ! Voulez-vous déguerpir? ou je vous fous huit jours de cachot !

Moulin était déjà dehors, rampant, roulant sur lui-même, entraînant la couverture dans sa fuite. Il culbuta le long des trois échelles, alla choir dans la mare, et grogna d'une voix de désespoir :

— Ah ben... Merde alors !

Le lendemain je le fis comparaître :

— Moulin, vous vous adonnez à l'ivrogneric...

— Lieutenant...

— Silence !.... Ivresse — absence injustifiée de deux jours — « abstention à dessein d'obéir en présence de l'ennemi »..... Demain vous rejoindrez la batterie.

— Oh ! lieutenant...

— Silence !... Vous m'avez servi fidèlement pendant deux mois, vous avez fait preuve d'un admirable dévouement et d'une grande bravoure sous

le feu : je vous propose pour la médaille militaire.

— Oh !...

Le regard de Moulin se noie dans une extase.

— Oh ! ma mère !...

Alors il entre dans la voie des confidences : Ma pauvre mère, dit-il, m'avait si souvent dit : je voudrais tout de même bien te voir une fois en ribote, Joseph. Eh bien ! je l'étais rudement, hier, en ribote ! Ah ! la pauvre femme ! j'aurais bien donné cent sous pour qu'elle pût me voir !

— Elle aurait vu quelque chose de beau, madame Moulin !

— Et avec la médaille militaire, encore !...

Le lendemain, Moulin fit ses adieux, tâchant de prendre un air triste, mais au fond rayonnant : comme il s'éloignait d'un pas allègre, le nez au vent, j'entendis qu'il sifflait sur un ton horriblement faux — ce qui, chez lui, était le signe d'une grande joie intérieure.

Mes nouveaux aides étaient là. On m'en adjugeait deux : Cornez, un noiraud de Liége, dont la vareuse sale s'ornait d'un galon de brigadier, — Liénart, un ingénieur, volontaire : il représentera l'élément intellectuel. Tous deux sont connus pour leur bravoure.

Je mets immédiatement à l'épreuve leurs qualités militaires :

— Il n'y a pas de logement, leur dis-je ; vous allez vous chercher une guitoune à portée de voix d'ici. Il faut que dans une heure vous soyez installés.

Une heure après c'est fait : le dortoir est construit, la gamelle est au feu : ils savent tirer leur plan c'est bon.

XI

Histoire d'une Tour.

J'en ai assez de ma gare. Nous sommes des embusqués ici ; les batteries boches ont beau jeu, à l'horizon, de faire cache-cache derrière l'écran des arbres : et c'est exaspérant cela, de devoir dix fois le jour répondre : « Rien observé ! »... Non vraiment, je n'ai pas la vocation de chef de gare.

J'envie ceux-là, ceux de l'avant : ceux des petits postes aventureux où les piottes rongent leurs vingt-quatre heures de garde en mâchonnant leur pipe autour du seau fumeux, ceux des ruines solitaires qui regardent en face les repaires de l'ennemi, et qui voient, et qui agissent, le front à la bourrasque, campés aux arêtes frémissantes de la guerre.

Là-bas, au bout du lac, une gracieuse tour, ajourée par les obus, découpe dans le ciel rose ses stalagmites aiguës et mire dans l'onde d'opale un ravissant profil. Quelques masures frileuses blottissent leurs blessures à son pied. Tout cela rêve et prie, dans la transparence dorée du matin, bercé dans la musique d'un nom gentiment bizarre : Oud-Stuyvekenskerke (1).

Ce coin me tente, m'attire, me fascine. Ce qu'on

(1) Oud-Stuyvekenskerke signifie, paraît-il, « la vieille église de la petite fleur bleue ».

doit bien voir de sa tour démantelée qui s'érige, calme et fière, tout contre l'ennemi ! Quelle merveille d'observatoire si l'on pouvait atteindre ses clochetons légers ! Si je pouvais !...

Et puis je suis amoureux de cette tour. Je m'enivre à la regarder, je me grise de son gracieux élan, de son profil aérien, vaporeux, irréel, et de son nom lui-même au rythme étrange et naïf... Et je l'aime plus encore depuis que je la vois souffrir, noyée dans la fumée méchante des rafales, et sourire sous les coups et apparaître plus belle après chaque blessure que les obus lui font.

Un lieutenant des chasseurs est arrivé l'autre jour, venant de là. Il descendait de garde et ramenait une blessure à l'œil.

— Tu ne te figures pas, disait-il, quel enfer est ce patelin : le marmitage à l'état endémique. Trop avancé. Si encore on nous soutenait, s'il y avait là un artilleur pour faire contrebattre ! Nous voyons les batteries qui nous tirent dessus, et nous ne pouvons que courber l'échine et encaisser.

— Peut-on monter sur la tour?

— Oh ! non, impossible. D'ailleurs, le dessus est complètement découvert : tu n'y serais pas de dix minutes qu'ils démoliraient tout le bazar.

Et comme il parlait, j'ai braqué mes jumelles sur la tour : elle m'appelait, comme appellent les sirènes. Et j'ai décidé que j'y mettrais un poste.

***

La mer de boue. Trois hommes, collés dans la vase comme des mouches dans la glu, travaillent à se dégager.

— Ah ! phû..., fait Cornez en extirpant une jambe qui ressemble à une souche chargée de racines.

— Ah ! phû... qué bouillie !

— C'est au bout du monde ce patelin ! souffle Liénard en s'épongeant, calé des deux membres dans la glaise.

— Ah ! phû... Qué bô Dieu d'sacré bazar d'bouillie ! Ah ! phu... û...

Cornez roule des yeux ronds comme un chien qui pousse sa crotte.

— M... ! grogne-t-il tout à coup.

— C'qu'y a?

— J'ai marché dans un macchabée !... Pouâh !...

Son pied vient d'enfoncer le thorax d'un vieux cadavre ; une révoltante odeur s'exhale du quelque chose de noir qui s'est collé à son soulier.

— T'en fais pas, mon vieux, c'est pas l'dernier.

Nous sommes enduits de limon et suons de grosses gouttes, à lutter contre les molles tentacules du sol : un kilomètre à faire dans cette plaine déliquescente coupée de lagunes. La route est indiquée par une traînée de fascines jetées dans la vase aux endroits les plus visqueux.

Nous progressons, malgré la steppe gluante : la tour sourit de nous voir arriver.

Calme plat. J'ai choisi pour la traversée l'heure qui suit le dîner, l'expérience m'ayant appris qu'en ce moment-là les Boches dorment, digérant la choucroute.

Mais comme nous approchons du hameau, Fritz nous décoche sa volée. Clac, clac ! Le bruit sec des balles tirées de près. Attention : ce sont les balles méchantes, celles-là... Nous pressons le pas.

— Eh ! Flamind ! crie Cornez furieux, le poing tendu.

D'autres balles sifflent, venant de gauche, puis d'autres venant de droite : sur un grand arc de cercle, des postes boches nous enserrent, nous épient et nous visent ; les coups se croisent ; les balles, autour de nous, se fichent dans la vase en faisant flep ! comme des bouchons qu'on enfonce dans le goulot.

— Il fait malsain par ici, dit Liénart.

— Eh là ! crie devant nous une voix impérative.

C'est l'officier des piottes qui a sorti le nez de son abri et fait des signes énergiques.

— Voulez-vous vous cacher, tonnerre !

Pliés en deux, dans l'eau jusqu'aux genoux, nous abordons le poste sous la pluie des balles et les injures du fantassin.

Le pied dans un monceau de briques, la vieille tour éventrée se ramasse sur ses décombres, s'élance, hisse sa ruine gigantesque : débris superposés qui montent, et montent encore, de palier en palier, pour projeter dans l'azur, d'un grand geste éperdu, les aiguilles des clochetons. Cela paraît vertigineux, vu de près.

Impossible d'y monter : la tourelle extérieure où grimpait l'escalier s'est effondrée, l'intérieur est coupé de voûtes lézardées et obstrué de lourdes masses de décombres.

Nous nous sommes arrêtés au pied de la paroi à pic, et nous sommes tout petits, écrasés...

Et pourtant, tout en examinant, la tête renversée, l'essor des clochetons, déjà je m'y établis en esprit, par avance : et je sens intérieurement, avec une grande évidence, que la chose se fera.

Devant la tour, sur une place qui émerge, on a entamé un bout de tranchée. A pas de canard, je m'y coule, et je regarde...

Est-ce bien un village que j'ai devant les yeux? Est-ce bien un lieu terrestre?... Une stupeur m'envahit, de voir ce néant, d'entendre ce silence. La mort! la mort totale, absolue, l'anéantissement de tout ce qui savait ou parler ou sourire. Les hommes sont morts, les animaux sont morts, empestant l'air des relents de leurs charognes, les plantes, les arbres sont morts, noircis et déchiquetés, — les choses elles-mêmes sont mortes ; les maisons et les meubles, tout cela est tué, broyé, gisant, inerte...

Pas un cri, pas un bruit... Tous ces amas informes qui furent des maisons, des arbres ou des haies, se sont recroquevillés comme des insectes qui meurent, attendant le coup de grâce, et cela agonise, sinistre et lamentable, dans l'eau noire qui a tout envahi.

Tout est gris : murs, charpentes, buissons, tout est uniformément recouvert d'une housse de vase que leur a faite les explosions. Par endroits les derniers obus ont mis à nu les briques, laissant sur les moellons la traînée noire de leur flamme.

... Une balle claque à mon oreille et ricoche sur la tour. J'aime mieux cela que cet immobile silence : au moins c'est de la vie.

— Mais cachez-vous donc, sâcre nom... gronde le piotte. Vous allez nous faire bombarder.

En rampant il nous rejoint, et m'indique les postes allemands.

— D'où attaquent-ils généralement?

— De den Toren et de Vandewoude. Le terrain est libre, ils arrivent chez nous sans obstacle. Tu

vois d'ici la situation : rien devant nous ; derrière, un kilomètre d'eau. S'ils attaquent en nombre, nous sommes tous foutus... A propos, où vas-tu t'installer?

— Là.

Je lui indique une grosse maison en ruine.

— Ah ! j'y ai établi mon poste avancé : un caporal et six hommes. En cas d'attaque, si tu veux t'occuper de ceux-là, je me tiendrai avec le gros. Si l'ennemi est en force, se replier sur la tranchée.

— Entendu.

De plus en plus aplatis, nous reprenons notre marche de batraciens.

— Surtout ne pas vous montrer, insiste encore le chef de poste.

— T'en fais pas.

Les abords de ma maison sont un immonde charnier : une vingtaine de charognes y macèrent dans l'eau, d'où émergent des membres, des râbles de porcs rongés, des têtes décharnées.

L'habitation est complètement inondée. On y accède par des planches et des débris de mobilier jetés pêle-mêle dans l'eau par-dessus les cadavres. Dans le corridor, de nouvelles planches conduisent à l'escalier.

Nous entrons.

— Ouf ! fait Cornez en se tâtant les reins. Enfin, on peut se tenir debout !

Le rez-de-chaussée est noyé dans un bouillon suspect plaqué de taches vertes et noires, où surnagent pêle-mêle des meubles défoncés, des ustensiles tordus, des détritus divers, de la paille pourrie et des charognes de porcs. Une odeur *sui generis* me prend au nez :

— Ils ont placé des sentinelles, dit Cornez.

Dans le coin du vestibule, une place émerge qui sert aux hommes du poste à faire leurs besoins.

— Comme villégiature, c'est charmant, dit Liénart.

— Eh ! on pourrait être plus mal !

A l'entresol, une baie de porte donne sur l'escalier ; j'écarte le tapis qui la masque.

— Attention, verdoemme ! grogne une voix, tu vas laisser sortir la fumée !

Un réduit noir, saturé d'une fumée opaque, au milieu de laquelle vacille une flamme ; autour de la flamme, des mains, des têtes, des pieds : c'est le petit poste.

— Le caporal?

— Présent !

Une pipe apparaît, suivie d'une tête culottée.

— Où sont vos sentinelles?

— En haut, dans le grenier, mon lieutenant. La nuit, on en place une autre dans le hangar à côté.

— Bon. S'il se passe quelque chose, venez me trouver : je me tiens en haut.

— Bien, mon lieutenant.

A l'étage, tout est défoncé. Une chambre pourtant a conservé un aspect plus ou moins géométrique, des murs presque à moitié intacts et un plafond qui, bien que criblé, est pourtant un plafond. La pluie de la veille filtre par les brèches. Le parquet, bombé et déformé par l'eau, est une mare où gisent des paillasses éventrées, des déchets de mobilier, des débris de vases, des vêtements. Auprès d'un Christ décapité, un gros éclat d'obus s'est empêtré dans un voile de mariée.

— Voici notre logis, dis-je.

Cornez gratte sa tignasse en sifflotant :

— C'est sérieux, lieutenant?

— Qu'est-ce qu'il y manque?

— Hem !... On pourrait dire tout.

Liénart, d'un œil navré, contemple le ciel à travers le plafond.

— Allons, à l'ouvrage !

Liénart s'arme d'un fantôme de balai, Cornez d'un restant de pelle, et ils entament le déblaiement.

Pendant ce temps, je vais installer l'observatoire.

* * *

Nuit de plomb. Je regarde dans le noir et grelotte sur la paille pleine d'eau qui me sert de lit. Et tous mes nerfs malades sont tendus... tendus à se rompre.

Les tiges de féverolles, sous ma tête, me blessent le crâne, m'entrent dans les oreilles, me chatouillent le nez... Je les remplace par ma sacoche, où saillent les boîtes de conserves et les arêtes des instruments. L'eau crisse dans mon sommier à chacun de mes mouvements. Comment saurai-je jamais m'endormir?

Toc ! toc ! toc ! C'est l'eau qui s'égoutte du plafond : je tâte ma couverture : tout un côté est mouillé. Je me recule contre la muraille : là aussi l'eau suinte le long du plâtre.

Et cette odeur ! cette odeur de charnier qui monte d'en bas, et de partout, de toute cette pourriture remuée, et qui est dans la paille elle-même, et qui me chavire le cœur !

A côté de moi, Cornez remue comme un rat, se tourne et se retourne, ne trouvant pas la bonne place, et pousse de gros soupirs.

— Ça pue le cadavre ici, gémit-il, la tête sous la couverture.

Je regarde, les yeux grands ouverts : il fait tout noir dans la salle, car on a tout bouché, pour pouvoir éventuellement allumer la bougie. Seul le plafond, émaillé de trous, a l'air d'un ciel vaguement étoilé. Et il me semble qu'un gros poids pèse sur mon être, de me sentir dans le noir de cette chambre basse, isolé du monde, avec, là, les Allemands comme voisins. Vont-ils venir?... Ma main serre nerveusement la bretelle de ma carabine.

J'attends. Les heures s'allongent. Les rats, autour de nous, font de folles sarabandes... Au loin, le canon tonne lourdement.

Soudain, une détonation déchire la nuit, suivie de vingt autres ; les balles fouettent l'air et s'aplatissent sur les murs.

— Aux armes ! crie la sentinelle.

L'attaque ! Mon cœur s'arrête net : c'est, pendant une seconde, comme si j'étais cloué au sol. Puis, brusquement, la carabine au poing, je bondis, et crie, dans la porte :

— A vos postes !

Déjà les hommes dégringolent l'escalier, sans un mot, dans le cliquetis des baïonnettes.

— Là !... là !... me dit la sentinelle, qui tremble de tous ses membres. Ils arrivent !

Dans l'assourdissement des coups de feu, j'entends des voix, je vois des silhouettes qui approchent.

— Aux créneaux ! crié-je en sortant. Ne tirez pas !

Au même instant, un homme surgit, à quelques mètres en avant, barbotant dans l'eau.

— Qui vive?

— Patrouille ! répond une voix. Les Boches sont derrière nous !

Un à un, les patrouilleurs rentrent, semblables à des blocs de boue, le sergent le dernier, poursuivis par une volée de balles.

— Les voilà ! crie un homme.

Il fait feu ; et aussitôt la fusillade éclate, fiévreuse, désordonnée. Les hommes tirent dans le noir, au hasard, sur l'ennemi invisible. Les éclairs des fusils font des stries dans la nuit, et chaque coup est comme une gifle en pleine figure.

— Halte !

— Bougres d'idiots ! gueule le sergent, tirez donc pas ! Y en a un qu'est resté en arrière.

Je commande : Silence ! Par salve, à mon commandement.

Le calme s'est fait : silence complet. Devant nous, la brousse grise s'allonge dans la nuit, déserte, à demi éclairée par un quartier de lune. Les Boches se sont terrés sous le feu.

J'ai les deux pieds dans l'eau. Il fait un froid humide et pénétrant. Dans les décombres de l'étable, les genoux dans les charognes, les hommes frissonnent, accoudés aux brèches du mur, le doigt sur la détente, les nerfs crispés. Rien n'est terrible comme cette attente de l'assaut, cette attente mortelle de la ruée des gris, qui sont là, et qui avancent, et qui soudain vont surgir, et qu'on ne voit pas !

Les jumelles réglées au zéro, je fouille la nuit... Les voilà ! Entre les saules, des ombres accroupies se meuvent lentement...

— Attention ! Visez bas. Peloton, joue... Feu !

Une flamme, un craquement sec, puis le silence. Les Allemands ont disparu, aplatis dans les herbes.

Durant une heure nous restons ainsi aux aguets, tirant sur tout ce qui bouge, grelottant, le cœur dans un étau.

Le lieutenant d'infanterie m'a rejoint.

— Ils n'attaqueront pas, dit-il : le coup est raté.

Je rentre. Une salve rugit encore comme j'arrive au poste. Puis plus rien : l'ennemi s'est retiré. La lune se voile maintenant, l'ombre s'épaissit devant moi, je ne vois plus rien que du noir dans du noir... Et j'ai froid jusque dans les os. Seule une prière monte encore de mon âme engourdie.

Je me décide à rejoindre ma paillasse. Mais comme je rengaine mes jumelles, les doigts exsangues, je sursaute soudain : à l'horizon, une flamme a jailli, un ululement prolongé monte, sinistre, dans la nuit, se gonfle en mugissement, fond sur moi, grondant, hurlant, sauvage, et m'assomme sous un choc formidable : un éclair, un fracas de foudre, une puanteur de soufre... Je suis étourdi.

Je me tâte : rien ; l'obus a éclaté devant le poste. Je pointe la lunette. Au second coup, j'ai la direction. Le cyclone frôle, comme une avalanche de fer, le faîte de ma maison, et va exploser en arrière.

Déjà Liénart est au téléphone et moud énergiquement.

— Liénart ! la division !

Liénart s'esquinte en appels désespérés.

— Eh bien?

— Ligne coupée, lieutenant !

Une détonation sourde dans le lointain.

— Encore un ! dit Cornez.

Et de nouveau le monstre arrive, lentement, en

crescendo, et va tomber dans le village comme un coup de tonnerre. Les briques dégringolent en cascades, puis l'air s'emplit de bourdonnements comme s'il tombait une pluie de métal.

C'est pour les piottes, celui-ci.

Nous attendons le coup suivant. Les obus se suivent exactement de cinq minutes en cinq minutes.

Je connais d'expérience tous les genres de bombardement. Aucun n'est plus pénible, plus démoralisant que ce tir méthodique, régulier, implacable, dans le silence noir de la nuit. Impossible de détacher son attention de cette angoisse du coup qui va venir, et qui, chaque fois, sera peut-être la mort. A chaque « départ », le sang s'arrête, l'oreille se tend, suivant anxieusement le grondement qui approche ; le cœur figé, on écoute, la tête rentrée, involontairement... Il arrive... Les yeux se ferment, la foudre éclate : alors, comme on n'est pas tué, on respire... et on attend le suivant, pendant cinq mortelles minutes, longues, longues comme un siècle.

— La vie est belle ! dis-je, pour rompre le charme,

— Les pékins payeraient cher pour voir ça au cinéma, remarque Liénart.

— Les pékins, c'est des brutes. Ça devrait être interdit d'être pék...

— Un qui arrive !...

On ne l'a pas entendu partir, celui-là. Soudain, un ébranlement brutal nous jette les uns sur les autres, la bougie s'éteint, nous roulons dans le noir... Quand je rouvre les yeux, je constate qu'on voit au dehors par le trou de la fenêtre : l'obus a dû éclater tout contre la maison, et l'explosion a projeté les loques à l'intérieur.

— Sales Flaminds ! crie Cornez. Mon travail d'une heure qu'est au diable !

On répare... Puis, de nouveau, on s'accroupit, et on attend, sans rien dire, pour entendre les coups partir. Et peu à peu, mon attention se délaye, et s'abstrait du cauchemar : je rêve, tout entier plongé dans cette idée que l'amour de mon Seigneur plane sur toutes ces choses, et que sa main dirige le vol des obus aussi bien que celui des étoiles ; et que rien ne m'arrivera que par sa douce volonté : et cette pensée me berce suavement, et le bombardement devient comme une musique dans un soir d'été...

— La vie est belle ! dis-je de nouveau, en souriant.

Cornez n'a pas l'air de cet avis :

— M... ! répond-il, crispé ; j'aime encore mieux crever !

— ...Et la mort est encore plus belle, Cornez...

— Encore un ! font ensemble Cornez et Liénart.

Je sens la trombe fondre droit sur nous.

— C'est pour nous çui-ci...

Un choc mat : la maison se soulève, comme dans un spasme, vacille sur ses bases, puis... rien : nous nous regardons, stupides :

— Pas éclaté.

— Nous en avons une, de veine ! Il était en plein dedans, celui-là !

— Ça c'est bath : le seul bon qui n'éclate pas ! C'est le dernier : le tir est fini.

— S'rais curieux de voir où qu'y s'est cassé le nez, c'chameau d'obus, dit Cornez en montant au poste.

— Ce doit être là derrière le mur.

— Moi, j' crois qu'c'est en dessous : ça a fait monter la bicoque comme d'la pâte à cramique.

Au dehors, le jour pointe — je me livre, pendant dix minutes, à une violente gymnastique dans les décombres de l'escalier, histoire de me réchauffer, puis, quand le sang a repris son cours, je grimpe à l'observatoire.

Dans l'aube grise, quelques filets de fumée montent des tranchées allemandes. Je note les emplacements. Puis, les mains enveloppées dans une triple paire de gants, je parcours l'horizon dans les verres des jumelles. Tout dort. Le grossissement des prismes qui rapproche le terrain désert dans la lumière indécise du demi-jour lui donne un aspect de féerie : c'est comme un muet voyage dans un pays de rêve. — Et vraiment, c'en est un : c'est le pays où se baladent les gris : la terre promise.

Le froid devient intense : c'est du verglas qui tombe lentement dans le matin morose. Sous moi la sentinelle bat la semelle, le nez rouge dans l'écharpe.

— L'ancien, lui dis-je, va te chauffer : je regarderai bien pour deux.

L'homme ne se le fait pas répéter. Il disparaît sans un mot, puis, dans l'escalier, se retourne :

— Eh !... Merci, tu sais, grogne-t-il.

Le jour s'étire, longuement, péniblement. Il fait presque clair maintenant. Alors, je songe à l'obus non éclaté de la nuit, et je cherche dans les décombres, à mes pieds... Là ! Il me semble que je le vois, calé du nez juste devant le mur de notre chambre. Je descends : en effet, l'ogive d'acier brillante, avec sa fusée jaune, sort du monceau de briques où le monstre s'est enfoncé. Et voilà que

devant l'obus, à dix centimètres de la tête menaçante, je vois qu'une statuette de la Vierge est debout, dans les briques, candide, sereine, céleste, qui regarde en souriant l'engin barbare immobile à ses pieds : le projectile s'est arrêté juste devant elle... Alors je tombe à genoux, et, le cœur tout rempli d'un cantique intérieur, je murmure : *Salve, Regina!* Salut, ô Reine, Mère de miséricorde, notre douceur, notre vie, notre espérance !... O Mère ; c'est donc toi qui as veillé sur nous avec tant de bonté !

Je dégage l'obus et le jette à l'eau. Puis, pieusement, je prends la douce Vierge — une jolie Notre-Dame des Victoires, demeurée intacte, par quel miracle? et la porte dans la chambre.

Mes deux aides ronflent à côté du feu. Je dépose la statue sur la table, devant ce mur que sa présence a protégé, et ne peux me lasser de lui chanter ma joie...

Liénart monte au poste. Alors, je me recouche sur ma paille, au pied de la Vierge de pitié ; et son visage, éclairé par un filet d'aurore, pose sur moi un sourire si paisible que je souris aussi, dans la souffrance qui tenaille ma chair. Toute ma fièvre s'apaise et, dans l'anéantissement de mon être physique, je m'endors doucement, en murmurant encore : *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria!...*

* * *

Zim-boum ! Zim-boum !

— Caroline ! faisons-nous tous trois d'une seule voix.

Caroline, c'est la batterie d'en face, devant

Beerst. Elle s'est installée là il y a huit jours, et la maraude a si adroitement rusé qu'elle déroute tous les repérages. Pas moyen, d'ici, d'en saisir une lueur. C'est énervant.

Zim-boum ! Zim-boum !

— En plein dedans ! crie Cornez : dans le pp, !

Une fumée rose sort en flots de la bicoque du pp ; des hommes s'enfuient, il y a de la casse.

Je fais contrebattre, sur zone... Ah bien oui ! C'est comme si on lui versait de l'eau de Cologne, à Caroline : pour bien montrer qu'elle s'en f..., elle accélère le tir ; puis, brusquement... Zzing-broûmm ! Voilà que c'est chez nous maintenant ! Pour s'amuser, elle change d'objectif.

— Bougresse !

— Flaminde ! grince Cornez, étranglé par la rage.

Le tir, heureusement, ne dure pas : ce n'était qu'un accès de méchanceté.

— Nous verrons bien demain, grommelé-je en reprenant ma besogne... Pourvu que le génie s'amène avec son échelle !

La besogne que je fais consiste à coudre ensemble quelques bouts de sacs, en forme de cagoule, à les enduire de brique pilée et, à l'aide de crasses diverses, à donner à l'ensemble l'aspect d'un pan de muraille, de ce même pan de muraille qui, là-haut, sur la tour, dégringole du clocheton : mon premier essai de camouflage. Cornez considère cela d'un regard intrigué.

Le soir tombe.

— Bonsoir, lieutenant, fait dans la porte une voix joviale et rugueuse.

— Ah ! Geeraerts !

C'est l'équipe du génie. Au pied de la tour, une dizaine d'hommes s'agitent autour d'une échelle démesurée faite de plusieurs raccordées ensemble, et toisent du regard la colossale muraille qui les défie, toute sombre dans la nuit.

La lutte s'engage. L'échelle, trop longue, ploie en arc, cède par le milieu, refuse de se laisser faire. On recommence dix fois. Enfin, grâce à un savant dispositif de câbles et de contrepoids, elle finit par être appliquée à la paroi.

Déjà Geeraerts est dessus ; il est ardoisier de son métier : les corniches, ça le connaît.

— Vous montez, lieutenant? crie-t-il d'en haut.

J'entame l'ascension, pas très sûr de moi-même sur cette échelle de vingt mètres presque verticale. A chaque mouvement, elle fait ressort, les montants se décollent du mur. Je regarde en haut, pour ne pas céder au vertige... Enfin voici le bout. Horreur ! Elle est trop courte : il manque bien un mètre.

— Montez toujours, dit Geeraerts : il a l'air de trouver cela tout naturel, lui !

Timidement, prudemment, je lâche le bout des montants, je me colle à la paroi, je monte, les doigts et la pointe des pieds aux briques... ça y est, je touche la crête : je prends appui et... Ah ! fichtre ! la brique se détache et me reste en main, et, sous mes pieds je sens l'échelle qui glisse. La chute ! je ferme les yeux, l'air tournoie... A ce moment je me sens empoigné au bras ; et, je ne sais trop comment, je me retrouve, couvert d'une sueur froide, sur le mur sourcilleux : mon type, heureusement, m'a saisi à temps.

Sur la tour, c'est un fouillis de décombres : briques, poutres, tôles, coincées les unes dans les

autres en un système hirsute, où s'ouvrent des gouffres béants. Sous nos pieds, une énorme brèche dans le mur laisse plonger le regard jusqu'à la tranchée de la place : nos pieds envoient rouler des débris qui vont dégringoler par là et s'écraser sur le sol. La hauteur paraît vertigineuse. Nous sommes entourés de ciel : plus proches des nuages que de cette terre, qui, en bas, a presque disparu...

A l'œuvre, maintenant ! J'aménage une banquette dans l'angle du clocheton ; Geeraerts, qui n'a pas l'air de savoir au juste ce que c'est que le danger, aide, penché sur l'abîme, à arrimer l'échelle, qu'on dissimule le long d'un contrefort à l'arrière de la tour. A deux heures du matin, le poste est prêt.

Et avant l'aube, je montai.

Il me semblait que c'était là, dans ma vie, comme un moment historique : un de ces moments où un rêve devient une chose réelle, et qui fait une séparation et un arrêt dans l'existence, parce que l'âme, ayant atteint le sommet convoité, se trouve tout à coup sans désir immédiat et devra maintenant chercher une crête nouvelle pour pouvoir monter encore.

Je m'établis dans mon coin, raccordai le fil du téléphone, revêtis mon camouflage.

Et quand je me vis installé dans ces hauteurs aériennes, parmi mes chers clochetons, ne faisant plus qu'un avec eux, j'eus dans l'âme une bouffée de bonheur. Je regardai, au-dessus de moi, les profondeurs nacrées du ciel, comme pour en prendre possession, puis je contemplai les horizons en grisaille qui déjà se devinaient, et s'annonçaient im-

menses, et qui tout à l'heure allaient me livrer leurs secrets : et il me sembla à ce moment que j'étais maître du monde, et de la bataille, et de tout — parce que j'avais réussi à faire une chose impossible.

Je regardais, bercé dans la lumière... L'aube se leva, les horizons rosirent, la brume s'étira, secouant, paresseuse, son rêve sur les eaux. Les faisceaux d'or du soleil envahirent les choses, et le monde apparut, ruisselant de lumière, dans la féerie des couleurs.

Alors se déroula, devant mes yeux ravis, le plus splendide tableau que j'aie vu.

Comme un gigantesque miroir, le lac d'argent s'étendait à mes pieds, étalant, sans une ride, ses eaux perlées jusqu'à de vaporeux lointains, jusqu'à la mer, marquée d'un trait dormant derrière l'estompement des dunes. Les ruines, les arbres, les tranchées, minuscules, comme des jouets d'enfant sur une plaque de cristal, souriaient au matin. Au sud, la lagune mourait dans un fouillis fauve de broussailles. Puis, au loin, à travers des colonnades de grands arbres, de nouvelles nappes scintillaient, en stries parallèles, avec des étincellements de prismes.

Émergeant de cela, comme un dos de mastodonte, la crête de Clerckem montait, élargissant son doux contour bleuté, s'enfuyait vers Ypres, allait se perdre dans les massifs blanchâtres du Kemmel, où déjà s'essayait le ronflement d'une bataille.

Et au pied de la croupe un mirage apparut soudain : Dixmude, la pétrifiée, avec ses toits croulants et ses murs-stalagmites, d'où surgissaient,

comme deux menhirs colossaux, les pans de son clocher, Dixmude, la ville fantôme, sortant de ses langes de brume, se mirait dans les eaux. L'irradiation du levant lui faisait, à contre-jour, une auréole dorée et noyait dans un nimbe de lumière la dentelle de ses profils déchiquetés. Et on n'aurait su dire si c'était de larmes ou de sourires qu'était faite sa beauté.

Puis le soleil monta et, dans un éclaboussement de clartés, chassa les derniers voiles. Et je pus voir.

Tout le champ de bataille se découvrait, déployé comme une carte, devant mes yeux avides. Voici, tout près, leurs avant-postes : den Toren, Vandewoude... Je ne voyais, d'en bas, que l'énigme bourrue de leur masque ; maintenant je puis fouiller ce qu'il y a par derrière. Un peu au delà, l'Yser, puis des champs, puis le canal, et puis la route de Keyem, et d'autres routes encore, et des pays entiers ; et très loin, tout au fond de l'horizon, des clochers diaphanes : Ostende, Bruges la belle... Vu de ma bicoque, tout cela se confondait, les fermes chevauchaient, les haies se mêlaient, les rangées d'arbres se brouillaient ; mais d'ici, des claires hauteurs du ciel, tout reprend sa forme et sa place : les plans successifs se détachent nettement, les pignons énigmatiques décèlent leur emplacement, les pistes, les chemins se déroulent nets comme des rubans blancs, une foule de points obscurs s'éclaircissent d'un coup d'œil.

Avec passion, je scrute, je mesure, j'annote : voici le chemin de colonne qui conduit à den Toren... Ah ! ce bouquet d'arbres qui m'intriguait si fort... Je vois maintenant : c'est le coude du canal, là où il coupe la route. Parfait !... Et les deux haies de

Molenbrug ! et le gros pignon blanc !... Mon crayon note des repères, pointe la carte, croque des silhouettes ; je prends des brassées de renseignements : en deux heures, je fais plus de travail que je n'en ai pu faire, d'en bas, en deux semaines.

La lutte d'artillerie se déclanche brusquement vers Nieuport. Une nouvelle batterie !... Puis celles d'en face s'y mettent : Gretchen laisse candidement passer le bout du nez ; puis la Bertha de Beerst montre son gros panache entre deux rangées de maisons. Ça va, je suis fiévreux, ardent, heureux. Soudain...

Zim-boum ! Zim-boum !

Caroline ! Mon cœur bondit. Ah ! ma vieille !

Miracle ! je la vois ! Zim-boum ! Zim-boum ! Deux flammes ont jailli dans une grande prairie. Mes jumelles ! O bonheur ! Voici les épaulements : deux, trois, quatre, qui bossellent le terrain ! Je la tiens donc, enfin ! Je remarque que les pièces sont disposées en quinconce, dans une dépression masquée par des taillis, et tirent dans un ordre irrégulier : c'est cela qui rendait le repérage si difficile.

Zim-boum ! Zim-boum !

Drôlesse ! Attends un peu... Ce que tu vas prendre pour ton rhume !

Un coup de téléphone : on va la contrebattre.

J'observe, gourmand, les gestes de Caroline et le manège des servants, que je vois circuler autour des pièces. Ils ne se cachent pas : ils sont si bien chez eux ! Ils ne se méfient point de cette vieille tour, qui seule pourrait les voir et qui n'est plus qu'une ruine... Mais la tour a retrouvé des yeux : et elle va se venger de toutes les meurtrissures qu'ils ont faites à sa beauté sans défense !

La salve passe... Explosions, gâchis, débâcle! Tout le monde s'éclipse. Deuxième salve, troisième : le tir est réglé. Alors c'est une belle fête. Dès le premier coup, Caroline est devenue muette, elle courbe l'échine sous la dégelée, suffoque dans la fumée, se disloque dans la tourmente qui s'abat sur elle.

Tout à coup les servants s'échappent des abris, et, en une course folle, gagnent une masure à l'angle de la prairie. La tempête les suit : les quatre pièces du Pich tapent sur leur tanière, le toit vole en éclats, les murs fondent, s'écroulent, le désastre est complet.

Élévation.

> Siméon, voyant que de toutes parts on accourait pour le visiter, éleva une colonne haute de trente-six coudées, et y monta. Et il y demeura trente-six ans, en prière.
>
> Et quand l'heure de sa mort fut arrivée, il se baissa, selon sa coutume, pour prier et rendit à Dieu son âme bienheureuse, qui fut portée par les anges dans le lieu de l'éternel repos.
>
> (Vie de saint Siméon Stylite).

Mon ermitage, sur la tour. Tout dort, dans un calme étonnant, et le silence est tel que j'entends le bruissement du ciel. La brume colle au sol : la terre, en bas, est une buée laiteuse, sans horizon, qui se délaye dans le ciel et monte par degrés jusqu'à l'azur pâle, au-dessus de moi.

Solitude. Seul le fil du téléphone me rattache au monde : je suis un point dans l'espace immobile.

Par moments une plainte glisse doucement dans

l'air et y met une tendresse : c'est un couple de pigeons qui roucoulent sur leur couvée, dans un trou de la tour. Soudain leur brusque envol m'entoure d'un battement d'ailes blanches, qui me frôlent en éventail. Puis de nouveau le silence.

Il est déjà tard : dix heures.

— Allô... gémit une voix distante : c'est le porte-voix qui me relie à l'étage inférieur où mes aides tuent le temps. Allô... — c'est Cornez — Lieutenant, geint la voix dolente, on crève de froid.

— T'en fais pas, vieux, on les aura... Battez la semelle avec Liénart, ou faites des vers, ça vous réchauffera.

Je n'ai même pas cette ressource, moi, de battre la semelle. Depuis trois heures je suis immobile sous ma cagoule, à jouer le mur, et j'ai les mains violettes et l'onglée dans les pieds. Plus moyen de descendre sans être vu : car j'émerge du brouillard, et déjà, en face, les arbres et les pignons regardent, nageant dans une mer blanche, la tête dressée au-dessus de la nappe floue.

Qu'importe le froid, d'ailleurs? Mon cœur brûle. Qu'importe la chair qui souffre? Mon âme est heureuse, infiniment heureuse... Seul! Je suis seul! si seul avec le ciel que je pourrais parler, et crier, et chanter tout mon cœur, et que seuls les rayons m'entendraient... et Toi, ô mon Amour! Oh! viens à moi, maintenant qu'autour de nous le monde s'est endormi! Viens, donne-Toi à mon amour, Toi qui es à mon âme un chant et une lumière, un parfum et une ivresse, et un bonheur tous les jours rajeuni, Toi dont la gracieuse présence peuple toute solitude et remplit mon cœur et fait déborder sa joie... Viens, Toi dont j'ai si soif, et donne-moi ton baiser.

O beata solitudo! Mon âme monte et oublie, et se fond dans la délicieuse évidence de cette présence active, qui l'enveloppe comme une caresse. O Amour ! Amour ! Frémissement de l'être sublimé par l'amour ! O le cœur qui brûle comme un encens et resplendit comme un ostensoir d'or, et qui s'abîme dans la tendresse !... Ah ! ceux qui n'ont pas connu ces rêves brûlants et doux et ces immaculées ardeurs, ceux qui n'ont pas connu l'embrassement de Jésus, ceux-là n'ont rien connu de la vie.

...Mon âme monte, et elle chante : et son chant est un hymne et un gémissement.

Et voici que sous mes pieds un autre chant gémit, qui s'unit, très doux, au gémissement de mon amour, comme une viole qui épouse un cantique. O mes sœurs les colombes ! est-ce le tourment de Dieu qui vous fait, vous aussi, pleurer votre doux chant avec de tels accents? Votre voix n'est-elle pas le cri chargé de soupirs qui s'élève de tout être vers Celui qui berce tous les rêves, n'est-elle pas la plainte ineffable qui monte éperdue vers l'amour?

O mon Dieu, sois béni pour mes sœurs les colombes, qui chantent ton amour et qui prient avec moi !

Mon âme monte... Et plus elle monte plus elle voudrait monter, et son désir s'augmente à mesure qu'il se satisfait. Et le cri de sa joie ressemble à un sanglot... Et elle se perd, immobile, dans la douceur d'aimer.

Oh ! comme je voudrais mourir, pour que ce rêve s'achève !

Beata solitudo!...

Et je songe tout à coup à la vie étonnante de ce

saint du désert : au Stylite solitaire qui passa trente-six ans au haut d'une colonne, tout seul avec l'Amour, le front baigné dans l'azur, l'âme baignée des resplendissements de Dieu.

Démence, disent ceux d'en bas, extravagance d'un esprit mal assis ! Aucun saint, de fait, n'a autant que celui-ci prêté au persiflage. Et je me rappelle le temps où moi-même je me livrais, sur le compte du pauvre saint, à de faciles plaisanteries.

Comme je me suis trompé ! Comme je comprends maintenant que mon mépris n'a condamné que moi-même, et qu'ils se jugent eux-mêmes, ces petits sages d'en bas, qui raillent le ciel de ne leur point ressembler.

Esprits pauvres, cœurs chétifs, qui, au fond de vos boutiques, jouez à la vie comme des enfants jouent aux dés, ne parlez pas des choses qui vous surpassent tellement ! Taisez-vous : vous n'avez rien compris des destinées de l'homme. Ah ! si vous aviez pu voir dans l'âme du Stylite ! entendre ce qu'il a entendu du haut de sa solitude, assister à ces fêtes où s'enivrait son cœur, vous sauriez que lui seul a su ce qu'il faisait.

...Et quand fut venu son temps, Siméon passa du ciel de ce monde au séjour bienheureux, où déjà il avait établi son âme.

Seigneur, donnez-nous de comprendre vos saints, oh ! donnez-nous de comprendre l'amour !

* * *

Ma tour encaisse. Elle a ceci de mauvais qu'elle sert de but auxiliaire aux batteries boches pour le

réglage de leurs tirs. Cette fois c'est Bertha qui règle à mes dépens. Les réglages de Bertha sont longs et minutieux, et ses marmites de 15 c. ne sont pas négligeables. Elle a déjà fait un long et un court. A chaque coup la tour oscille et je balance comme dans un bateau. C'est émouvant, ce bombardement en plein ciel, au haut de cette ruine branlante : que la tour soit touchée, c'est la dégringolade.

Soudain... Ça y est ! Une secousse formidable, tout se disloque sous moi et s'effondre... Je me cramponne à une poutre : et, dans l'éruption de poussière qui monte autour de moi, je me rends compte qu'un gigantesque vide s'est fait sous mes pieds, au-dessus duquel je suis suspendu. Oh-oh !... Un rétablissement : je saisis le bout de l'échelle, et profitant de la fumée, je descends en vitesse. Il était temps : je touche à peine le sol qu'une seconde explosion ébranle la muraille. Je n'ai que le temps de sauter sous le porche pour éviter l'avalanche de pierres qui s'abat.

Hélas ! la tour est découronnée, le clocheton est par terre, tout le dessus est effondré. C'en est fait, cette fois, de sa beauté et de son harmonieux sourire : c'est un rictus qui contracte sa face informe. On l'a touchée au visage, la pauvre !

— Vous en avez de la veine, lieutenant ! dit Liénart en me voyant rentrer.

— Je suis vacciné, mon cher... Elle pas, malheureusement. Pauvre vieille !

*
* *

Deux jours plus tard, le poste est rétabli. La tour étant vidée comme une coquille, j'ai dû m'installer

derrière, à l'extérieur, sur une sellette fixée au bout de l'échelle, et je regarde par un trou de la muraille.

Les Boches, tranquillisés, se tiennent cois. Et moi, tout en réglant les tirs sur leurs tanières, je fais ménage avec les pigeons, dont je vois les œufs, à côté, au fond d'une rayère. Je leur apporte chaque matin une provision de grain. Et ces bons procédés m'ont gagné leurs petites âmes, un peu effarouchées, au début, de mon gros voisinage : nous sommes si intimes à présent, qu'ils viennent percher sur mon épaule et sur ma tête ; je remplace le clocheton, et cela achève sans doute de rassurer les Boches d'en face.

— Allô — allô !

Je reconnais la voix du capitaine Guerre, des 120 longs français.

— Allô ! c'est vous, Lekeux?... Vous êtes sur votre perchoir, à Oudde Stuvekin... kes... kiské... enfin c't'histoire qu'on ne prononce pas, quoi?

— Cela même, capitaine.

— Bon, nous allons fesser Bertha : pouvez-vous m'observer cela?

Pauvre Bertha ! Quelle dégelée ! Cela lui apprendra à faire sa besogne à fond, quand elle se mêle de démolir une tour. Je savoure les délices de la vengeance.

Mais dans l'après-midi, comme je m'éloigne du poste pour repérer je ne sais plus quelle ferme, un marmitage éclate derrière moi. C'est mon patelin qui encaisse. De grosses trombes noires jaillissent du village... Tiens, il me semble que la tour a pris

une drôle de forme : elle a une corne au front. Soudain je la vois disparaître dans un tourbillon gris... C'est elle qu'ils démolissent ! La malheureuse est frappée coup sur coup par un tir d'une redoutable précision. Elle s'empanache de fumée, s'effrite, s'écroule, se déforme, et à chaque coup diminue un peu plus... Elle appelle au secours, lève désespérément ses bras mutilés, pleure par tous les ruisseaux de décombres qui coulent de ses brèches. Le tir achevé, il ne reste qu'un massif informe : la moitié a disparu, et l'échelle, brisée et découverte, pend en travers des ruines, comme un aveu...

Il me semble que c'est moi qu'on vient de tuer, dans l'un de mes rêves.

Mais je n'abandonne pas : je réoccuperai le reste.

***

Février 1915.

La tour est morte, maintenant : morte à sa tâche de brave observatoire. Cinq fois de suite elle a été amputée par le tir ; chaque fois on l'a rafistolée et j'y ai remis un poste, descendant d'un étage à mesure qu'elle fondait.

Et à présent ce n'est plus qu'un moignon biscornu, laid comme un cadavre, un pauvre pan de mur en ruine qui n'est plus bon à rien, et qui louche d'un œil borgne par-dessus l'énorme monceau de ses débris.

Je voudrais qu'on détruise cette dépouille grimaçante qui offense le souvenir de sa pure beauté ; je voudrais qu'on efface cette mutilation, comme on couvre le corps de l'ami que les obus ont outragé.

Mais non... Il y a un hymne puissant dans ce grand geste tragique sur lequel elle est morte. Je pense qu'à Roncevaux le preux Roland était ainsi couché sur les cadavres, déchiré de grands coups d'épée, avec, dans sa main nouée, Durandal.

O ma tour, mon amie ! quel cantique pieux doit te chanter mon cœur ! Tu m'as donné ta beauté pour m'aider à sauver la grande Beauté du monde, tu as donné ta vie à cette douce terre des Flandres de qui tu étais née. Et voici que de cette terre meurtrie qui t'a reprise, tu dresses encore ta dernière misère, constante comme la vérité, obstinée comme l'esprit, tenace comme l'âme douce et entêtée d'Uylenspiegel. Et

« est-ce qu'on enterre Uylenspiegel, l'esprit, Nelle, le cœur de la mère Flandre? Elle aussi peut dormir, mais mourir, non ».

XII

Per crucem...

« Nous sommes les moines de couvents nomades dont la règle est l'honneur, et notre honneur à nous, c'est de souffrir et d'être perpétuellement vainqueurs de notre souffrance. »

(H. Massis, *Le Sacrifice*. Extrait d'une lettre du capitaine Vigier, tombé au fort de Vaux.)

Oud-Stuyvekenskerke, février 1915.

J'ai réoccupé mon pignon. Immobile, l'esprit vide, le front collé aux briques, je regarde la léthargie de la plaine.

Temps gris, âme lourde. J'ai la tête dans un étau. N'ayant rien d'autre à faire, je souffre.

Souffrir, souffrir... C'est donc cela, la guerre? Il semble vraiment que notre mission soit de sauver le monde par la seule force de la souffrance. Combattre, ce n'est plus se battre, c'est porter le cilice ; c'est raidir son âme contre son corps, se forcer à vouloir, dans la fatigue, le dénuement, la détresse de la chair.

Ah ! plus tard, quand on nous demandera ce qu'a été cette guerre, nous dirons : elle a été le combat que mène le moine au fond de sa trappe ; elle a été la guerre du sacrifice, la campagne du renoncement, la lutte entre deux douleurs et deux abnégations : et celui-là a vaincu qui a le plus longtemps su souffrir.

...Je souffre, dans tout mon corps secoué de frissons, dans toute son âme saturée de rancœur. Oh ! cette fièvre qui me ronge, qui terrasse mon énergie ! Je sens une telle lassitude, une telle pesanteur, un tel affaissement ! Il me semble que je touche aux dernières ressources de mes forces... Mon Dieu, aide-moi ! ne me laisse pas faiblir : si quelqu'un doit être fort dans cette pénitence, n'est-ce pas moi, ô mon Amour crucifié, qui ai appris de Toi l'art divin de souffrir?

Mon regard erre sur la lande décomposée où l'eau suinte et où plus rien ne bouge. Je considère les cadavres gris dont les faces corrodées baisent la vase ou regardent le ciel par les trous de leurs yeux, heureux de ne plus sentir, eux, de ne plus penser, de ne plus savoir, heureux d'avoir fini de souffrir. Et je m'amuse, distrait, à dénombrer les pitoyables épaves, comme un malade qui, dans son lit, longuement, compte les franges du rideau.

Mais peu à peu mes yeux se brouillent, le vertige fait danser les campagnes devant moi, mes oreilles tintent comme des cloches... Et soudain, dans un bourdonnement, c'est le noir. Je chavire, j'oscille dans le vide, comme dans une immense bascule ; des trains frôlent mes tempes, en vacarme, dans la nuit opaque...

...J'ouvre les yeux. Mon front est couvert de sueur, je gis brisé dans les décombres.

Je descends, titubant, encore étourdi par la syncope, et je me jette sur mon fumier.

Je suis à bout, cette fois... Voici trois mois que je soumets ma pauvre carcasse à un régime inhumain : elle grince comme une bécane usée, elle refuse ; je ne me sens plus la force de continuer davantage. Vais-je donc devoir abandonner?... Mon Dieu, viens à mon secours. N'est-ce pas pour ton amour que je lutte et que je souffre ici?

— Lieutenant, le général vous demande au téléphone.

Je chancelle jusqu'à l'appareil.

— Lekeux, dit le général, la débandade de l'autre jour a été une leçon : il y a de la fatigue dans la troupe. Je compte sur vous pour tenir le poste coûte que coûte : la grand'garde ne peut être lâchée à aucun prix.

Je reçois cela comme un coup de massue. Et je dois faire un violent effort pour prononcer :

— Bien, mon général.

— Ceci, bien entendu, si vous êtes toujours disposé à demeurer là-bas : vous êtes libre... Pas trop fatigué?

— Mais non, mais non...

— Et le ravitaillement?

— Oh ! on tire son plan, mon général.

— Allons, c'est bien, bonne chance !

La tête dans les mains, je songe à ce que je viens d'accepter : la mort sur place... Me faire remplacer? Par qui? Il faut ici quelqu'un de permanent, qui connaisse tous les recoins, les secrets de l'endroit, les habitudes des Boches. Allons, ça va : le « frère âne » donnera bien encore à l'occasion un coup de collier.

Je prends de la quinine et me recouche. Mais c'est curieux, cette odeur de charogne qui s'obstine à sortir de la paille. Elle augmente tous les jours, c'est devenu maintenant une insupportable infection. Je me décide à perquisitionner. Après avoir gratté dans la paille en tous sens, comme un fox qui renifle un rat, je finis par découvrir que cela s'exhale d'un trou du plancher sous ma tête. Je vais voir en dessous : un local bas jonché de détritus, empesté comme un charnier. Aux fouilles !

A mesure qu'on déblaie, la puanteur se précise, foisonne, explose. Enfin on met à nu, hideuse, infâme, grouillante, la charogne d'un grand bouc.

J'ai dormi dessus pendant trois semaines !

* * *

Bombardement : de gros noirs aux lourdes explosions de fureur. Le pauvre hameau s'est recroquevillé sous l'orage fumant ; les hommes sont rentrés sous terre, et les obus pilonnent bêtement des débris de débris. A chaque coup, le sol a un frisson et gémit, et l'air soupire d'un long soupir métallique. *Sustine et abstine* : on tient...

Des hurlements s'élèvent : la tranchée est atteinte. J'y vais voir. Un homme sans main, assis, les pieds dans l'eau, devant un abri, regarde fixement dans le vide d'un regard désespéré, le front plissé comme une reinette, et tandis que le sang s'égoutte du moignon de son bras, ses lèvres ne cessent de remuer, comme s'il marmonnait un chapelet. Un autre est couché, le ventre troué, la figure blême tirée comme celle d'un mort, sans s'arrêter de pousser des « hein... » lamentables, avec une

voix d'enfant malade. Le brancardier travaille à un troisième. Ils seront évacués ce soir, s'ils vivent encore. Misère, misère... Que c'est donc stupide, la guerre !

Le tir fini, on mange, pour tuer le temps.

Au fond du bouge, où il fait noir le jour comme la nuit, Cornez souffle sur un feu revêche. La fumée, opaque et suffocante, règne en maîtresse dans les zones supérieures : là c'est l'asphyxie à bref délai. Sur le sol, c'est la boue gluante. Nous vivons dans la couche intermédiaire, dont l'épaisseur varie entre un mètre et cinquante centimètres et où nos corps se meuvent comme trois gros batraciens.

Accroupis, larmoyants, nous grignotons sans conviction nos patates noires. Cornez, de ses mains immondes, de ces mêmes mains qui hier ont tripoté dans le bouc, les extrait de la cendre où elles pètent. Nos provisions de conserves sont épuisées : de nouveau nous « vivons sur le pays ».

— Elles sont pourries, tes patates, dit Liénart.

— Tu saurais en trouver d'autres, peut-être, pékin?

Silence. Nous tirons de sales gueules.

— Je crève de soif, gémit Cornez, la gorge étranglée dans sa patate.

— Va prendre un demi.

— T'as p't-être pas soif, toi, andouille?

— Que veux-tu y faire, mon vieux?

— C'que j'veux y faire?... Attends un peu.

Cornez disparaît. On l'entend qui gratte dans les décombres. Après dix minutes de sport, il réintègre, portant triomphalement une crapuleuse bouilloire qu'il dépose sur le feu.

— Qu'est-ce qu'il y a là dedans?

— Du jus de cadavre, tiens... C'est tout de même de l'eau, hein? On va faire bouillir ça : ça tue les microbes, paraît : alors on pourra boire.

Nous regardons dans le récipient : l'eau puante est couverte d'une couche grasse aux reflets inquiétants.

— Tu ne penses pas tout de même, dit Liénart, que je vais boire de cette cochonnerie-là?

— A ton goût... Moi, je m'en fous : j'dois boire, j'peux plus rester sans boire.

... L'eau bout, dégageant une vapeur d'une odeur écœurante. Quand elle est bien décuite, Cornez verse dans un quart le produit de sa cuisine. Une infection. C'est un bouillon brunâtre, malodorant, où tournoient pêle-mêle des algues répugnantes et des corpuscules noirs. Cornez renifle, hésite, puis jette le quart par terre.

— M... ! Sais tout de même pas boire c'bazar-là.

Il s'accroupit, désespéré, le nez entre les genoux.

— On va crever ici, geint-il.

J'ai une idée. A mon tour je sors ; je trouve un bout de tuyau coudé que j'ajuste au nez de la bouilloire : on renouvelle l'eau et l'ébullition recommence.

La cornue fonctionne : bientôt les gouttes perlent au bout du tuyau ; on les recueille dans un quart, et, au bout d'une demi-heure, nous avons chacun une gorgée d'un liquide qui ressemble à cette chose bienheureuse : de l'eau.

Dans l'après-midi, nouveau bombardement. On contrebat, je règle les tirs.

Puis le temps se gâte. Une pluie fine se met à tomber. Bientôt tout est mouillé, fondu, noyé : le

ciel aqueux, brouillé de nuages, coule sur nous d'une pièce. La boue, délayée, devient fluide : derrière moi, l'inondation se perd dans le gris ; des embruns venus de la mer glissent à sa surface, fondent leurs eaux dans la sienne : ciel et terre se mélangent, se confondent en une immensité liquide.

Plus rien à voir. Je rentre dans la tanière. Là aussi, l'envahissement de l'eau commence. Toc, toc, toc... Goutte à goutte, la pluie filtre par une fente du plafond : on dispose une gamelle pour la recueillir. Une deuxième commence à sourdre : nouvelle gamelle... Dix autres se mettent de la partie : tout ce qu'on trouve de récipients est mobilisé ; le sol en est couvert: on déplace les paillasses. Peine perdue. Bientôt c'est un déluge : vingt ruisseaux jaillissent sur nous. Parmi ces sacrées gouttes, c'est à qui aura le son le plus cristallin et la cadence la plus délurée : tic, tic, toc, ticlictacpictoctoc... Tu-u-u-û... fait soudain celle du milieu, qui a trouvé moyen de faire un filet continu.

Alors on se résigne. On a les pieds dans une mare, de l'eau plein les vêtements, qui dégouline dans le cou, de l'eau plein les paillasses. Le feu, noyé, crache une âcre fumée. On pleure, on suffoque, on grelotte... Un seul parti reste à prendre : c'est de mettre sa capote et de laisser pleuvoir et de fermer les yeux, pour songer, au joyeux concert des gouttelettes, combien la vie est belle quand on peut souffrir pour le bien.

— Eh bien ! Cornez, tu en as assez, de l'eau, ce coup-ci !

— On va crever, soupire Cornez.

La nuit s'est faite sur nos misères. Toujours l'eau, toujours la fumée, toujours le noir dans notre antre...

Reverrons-nous jamais les cieux heureux de la paix?

Nous nous taisons ensemble, assis chacun sur une brique, autour du feu qui craque et suinte, plein d'eau. La figure de Cornez a définitivement passé au noir : avec ses lèvres bouffies, il a un air de Zoulou. Celle de Liénart est zébrée de rides, avec des yeux larmoyants, cernés de rouge. On regarde ses pieds, sans un mot ; on tient...

Au dehors, des coups de feu, prolongés par des *chch*... qui glissent longuement dans les ténèbres mouillées et vont mourir au loin.

Il fait un noir de suie. Je viens de faire une ronde aux postes des sentinelles. J'ai cru n'en jamais revenir, noyé dans la nuit et dans l'eau, englouti dans les trappes du sol déliquescent, happé par les pièges invisibles des barbelés. Comment défendre un lieu pareil?

L'oreille tendue à tous les bruits, j'essaye de me sécher. A chaque détonation, j'ai un serrement de cœur : à tout moment, l'ennemi peut être là, à quelques mètres, chez nous, pour la ruée... Nous attendons, prêts à recevoir l'attaque, les nerfs contractés par une angoisse.

J'ai le corps en détresse. Tous les jours maintenant j'ai des syncopes. La fièvre me brûle, je tousse. Les jambes flasques, rongées de rhumatismes, j'ai peine à me tenir debout. Combien de temps irai-je encore? Saurai-je lutter indéfiniment contre cette mort de tous les instants? Il arrive un moment, pourtant, où l'on ne peut plus... Ma tête tourne, il me semble que mon énergie s'en va, que mon courage va défaillir... Mon Dieu!

Alors je prends le petit livre écorné que je porte sur mon cœur comme un talisman spirituel, ce

livre plus qu'humain qui s'appelle l'*Imitation de Jésus-Christ*, où toute question trouve une réponse, où toute langueur trouve un remède. J'ouvre au hasard, je lis : « Toute la vie du Christ a été une croix et un martyre ; et vous, vous chercheriez pour vous le repos et la joie? »... Cela suffit, je ferme le livre et je sens que soudain l'amertume qui me torturait s'est changée en quelque chose d'une infinie douceur, et que j'aime ma souffrance, et que j'embrasse avec passion ce martyre qui me rapproche de mon Amour.

Et si brûlant est le bonheur qui m'inonde, que je suis contraint de sortir, pour pleurer à mon aise, de recevoir ainsi de mon Christ aimé son plus divin baiser : le baiser de la Croix...

* * *

9 février.

Je suis appelé d'urgence chez le général.

— Eh bien ! Lekeux, me dit-il, comment va la santé?

— Eh ! mon général, cela pourrait aller plus mal.

— Écoutez, on m'a parlé de vous. Vous exagérez : il y a une limite à tout. Vous allez partir immédiatement en congé, et je vous défends de revenir avant d'être tout à fait remis.

— Mais, mon général...

— Allons, c'est un ordre. Compris?

— Oh ! bien, alors...

Et, pour corriger la brusquerie de l'injonction, il sourit en me serrant la main.

— Je vous propose pour l'Ordre de Léopold : je tiens à ce que vous soyez chevalier avant d'être

tué... Et vous direz à votre supérieur qu'il peut encore m'envoyer une douzaine de ses moines.

— Merci pour les moines, mon général.

Je roule... Je n'en reviens pas de me voir en chemin de fer, en route pour Paris ! Et c'est alors seulement, à me retrouver assis dans le luxueux compartiment, entouré d'officiers tirés à quatre épingles, que je me rends compte de l'aspect extraordinaire que doit présenter ma personne. Mes souliers, mes guêtres, sont comme deux ganses de boue séchée, ma capote sordide est criblée de trous, ses deux pans sont devenus des planches raides, grises, plaquées comme des truelles. Ma main bandée, de ma dernière blessure, achève de me donner un air retraite de Russie.

— Tu ne viens pas d'un état-major, toi, me dit un camarade.

— Vrai, tu as une bonne touche !

On rigole. Quelqu'un me présente un miroir... C'est moi, ça !

— Ah ! ben, zut alors ! m'écrié-je comme Moulin.

Ma figure est jaune comme un vieux parchemin, avec des plaques grises et des balafres noires, une barbe comme une brosse, et un képi qui ne sait plus quelle forme prendre, tant il a servi à des usages divers.

— Tu auras du succès auprès des femmes, mon vieux !

Et vraiment je suis honteux, et je me sens tout petit devant eux ; je voudrais m'excuser, et je ne trouve qu'un sourire pour répondre à leurs plaisanteries. C'est que je suis si abîmé, si immensément fatigué ! J'affecte de dormir et les laisser causer.

Ils parlent de plaisirs et de femmes... C'est triste.

Les cahots du train me donnent des coups dans la tête, la lumière me blesse les yeux, j'ai les jambes douloureuses : tout mon corps n'est plus qu'une souffrance qui gémit. Quand arrivera-t-on à Paris? Des vertiges me balancent, j'ai le front couvert de sueur, je n'ai plus qu'une préoccupation : ne pas tomber devant les camarades.

Enfin, la gare, les lumières : Paris ! Mes jambes flageolent, je frissonne. Je m'engouffre dans le premier hôtel venu.

Comme c'est drôle de se trouver couché dans un grand lit, sous un duvet de satin, au milieu d'une belle chambre ruisselante de lumière, avec des rideaux de soie et des glaces à biseaux ! Comme un gosse, je fais danser le ressort du lit, doucement, mollement ; je caresse les draps frais, je m'amuse à pousser sur le bouton pour éteindre et rallumer les ampoules électriques : c'est si extraordinaire, tout cela... et puis cela trompe la douleur qui sature mon corps.

Allons, soyons sérieux. Je me bourre d'aspirine et j'éteins. Sous l'action de la drogue, je m'assoupis lourdement, la tête vide... Et quelque chose m'emporte, d'un glissement ondulant, très loin, là-bas, au front, dans une chambre basse, noire, toute froide, où il pleut désespérément.

Tout à coup... Tacatacatac... Une mitrailleuse ! A vos postes ! Je cherche ma carabine... Où donc est ma carabine?... Tacatacatac... Allons ! debout, tonnerre ! Voici que je suis cloué sur ma paillasse, je ne sais plus bouger... Pourquoi est-ce que je suis rivé comme cela?... A l'aide ! Liénart !... Ils arrivent !... L'angoisse m'étreint affreusement. D'une

détente éperdue je me lève. Ténèbres... Où suis-je, voyons? Tacatacatac... C'est horrible !... Mes mains tâtent : des choses douces, soyeuses et chaudes... Qu'est-ce? Ah ! mais... c'est vrai... c'est mon lit qui balance sur ses ressorts ainsi.

Le bouton : je pousse. Et alors seulement, dans la lumière qui rit, étonnée, autour de moi, je me rends compte : Paris, je suis à Paris, à l'hôtel. Mais alors?... Tacatacatac... J'éclate de rire : c'est un auto qui démarre dans la rue !

Je me recouche, tout couvert de sueur, en murmurant : « Elle est bien bonne ! » Je ne suis pas fait à cette vie étrange de la paix. Mais qu'ont-ils besoin de rouler en auto en pleine nuit, ces abrutis, comme si ici aussi c'était la guerre?...

Mes mains brûlent, ma tête est en feu. Des cloches tintent quelque part, au loin... Des bruits de ferraille passent en trombes affolées. Ah ! oui, le train... le train qui m'emporte de nouveau vers le front... Pourquoi suis-je encore malade, pourquoi suis-je malade à mourir? Dois-je aller mourir là-bas?...

Ding ! Ding ! Ding !... Quelle est donc cette cloche? Je connais sa musique amie... Comme elle sonne près, maintenant... ! Elle me fait mal jusqu'au fond de la tête. N'est-ce pas la cloche du couvent? Elle sonne pour l'office... *Deus, in adjutorium meum intende*... Viens à mon aide, Seigneur, dans ma détresse !

Ding ! Ding ! Ding ! Pas si fort ! Oh ! comme elles sont devenues sauvages, les douces cloches ! Pas si fort ! Ne voyez-vous pas que vous me tuez, avec vos chocs brutaux, avec vos explosions? Taisez-vous, cloches d'enfer ! Elles frappent, elles éclatent comme des obus, dans la nuit pleine de mort... Ah !

le bombardement ! la rafale ! Tous les démons de feu qui dansent, et crachent, et hurlent. L'attaque ! Ils attaquent ! Voici les Boches ! Ils montent... Liénart !... Liénart !... Pourquoi ne répond-il pas? Pourquoi est-il tout gris, le nez en l'air, dans la paille, et si long, si long !... Il est mort ! Et Cornez? Parti, celui-là. Mon Dieu ! Et dire que je ne sais plus bouger, et qu'ils sont là !

Ding ! Ding ! Ding ! Les cloches sont dans la chambre et explosent en flammes rouges. Tout se disloque... Et voici les gris qui se ruent, en montrant les dents, baïonnettes en avant, sur moi... A l'aide ! Oh ! toutes ces baïonnettes qui menacent, qui foncent, qui... Une pointe m'entre dans la gorge, j'étouffe... Un Allemand la plonge tout entière. Il ricane. Je crache : Lâche ! Lâche !

Ding ! Ding ! Ding ! Pourquoi sonnez-vous encore? Ne suis-je pas un homme mort? Seriez-vous déjà les cloches heureuses des cieux? Oh ! que votre son est doux, cloches chères...

Ding ! Ding ! Ding ! Mais non, c'est sous mes pieds qu'elles sonnent, dans un vol de colombes qui me frôlent de leurs ailes d'anges. Ah ! c'est la tour, c'est mon doux ermitage qui a retrouvé son chant et qui fait battre les cloches de son cœur... O ma tour ! Comme j'embrasse les pierres de tes gracieux clochetons. Oh ! oui, je savais bien que tu me serais amie, mais je n'aurais pas cru que ton asile lumineux eût pu me réserver des heures aussi divines...

Ding ! Ding ! Broum ! Broum !... De nouveau les cloches noires qui hurlent, forcenées, et frappent comme des bolides... La fumée tourbillonne, les

clochetons s'écroulent, le mur se fend en deux, la tour tombe...

Je tombe... je tombe longuement, vers où, vers quel abîme? dans un sabbat de bourdons et d'aigres carillons... La nuit est sillonnée de raies rouges et stridentes que suit ma chute échevelée. Je file... Voici le gouffre qui va se refermer sur moi... Mon Dieu! mon Dieu! où es-Tu?... Où es-Tu, mon Amour? M'as-Tu abandonné?... Je file, tout siffle éperdument... voilà le fond de l'abîme, l'infernal grouillement. Est-ce la damnation?... Au secours, mon Seigneur! Jésus! Jésus!...

Où suis-je? Il n'y a plus de cloches; il n'y a plus rien, maintenant... Où est mon corps? je suis une ombre, un vide dans le vide... Où es-Tu, mon Amour? Pourquoi caches-Tu ton visage? Pourquoi ne vois-je plus ton gracieux sourire? Mon Bien-Aimé, ne vois-Tu pas ma détresse? Ne vois-Tu pas comme je souffre?... comme je souffre, sans Toi?... Oh! viens à moi, reviens, ô ma Lumière! Si Tu t'en vas, Toi, que me restera-t-il? Que suis-je sans Toi, ma Vie?...

Jésus, sont-ce mes péchés qui Te dégoûtent de moi? Pardon, je T'en supplie, lave-les dans la lumière de ton sang... N'es-Tu plus mon Aimé? N'est-ce plus ton bonheur de pouvoir pardonner? Oh! ne m'abandonne pas... Pense que si je dois aller dans cet abîme, il me faudra Te haïr... Te haïr! Jésus!... Te haïr! Toi!... Comment saurais-je Te haïr, mon Amour? Je ne puis pas!... Tu vois bien que je ne puis pas!

Oh! comme les heures sont longues... Comme elles coulent désespérément, comme un fleuve gris, sans

bords... Mon doux Seigneur, reviens... Reviens dans mon âme qui T'appelle. Donne-moi de souffrir, donne-moi de mourir, mais laisse-moi T'aimer!

Ding! Ding! Sont-ce les heures qu'elles tintent ainsi... Sont-ce les jours ou les années? Pourquoi ne sonnent-elles pas toujours? Je veux savoir ce qu'elles sonnent! Je veux savoir si je vis, si je suis mort! Je veux savoir enfin où je suis... Pourquoi ne puis-je plus rien savoir?

Ding! Ding! Ce sont des cloches de paix qui sonnent doucement... O carillon serein qui sonnes dans l'horloge les heures pures du foyer! Christmas Eve, Noël, la tendre veillée! O mon vieux papa chéri! attends, que je fasse un bon feu dans le poêle pour que tu aies bien chaud... Et toi, ma toute chère, ma douce Mamke!... comme tes cheveux sont gris! Est-ce à prier pour moi que tes pauvres cheveux sont devenus si gris? Et ma colombe? toujours envolée? Où est-elle, ma colombe? Ne reviendra-t-elle pas pour la veillée de Noël?

Pourquoi pleures-tu ainsi, ma Mamke? Pourquoi pleures-tu le jour de Noël? Oh! pourquoi ces grandes rides sur tes joues?... Est-ce parce que c'est la guerre, est-ce parce que je suis parti? Je reviendrai, voyons! et Jules et Jean aussi... Ce n'est pas si terrible, la guerre ; non, mais long seulement... si long!... Il fallait bien pourtant que je parte, n'est-ce pas? C'est mon Seigneur qui m'a pris par la main, c'est Lui qui m'a dit en pleurant : « Ils veulent me crucifier de nouveau... » Il fallait bien que je Le défende, n'est-ce pas, mon doux Seigneur... La Justice, n'est-ce pas Lui? Mes frères, n'est-ce pas Lui? Je Le vengerai. Je veux Le venger, mon Amour!...

...Quel est ce bourdonnement?... C'est le temps qui file, long, long, sans fin, comme le câble d'une grosse bobine. Il n'y a plus d'heures. Est-ce l'éternité?...

Ding ! Ding ! Ding ! Je vous dis que c'est la cloche du couvent, qui appelle pour l'office de Noël ! Écoutez : c'est la Messe, c'est le Sacrifice céleste... *Adeste fideles*... Je vais être en retard, avec cette guerre ! Vite ! Pourquoi ne puis-je sortir de ma cellule? Voici qu'elle n'a plus de porte...

Misère ! Est-ce que je me trompe encore une fois? Ce ne peut pas être ma cellule puisque c'est la guerre. Est-ce qu'on revient de la guerre? Est-ce qu'on peut revoir la lumière quand on s'est jeté dans le gouffre noir? Comment pourrais-je revoir ma cellule, puisque je sais que je dois mourir... puisque je suis déjà un cadavre...

Oh ! comme c'est affreux d'être un vieux cadavre dans l'eau ! Je n'ai plus de poumons, il n'y a plus que des os, et l'eau clapote dans mon thorax rongé, froide, froide... Et ce sale oiseau noir, avec son bec crochu, qui me mange les yeux... Va-t'en ! Je sens ses griffes dans ma bouche... Va-t'en ! Je te hais, avec tes yeux rouges !... Si je savais bouger ! Si on voulait m'enterrer dans la bonne terre sèche, pour qu'il ne puisse plus trouver mes yeux ! Va-t'en, lâche !

Ding ! Ding ! Ding ! Ah ! c'est dans ma tête qu'elles sonnent, ces maudites cloches : c'est elles qui me martèlent le crâne, en dedans, et qui frappent et qui cognent sur mes tempes, c'est elles qui me font tant souffrir. Si je pouvais seulement les arracher ! Si quelqu'un voulait seulement m'ouvrir

la tête, pour qu'elles sortent ! Oh ! comme j'ai mal dans mon cerveau ! Est-ce qu'il y a encore de la raison dedans? Est-ce que je ne suis pas devenu fou? Mon Dieu ! Mon Dieu !

...Voici qu'une main très douce se pose sur mon front, et une paix se fait, dans un chant de violons... Les cloches se sont tues, je ne sens plus de souffrance, et une voix suave, une voix que je connais bien, me dit, dans un baiser : « C'est moi, ne crains pas... » O mon Amour. Tu es revenu enfin ! Tu es ici, mon Bien-Aimé ! Oh ! que m'importe la guerre, et les cloches et la fièvre, si Tu es là, mon Dieu? N'es-Tu pas ma paix, Toi, et ma joie, et mon chant intérieur? O Amour ! O Amour ! Oh ! comme je suis heureux !

Je dors... et une douce main caresse mon front où l'apaisement s'est fait...

...Mais pourquoi y a-t-il, aux murs de ma cellule, ce papier satiné aux fleurs bleues? Comme c'est beau... Et ces glaces à biseaux, et ces rideaux de soie à la fenêtre... Comme il fait clair ! Un monsieur à lorgnons, en cravate noire, sérieux, me tient la main en regardant sa montre.

— Comment vous sentez-vous? dit-il.

Je réponds par quelque chose comme un rire qui sanglote. Comme je suis faible !

— Reposez-vous. Cela va mieux. Si vous vous sentez de l'appétit, vous pourrez prendre du lait.

Je le remercie des yeux, il sort.

Le valet de chambre m'apporte une potion.

— Vous allez mieux, lieutenant... Vous en avez, de la chance ! Le docteur a bien cru que vous y

passeriez. C'est la patronne qui était ennuyée, à cause de l'enterrement !

Il est bavard, il ne s'arrête pas de parler.

— Voici deux jours que vous avez le délire... et vous en avez raconté des choses ! Maintenant la fièvre est tombée : vous n'avez plus que 38,6... Vous venez du front? Cela se voit... Ce que j'en ai eu de la peine à brosser votre manteau ! Et des trous donc ! C'est des balles qu'ont fait tout ça? Vous avez dû en voir, vous ! Dites, vous en avez tué beaucoup, des Boches?

— Quel... quelques-uns... je crois.

— Ah ! c'est bien, ça ! Moi j'aime ceux du front, voyez-vous... Si ce n'était pas ma jambe...

— Quel... quel jour?...

— Quel jour nous sommes? Vendredi... le douze.

Le douze ! C'est le neuf au soir que je suis arrivé : et depuis lors j'ai vécu dans ce cauchemar ! Il était temps qu'on m'expédie.

* * *

15 février.

Je flâne, une langueur dans les membres, le long d'un beau boulevard. L'âme tassée, pris par la paix heureuse de la ville, je fixe mon intérêt sur tout ce qui se présente et ne sais rassasier mon étonnement. Tout m'émerveille, le moindre détail fait surgir dans ma tête de vastes interrogations, qui remettent en question le problème de la vie : ce groupe de balayeuses qui cherchent sur l'asphalte un peu de boue à racler, — ce sol uni et doux sans le moindre trou d'obus, où des gens se promènent en belles bottines cirées : ils rentreront chez

eux les semelles à peine souillées, — ces maisons placides, heureuses, sans une fente, avec tous leurs carreaux et toutes leurs tuiles, abris doux et solides où il ne pleut jamais, avec des fleurs aux fenêtres sous les rideaux de mousseline, — et puis des femmes, des enfants qui vous regardent passer avec de grands yeux souriants, sans inquiétude, — et toute cette vie sereine, qui marche comme une grande horloge, et ces hommes mesurés qui vont à leurs affaires, le regard sûr, sans autres soucis, en somme, que ceux qu'ils veulent bien se faire... Comme tout cela est bien conçu, bien arrangé, pour le bonheur, pour l'équilibre de l'homme. Civilisation ! Il me semble que je comprends tout à coup pour la première fois ce mot si plein, si harmonieux, que j'en vois l'expression complète et vivante. Nous autres, les poilus, nous ne sommes que des sauvages, là-bas, dans nos tanières, notre crasse, nos mœurs de primitifs et nos brutales besognes. Civilisation ! Ensemble de choses faciles, belles et aimables, que l'homme a mis des siècles à composer pour y asseoir sa vie, sa vie humaine, sa vie d'être qui pense... Oui, c'est eux qui ont raison, c'est ainsi qu'il faut vivre : c'est ici l'existence normale.

Et puis ce peuple de Paris, le plus civilisé des peuples, est si fin, si avisé, si gentil ! Jusqu'au plus humble des camelots, il a le sens inné du geste beau. A une échoppe, je demande une orange : la brave femme, en souriant, m'en présente trois des plus belles. Je veux payer : « N'êtes-vous pas Belge? » dit-elle. — « Oui, madame. » — « Oh ! faites-moi donc le plaisir de prendre encore ceci ! » Elle refuse obstinément mon argent : « Racontez-

moi quelque chose du front, s'il vous plaît », supplie-t-elle. Une des rares fois de ma vie, je m'exécute de bonne grâce, au milieu d'un groupe compact qui s'est formé aussitôt et qui écoute bouche bée, les yeux brillants.

Et cependant... Il y a une ombre à tout cela : je vois, je sens qu'il y a une faute dans le tableau, qui fait que l'œil ne se satisfait pas, qui gâte l'harmonie de cette vie trop facile. J'observe plus attentivement ces hommes que je croise. D'abord leur costume est laid : ils sont grotesques sous leurs chapeaux ronds. Et puis leurs visages sont sans âme : je leur trouve l'air bête et fade. Les femmes, les enfants, à la bonne heure ! Ils sont à leur place, ceux-là... Mais tous ces hommes bien portants, qu'est-ce qu'ils font ici à se balader accoutrés en pékins, les jambes dans des buses? Est-ce qu'ils ignorent que le sort du monde se joue là-bas, au front? Est-ce que cela ne leur fait rien, à eux? Pendant que nous nous usons, nous autres, jusqu'à la corde, ces messieurs font grand tapage parce que leur bain est trop chaud ou qu'il y a du bouchon dans leur vin. Oh ! les piètres âmes ! Plus je les regarde, plus ils me paraissent répugnants d'égoïsme, de platitude et de laideur. Et c'est eux qui auraient raison ! Ah ! non ! mille fois non ! Qu'importe, au fond, le vernis dont ils ont frotté leur vie? Qu'importe qu'elle soit commode et que leurs pieds soient propres? C'est leur âme que je veux voir : et leur âme ne vaut pas celle du dernier soldat qui souffre dans sa tranchée pour le salut de tous.

La civilisation... Voici ce que c'est : c'est d'avoir su élever son âme au-dessus de l'égoïsme, c'est de

savoir se donner, et souffrir pour un rayon de beauté, c'est de savoir aimer : car l'homme est fait pour cela, et pas pour autre chose.

Un dégoût me prend de tous ces pékins et de tous ces embusqués, l'air me pèse dans cette ville où l'on ne connaît la guerre que par les fadaises des journaux, d'où est parti tout ce qui avait assez d'amour pour partir.

Je vais me réfugier, au-dessus de Paris, dans la basilique de l'Amour : le temple du Cœur de Dieu... Sitôt entré, ma rancœur se dissout. Cette étonnante pénombre dorée qui tombe de la coupole et fait dormir la blancheur des marbres, pénètre dans mon âme et y met une tendresse d'une saveur inconnue. Et puis, là-bas, au fond, voici l'Hostie qui sourit, entourée de lumières qui palpitent comme des cœurs. Et sous les apparences un Cœur palpite aussi, pour le salut du monde. Je me prosterne, j'adore. O Jésus ! comme je comprends bien que Toi seul es la Voie, la Vérité, la Vie, que Toi seul es l'Amour, source de tout amour, et que si ton Cœur divin ne battait dans l'Hostie aucun cœur ne battrait, si ce n'est pour la haine.

16 février.

Décidément, j'en ai assez de Paris. C'est hideux des pékins. Et il n'y a pas que les pékins : j'ai passé une demi-heure avec deux officiers en permission : huit jours de débauche, c'est tout ce qu'ils sont venus chercher ici, c'est là tout leur viatique, pour aller reprendre au front le grand sacrifice. Les malheureux ! Au lieu de boire au sacrifice même l'eau vive de la force, ils viennent se venger, en se vautrant dans l'abjection, de ce qu'ils ont eu à souffrir.

Et puis je me suis trouvé devant un dernier spécimen, le plus repoussant de tous. J'ai rencontré, rue de Rivoli, un officier très chic, fortement galonné, en splendide uniforme, qui promenait, au bruit de ses éperons, des regards farouches et des moustaches en bataille. J'en suis demeuré tellement ahuri que je me suis attardé à le considérer, comme si j'eusse rencontré un roi mage ou un iguanodon, oubliant totalement de lui rendre les honneurs dus à son rang. Il s'est arrêté, écrasant du regard ma chétive personne :

— Monsieur, vous ne pourriez pas me saluer?

— Oh !... si cela peut vous être agréable...

Mon sourire n'a pas dû lui plaire, car il est devenu soudain aussi rouge que sa belle culotte.

— Je vous prie de vous mettre en position, monsieur !

Un rassemblement se formait. Alors, la moutarde m'est montée au nez ; avec un geste superbement impertinent, j'ai crié :

— Va te faire pendre, nom de diable !... Viens donc voir aux tranchées comment on se salue... embusqué !

Et je suis parti, en répétant « embusqué ! » de toutes mes forces, laissant mon type cloué de saisissement : et j'ai entendu qu'il me criait, de loin déjà :

— Vous aurez de mes nouvelles, monsieur !

J'attends toujours ces nouvelles-là.

Et pour finir, quand j'ai voulu aller voir mes frères en saint François pour retremper mon cœur dans la paix monacale, j'ai dû chercher longtemps, et j'ai fini par apprendre qu'ils n'avaient plus de couvents, mais vivaient dispersés, déguisés en

abbés, filés par la police. Marianne ! Le père Combes ! C'est vrai : ne suis-je pas ici dans la ville qui a fait la fameuse Révolution pour les « Droits de l'Homme »? Ah ! la bêtise humaine ! N'est-ce pas pitié de voir ce peuple intelligent et généreux se laisser mener, un anneau dans le nez, par cette bande d'avocats?

Je suis écœuré : je suis retombé dans les bas-fonds de la vie. Et soudain un besoin irrésistible me saisit, un besoin maladif, de m'échapper, de ne plus voir ces gens, de retrouver ma vie... Je sens une nostalgie intense m'envahir : la nostalgie du front, des tranchées, de la boue, des obus, de la joyeuse souffrance, de toute cette misère où resplendit une gloire : la gloire du sacrifice.

C'est entendu, demain je retourne au front.

*
* *

17 février.

De l'eau !... De l'eau et de la nuit ! Le pays est transformé en ténèbres liquides dans lesquelles nous nageons, les jambes battues par l'écume des vagues. Une crue extraordinaire a fait déborder l'inondation : pour atteindre le poste il faut faire un kilomètre en pleine mer. « Grand'garde inaccessible », dit le rapport du major... On y arrive tout de même.

Les fascines ont été emportées par le courant et flottent à la dérive : on marche dans l'eau, les pieds enlisés à chaque pas dans le fond visqueux, tâtant le terrain du bâton avant de décoller un pied pour l'enfoncer plus loin, avec la terreur de culbuter dans quelque trou sournois avec notre bagage.

Dire que ce matin j'étais sur l'asphalte de Paris !...

Je ne le regrette pas : je lutte, je me sens chez moi. Et puis comme je vais être bien maintenant, dans mon ermitage ! Je rapporte, outre une lunette marine et divers instruments, un bréviaire, un Évangile, une petite bibliothèque — un an de nourriture spirituelle — et puis un paquet mystérieux dont les trous révèlent des choses étranges : des fleurs, des soies, des franges d'or...

Moréa, mon groom, porte une partie du butin. C'est la première fois qu'il vient dans ces parages ; il la trouve plutôt mauvaise, et, derrière moi, souffle et gémit à fendre l'âme.

Un bruit de voix. Des ombres chavirent vers nous, précédées chacune d'une perche, et surmontées de la tête monstrueuse que leur fait le bagage haussé sur le cou : c'est la relève des « spéciaux ».

— C'est le chemin? crie une voix au passage.

— Oui... je crois.

Au même instant une fusée jaillit, balafre la nuit, éclairant de reflets verts la nappe liquide sans fond, rabotant de lumière la crête mouvante des vagues. Les ombres, d'un seul mouvement, se courbent, le ventre à l'eau... Aussitôt les balles claquent, éclaboussent le lac, cherchant le groupe en dérive.

Le météore s'éteint : on est aveuglé, on ne voit plus rien... Râng ! Râng ! Des shrapnells éclatent sur nous, en explosions stridentes qui se propagent, dans la nuit, en une longue musique aérienne.

— Mon lieutenant !...

Il y a une détresse dans l'appel de Moréa. Il s'est arrêté, pétrifié.

— Mon lieutenant, est-ce que je dois aller jusqu'au bout comme cela?...

— Mon vieux, si tu veux retourner, voilà le chemin : tire ton plan.

Son regard fait le tour des ténèbres.

— Je vais me noyer, geint-il désespéré, je ne sais pas par où, moi...

— Écoute, extrait de tourte, si tu veux te tirer vivant d'ici tu n'as qu'une chose à faire : viens avec moi jusqu'au poste, et tu rentreras sur les talons du lieutenant Decubère.

— Misère de misère de misère de...

Et je songe que des embusqués se promènent en ce moment, le cigare aux lèvres, au boulevard des Italiens, leur dernier béguin au bras. Et je les entends grommeler, mécontents et sévères : « Qu'est-ce qu'ils f... donc là-bas au front, qu'ils ne bougent pas? Ils n'ont qu'à prendre l'offensive une bonne fois ! C'est insupportable, à la fin ! »

XIII

Bourrasques.

Mars 1915, encore à Oud-Stuyvekenskerke.

Mes yeux s'ouvrent, et se referment, aveuglés de lumière crue : près de moi, le mur est crevé, je suis écrasé sous les briques et j'ai du sang à la main. L'obus a éclaté contre moi, à moins de cinquante centimètres.

Je me tâte... C'est incroyable, je n'ai qu'une éraflure, mais je suis assommé, et tout à fait sourd de l'oreille droite.

Dans la chambre, tout est bouleversé, criblé, déchiqueté, — tout, sauf moi et ma petite Vierge. Et juste au-dessus d'elle, un éclat, dans le mur, a fait saillir une brique, formant une console. J'y dépose la statuette. *Ave, Maria...*

Tout le monde a décampé.

Le tir fini, Cornez rentre. Il s'arrête, atterré, brandit les poings.

— Bougres di nom di Dji d' sacrés Flaminds d' pourç... !

Le reste s'étrangle dans sa gorge.

— Eh ! pékin ! crie-t-il par la fenêtre.

Le pékin réintègre, encore blême : c'est un gros bonhomme barbu, placide, poli, odieusement bourgeois en dépit de son uniforme de brigadier. Il est venu observer un tir, et la trouve plutôt mauvaise.

— C'est curieux, dit-il d'une voix précieuse, le bombardement produit sur mon organisme un effet diurétique très marqué.

— Un quoi? grogne Cornez.

— Mon ami, dis-je, en style militaire on dit : « Quand on bombarde, je p... (*censuré*). »

*
* *

3 mars. — Bombardement. C'est normal : on ne s'en fait pas.

Nous avons d'ailleurs de la société : de Wilde est au poste, avec ses deux loups, que l'habitude de rôder ensemble et le besoin de s'injurier a rendus inséparables.

Sitôt arrivés, ils ont dressé leur plan. Puis Frentzen est venu trouver de Wilde :

— Leuitenannt, c'est nous pouvoir allei une fois sur le petit ferme là-bas?

— Hein? Là?... Mais c'est plein de Boches, malheureux !

Frentzen a changé sa pipe de côté, et, avec un geste superbe :

— Les Bosses ! Wah !... On leur foute un balle dans son cul ! Wouâh !...

Et ils sont partis.

Au bout d'une heure, un bruit de dispute nous a avertis de leur rentrée. Le coup a raté. Snysters a le

képi troué par une balle. Il accable Frentzen d'un déluge d'invectives, puis descend.

L'autre s'approche de moi :

— Leuitenannt, dit-il en confidence, Snytsers, ça c'est un qui a pas peur, nom de... Mais — le doigt au front avec un sourire malin — il est un peu comme ça... là, vous comprenei?... Wah !...

— Oui, oui, je le connais, allez !

L'instant d'après, Frentzen étant sorti, Snytsers vient s'asseoir près de moi.

— Ah ! lieutenant, me dit-il, ce Frentzen, c'est, nom de..., un type qui n'a pas froid aux yeux. Mais — frappant son front avec un clin d'œil entendu — là, vous savez...

— Oui oui, je sais...

Cinq minutes plus tard, ils s'en vont de conserve, bras dessus, bras dessous, tout en se chamaillant de plus belle, à la recherche de nouvelles aventures.

On bombarde toujours, avec rage : on dirait qu'ils veulent en finir. Les obus grincent, grondent, trépignent, secouent les murs, les passerelles volent en l'air dans des tourbillons de fumée et de débris.

Sous l'avalancne, du haut du pignon, je règle nos tirs de riposte.

— Lieutenant, crie Cornez, l'appareil ne marche plus !

Je descends ; je suis à peine en bas qu'une explosion projette derrière moi une mitraille de briques. Je suffoque, je tournoie dans un nuage de poussière : du poste que je viens de quitter il ne reste qu'une large brèche dans le mur ! De Wilde accourt :

— Eh bien ! dit-il en me voyant entier, je crois,

mon vieux, que tu es immunisé. On prie trop pour toi, là-bas...

— Je suis vacciné.

Le fil est coupé, la passerelle rompue : plus rien à faire pour l'instant. On s'assied en rond dans la chambre. Snytsers et Frentzen sont rentrés : ils se taisent, fument et grognent.

— Dans cinq minutes, dis-je, nous serons peut-être chez saint Pierre : je prendrai le commandement du détachement.

— J'aime autant claquer pour qu'ils crèvent, éclate Snytsers, secoué par une rage... Les cochons !

— Coçons de coçons ! reprend Frentzen en écho.

Snytsers tire trois bouffées de sa pipe en réfléchissant profondément, ce qu'on peut voir aux mouvements convulsifs de sa moustache. Puis, très calme, il formule, la conclusion de sa méditation :

— Cela vaut tout de même bien la peine, hein, de vendre sa peau, hein !

— Wouâh !... répond Frentzen, d'accord pour une fois.

Soudain, dans un tonnerre, les murs tremblent, les panneaux de la fenêtre sont projetés à l'intérieur avec des paquets de vase. Nul doute : ce sera bientôt pour nous. Nous attendons. Comme protection, une brique par devant, une planche sur nos têtes : nous sommes dans les bras de la mort.

— Mon cher, dis-je à de Wilde, ce soir nous attraperons sur la bosse une attaque en règle : c'est certain.

Heureusement que depuis hier nous avons — enfin ! — des fusées et deux mitrailleuses !

A midi, accalmie. On répare la ligne téléphonique, on rafistole l'observatoire.

Puis cela recommence de plus belle. Des centaines de projectiles s'abattent sur la grand'garde écrasée, pilonnent frénétiquement le chaos de décombres. L'infortuné hameau est secoué de spasmes, et, noyé dans l'orage, hurle de douleur, et s'empanache d'une chevelure mouvante. Les obus creusent la vase et soulèvent des trombes noires, qui lourdement retombent en cascades sur nous.

Le jour baisse. Le noir se fait sur l'enfer. Des salves de shrapnells emplissent la nuit d'éclairs rouges, couvrant le terrain d'une averse de plomb. Ceci présage l'attaque.

— Écoute, dis-je à de Wilde, garde le poste dix minutes : je vais à la tranchée régler la question des fusées.

Je sors. Au même instant, dans un éblouissement pourpre, un souffle chaud me projette contre le mur ; je tombe à l'eau, assommé. Un bond : je me précipite, à moitié étourdi, glissant, enfonçant, trébuchant dans le sol mou, culbutant dans les trous frais, flagellé par des flammes sauvages qui lancent des paquets de balles dans le vertige de l'air. Cela pue la poudre et la vase.

A la tranchée, les piottes sont enfoncés dans leurs trous.

— Voici, dis-je au lieutenant : ils vont attaquer. Dès qu'ils allongeront le tir, fais sortir tes hommes. Je me tiendrai à la tranchée *e* : quand je donnerai un coup de sifflet, lâche une fusée vers F_1.

Tout à coup des cris partent de mon poste :

— Lieutenant ! Lieutenant !

— Qu'y a-t-il?

— Venez !

Je retourne : le poste est évacué ; plus de lu-

mière, mais dans le plafond une large baie laisse passer l'air froid. Sur le plancher, un corps est étendu parmi les décombres. J'éclaire la figure : c'est Snytsers — mort. Un gros éclat lui a traversé le cœur, il est tout rouge, d'un sang encore fumant.

Un signe de croix : *requiescat in pace!*

Les explosions continuent à secouer la maison. Je vais retrouver les autres, qui se sont abrités dans une tranchée : de Wilde est blessé au poignet, Cornez est abruti par la commotion, Frentzen gronde en mâchonnant sa pipe, et jure en sourdine, à jet continu : « Sales Bosses ! Coçons de coçons ! Pauvre Snytsers ! Nom de nom de nom de nom de nom... ! »

Et soudain dans le concert diabolique des obus, il y a un changement de ton : ils filent par-dessus nous comme des cordes de métal, et vont s'abattre en arrière.

— Attention : ils allongent !...

Je cours à la tranchée *e*. Des coups de feu partent du parapet.

— Les voilà ! crie un homme.

Et aussitôt ç'a été une pétarade enfiévrée. Les Allemands tirent aussi, les balles claquent sec et dru. Je hurle :

— Halte ! Cessez le feu !

De Wilde m'a rejoint avec Liénart et Frentzen. Dans la tranchée, désordre et bousculade : on est en pleine relève !

— Tout le monde au parapet !

— Nous sommes de la compagnie relevée, dit un sergent.

— M'en fous : restez !

Le calme rétabli, je donne un coup de sifflet :

la fusée jaillit, une vive lumière inonde la plaine. Rien : pas un homme... Mais je découvre, à trente mètres devant nous, une longue ligne de bosselures dans le sol. Cela n'y était pas tout à l'heure...

— Là ! Ils se terrent !

Je fais pointer la mitrailleuse.

— Attention... A mon commandement... Et visez bas.

Un reflet de lune éclaire faiblement le terrain. Aux jumelles, je distingue des pelles qui remuent autour des bosses, puis des ombres qui rampent. Et, soudain, un ordre guttural éclate :

— Vorwärts !

Les ombres se lèvent : dix, vingt, cinquante silhouettes noires se mettent lourdement sur pied, démarrent, se précipitent...

— Joue... Feu !

Une effroyable détonation : toute la tranchée a fait feu à la fois, puis la mitrailleuse fauche, avec un craquement de crécelle qui vous secoue le cœur. En une seconde, toutes les ombres sont par terre, aplaties, clouées dans le sol. Des mitrailleuses allemandes entrent en action ; heureusement, elles tirent trop haut : l'écharpe de plomb nous frôle sans nous atteindre. On tire de partout maintenant, et, dans cette cataracte de métal, assourdi, hébété, on ne perçoit plus rien ; on ne comprend plus rien, sinon que les Boches sont là, et qu'ils ne peuvent pas passer !

Au bout de cinq minutes, ils se relèvent, tentent un nouvel assaut, et de nouveau sont couchés par le feu. Pendant trois heures, obstinément ils essayent d'avancer, décollent, progressent de quelques mètres, puis sont balayés, fauchés, écra-

sés... Et enfin ils refluent, se retirent péniblement en traînant leurs blessés et leurs morts, et, rampant, disparaissent dans la nuit.

Minuit. Un grand calme s'est fait. La lune plaque sur la plaine des blancheurs immobiles. Les hommes grelottent contre le parapet. Le capitaine, qui boite, blessé au pied, les fait rentrer dans les trous. Toute la vie de la tranchée se résorbe comme des antennes qui se rétractent. Seule, la sentinelle, mains en poches, reste debout, la baïonnette au vent. Dans un abri éventré, un cadavre est couché ; un chat famélique aux yeux de braise lèche le sang de son crâne.

Nous rentrons au poste : et là, soudain, devant le spectacle qui s'offre, tous ensemble nous sommes pris par la même émotion : comme dans une chapelle ardente, nous nous rangeons, debout, tête découverte, silencieux, pour prier. Snytsers, couché tout droit au milieu de la salle, la face au ciel, dort son grand sommeil dans un pâle nimbe de lumière : juste au-dessus de sa tête, par la brèche béante, la lune coule un rayon blanc, très pur, très paisible, qui met une auréole sur ses traits : simple et auguste mortuaire que le ciel fait à son rude martyr. Et je me prends à penser que dans ce doux rayon l'âme du héros est montée dans le Royaume d'en haut...

La chambre, béante et obstruée, est inhabitable : chacun se met en quête d'un abri. Cornez m'aborde :

— Lieutenant, je n'en puis plus : est-ce que je ne pourrais pas aller quelques jours à l'arrière?

— Mon vieux, ce n'est pas le moment : si tu es fatigué, repose-toi.

— Je ne saurais plus rester ici, mon lieutenant... Je ne saurais plus ! Ces obus ! et ces morts ! j'en suis malade... Laissez-moi partir, mon lieutenant !

— C'est bien : partez. Mais vous ne reviendrez plus.

— Mon lieutenant !...

— Allons, suffit. Il me faut des hommes aux nerfs solides.

Il sort. Je reste seul. Exténué, je me couche, dans les décombres plaqués de sang, près de Snytsers... et je songe, en le regardant, la main à ma carabine — une carabine que je tiens de lui, qu'il a volée expressément pour moi autrefois.

Il fait prodigieusement tranquille. Snytsers dort... Comme il est pâle et recueilli ! Comme il est beau ainsi ! Je ne lui ai jamais vu cette expression-là. Est-ce ce rayon d'argent, qui met sur son visage cette beauté bizarre?... Non, je vois, il dort doucement, et c'est l'apaisement de la mort qui transfigure ainsi ses traits.

Dire qu'il sait, qu'il voit maintenant ! Dire qu'il est entré dans la Réalité éternelle d'où l'on comprend tout comme il convient de comprendre !... C'est pour cela sans doute, qu'au moment de la mort l'homme devient beau pour la première fois... Il a vu Dieu, et sa chair même garde de cela une sorte d'immense sérénité. « *Credo quod Redemptor meus vivit*... Je crois que mon Rédempteur vit, et qu'au jour dernier je me lèverai, et que, dans ma chair, je verrai mon Dieu, mon Sauveur : je Le verrai, moi, de mes yeux, moi-même, et pas un autre : cette espérance repose dans mon sein. » Plus je regarde ce visage pacifié, plus je saisis que c'est là le chant intérieur de ces lèvres, fermées sur l'espérance.

Et c'est sans doute ainsi, mon brave Snytsers, avec cette même beauté que je te vois maintenant, que tu ressusciteras au jour de la consommation?

Je lui parle longuement, intimement, à Snytsers... D'où vient donc que je lui parle ainsi, comme je n'ai jamais su lui parler jusqu'ici? D'où vient que maintenant nos deux âmes se comprennent? D'où vient que nous voici soudain rapprochés par la mort, par ce qui devait tout briser entre nous?...

Je comprends : c'est qu'il séjourne maintenant là où moi-même je suis déjà de toute la force de mon désir... Et ce désir, comme il s'est accru tous les jours dans la pénitence de ce cloître sauvage!

La vie présente, qu'est-elle donc encore pour moi? Misère, souffrance, horreur : un sacrifice qui se recommence et se prolonge sans trêve. L'image de cette terre... un chaos de désespoirs, de choses grimaçantes, brisées, mourantes, qui souffrent et agonisent comme moi... Comment ne pas se détacher de tout quand on ne trouve plus rien à aimer? Ah! le secret de la pénitence, qui prend l'âme dénuée, et la pousse, heureuse désespérée, vers l'Amour éternel, sa dernière ressource!

La mort est le grand commencement vers lequel s'acheminent nos existences terrestres.

Je regarde Snytsers... Et je l'envie. *Quando veniam et apparebo ante faciem Dei?...*

On monte. J'entends, dans l'escalier, le grognement de Frentzen : « Sâcre nom de nom de nom de nom... » Ils viennent enlever le corps. Frentzen commence par lui ôter son manteau, qu'il s'adjuge, « parce qu'il est plus meilleur que le sien », puis le ficelle dans une couverture. Et comme il travaille,

bousculant le cadavre de ses bras de géant, je vois de grosses larmes couler sur ses joues tannées. Cela fait, d'un tour de bras il enlève le ballot, tout seul, et sort avec Snytsers sur son dos, grondant, désespéré : « Sâcre milliard de nom de nom !... De nom de nom de nom de nom !... » Et ses jurons ressemsemblent à des sanglots.

Le corps évacué, Frentzen revient laver le sang

— Leuitenannt, dit-il, s'interrompant soudain, ça devei lui arrivei : moi lui a touzours dit ; lui c'était touzours zurer comme un coçon. Ça devei lui arrivei, nom de...

Et jurant pour deux maintenant, il continue à grommeler en lui-même.

* * *

Mai 1915.

Printemps ! Aurore de mai ! De quel vêtement d'allégresse vous revêtez la mort !

Voici que sur cette guerre vos mains pures ont passé, chargées de fleurs, de parfums et de lumière ! Voici que tout le pays qui fuit derrière l'Yser n'est plus qu'une grande corbeille de bouquets blancs sur un tapis de velours ; et de tout cela monte une rêveuse ivresse.

Et voici que de ce massif de pommiers, rose de fleurs, un homme gris débouche, un Allemand ; il s'arrête, aspire longuement les tendres parfums, cueille une branche, et s'en va dans cette fête qu'il nous a volée.

Hélas ! ce n'est que pour eux que vous êtes si prodigues. Ici, point de printemps, pas une fleur, pas un chant : rien que l'épouvante contractée

des ruines, l'eau noire croupissante, les charognes hideuses qui achèvent de pourrir, montrant tous leurs os nus. Ah ! quand reverrons-nous les paisibles printemps? Quand Te verrai-je, ô Toi, en qui tous les printemps vont puiser leur jeunesse?

Soudain, du sein des fleurs, deux jets gris ont jailli. Un sifflement horrible : les monstres, embusqués dans les parterres candides, crachent la mort sur nous.

A droite, la bataille hurle dans un rideau de fumée : notre artillerie prépare l'attaque des tanks. Brusquement un grand silence se fait, et aussitôt une clameur lointaine arrive jusqu'à moi : « Vive le Roi ! » Des files d'hommes surgissent, avancent en courant, salués par des essaims de shrapnells ; les mitrailleuses se mettent à moudre, les rangs oscillent, se dissolvent ; les hommes tombent, titubants, au hasard des coups, comme un grand jeu de quilles où passerait une boule. Ceux qui restent se terrent.

Alors c'est le jeu des grenades. La lutte se concentre au boyau de la mort, dans la berge du fleuve, qui se couronne de flammes. Quelques Allemands parviennent jusqu'à la tête de sape, y lancent leurs grenades, debout sur le parapet, mais aussitôt, frappés tous ensemble, plongent, les bras en avant. dans la gueule fumante.

Et pour tous ceux qui tombent, je prie l'office des morts. *Requiem æternam dona eis, Domine,* donne-leur le repos, Seigneur, après le sacrifice ; donne-leur la vie, et fais luire à leurs yeux l'éternel printemps.

Jour de grand holocauste. Et quand tout est fini, le soleil du printemps, sur les champs que tant

de corps émaillent, verse joyeusement ses rayons chargés de vie, pressé de faire germer cette semence nouvelle pour le salut du monde.

* * *

Juin 1915.

Le poste est devenu une grand'garde importante. Toutes les nuits, ce sont des raids, on attaque de part et d'autre, on se dispute furieusement chaque parcelle du marais. Nous avons progressé : devant le village, tout un réseau de tranchées s'étend, s'élargit démesurément, occupé par un bataillon,

Et chaque soir, une procession de brancards s'en va par la passerelle, portant des choses broyées et gémissantes, rançon d'une ligne de journal : « Légère progression sur l'Yser. »

J'habite maintenant un abri en bois que le génie m'a construit derrière la maison. Le soir tombe, je cause avec un capitaine des chasseurs. Dans le coin, mon nouvel aide, un bleu, fume des cigarettes.

Soudain, clac, clac ! rrr... L'attaque ! En quelques secondes, c'est une assourdissante bacchanale. Le capitaine se précipite au dehors, et, trébuchant dans le noir, hurle : « Cessez le feu ! » Sa voix se perd dans le vacarme.

— Au poste ! dis-je à mon jeune homme.

Il reste immobile. Sa figure est horriblement pâle, ses dents claquent, il tremble de tous ses membres.

— Eh bien ! fieux, quoi donc?

— Mon... je... je...

Je l'empoigne et le pousse dehors :

— T'en fais pas, vieux, c'est le baptême.

En haut, quand je pousse la tête par-dessus les

briques, j'ai l'impression que je me plonge dans un bain de métal sonore. Les balles claquent sur le mur, se croisent sur ma tête en un réseau serré, hachent l'air qui siffle et grince, secoué de remous. Les grondements des obus qui éclatent de toutes parts, rythment le vacarme comme un monstrueux bourdon. L'horizon est strié d'éclairs.

Je nage dans la mort — pas la moindre émotion; la mitraille, c'est comme l'eau froide : reçue à petites doses, coup par coup, elle saisit et crispe, mais une fois qu'on y est tout entier on ne ressent plus rien ; il se produit une sorte d'inconscience, de paralysie nerveuse, il y en a trop : l'attention, diluée, n'a plus le temps de se fixer. Et puis, je suis occupé : j'observe, je mesure, je crie des directions à mon aide qui, lui aussi, a retrouvé son sang-froid et s'esquinte consciencieusement à son téléphone.

Accalmie. Je le laisse seul — affaire de l'apprivoiser. Aux tranchées, les mitrailleuses ont de la casse. J'y trouve van der Burch en train de compter ses morts.

— Figure-toi... ce bougre, dit-il en me montrant un homme accroupi contre l'abri, je le trouve en train de flemmer pendant que les autres travaillent. Je le pousse de ma canne... Ah bien, oui ! il était mort ! — Il est mort, sacristi ! Pauvre type ! Il n'a pas encore l'air de s'en douter...

Je rentre chez moi.

Eh bien ! l'ancien, ça va?

— Oh ! oui, mon capitaine, c'est question de s'habituer.

Une ombre s'approche sur la passerelle : l'homme marche sur la pointe des pieds et n'a l'air que médiocrement rassuré.

— On va rigoler, dis-je à mon bleu. Regarde.

L'homme est à quelques mètres. Je crie :

— Wer da !

Mon type lâche son fusil, fait demi-tour et s'enfuit, pris d'une panique folle. On le rappelle. Nous rions comme des dieux.

Une autre ombre. Attention, il arrive...

— Wer da !

— C'est le bon Dieu, répond une voix grave et paternelle. Je vous apporte la sainte Communion.

Je tombe à genoux.

Et maintenant, dans la solitude noire où scintillent les étoiles, repose sur mon cœur, ô mon Bien-Aimé, fais-y sourdre l'amour sous ton brûlant baiser. Oh ! que je sente ton Cœur battre sur mon pauvre cœur, que je sente ta Vie passer dans ma misère, que j'entende ta Voix chère qui parle dans mon âme ! Ivresse brûlante, songe doux et lumineux ! n'est-ce pas déjà le cantique éternel qui prélude en tremblant? n'est-ce pas déjà le ravissement des cieux?...

Zing ! Clac ! clac ! Rrrr... ! Écoute, mon Amour, ce concert recommence. Qu'il m'est doux à présent ! Broum ! Broum !... Les instruments s'accordent pour le grand hosannah. Oh ! mourir ! mourir maintenant ! Voir s'ouvrir à mes yeux le portique d'amour devant lequel j'attends, serré entre tes bras ! Et entrer avec Toi, la main dans la main, aux lieux béatifiques, et Te voir ! Te voir enfin ! Une balle ! une balle suffit pour me faire vivre... O mes sœurettes ailées, que votre chant m'est cher ! Pourquoi vous trompez-vous? Ne voyez-vous pas ma poitrine qui s'offre, et mes bras grands ouverts qui vous demandent l'aumône du paradis?...

Et, dans l'averse hurlante qui balaye l'espace, je me surprends, tout debout au-dessus de la muraille, les bras en croix, cherchant à embrasser la mort. Et je dois faire effort pour descendre et me couvrir.

XIV

Un soldat.

« Le lieutenant Lekeux se présentera demain à 9 heures au rapport du chef de corps. »

Cela n'a l'air de rien, mais moi, en approchant de Steenkerke, je me sens à l'estomac quelque chose de pénible, comme une vague inquiétude : sans blague, cela me trouble plus qu'un bombardement de 21 c, d'avoir à me trouver tout à l'heure à moins de deux mètres du Colonel. Vous ne comprenez pas ça, vous : c'est que vous ne connaissez pas le Colonel !

Le Colonel de Vleeschhouwer, dit le Vleesch, est une force de la nature, quelque chose comme un cyclone ou un cataclysme ambulant.

Toujours botté, toujours tonitruant, avec son torse bombé, sa figure de bison, sa moustache impérieuse que soulignent deux touffes broussailleuses, son œil injecté, vineux, inquisiteur, il répand devant lui l'épouvante, le silence, et une sorte d'anéantissement moral de tout ce qui n'est pas lui. Là où se trouve le Vleesch, il est le centre de l'univers.

C'est d'ailleurs un chef merveilleux. Il sait vouloir, commander, et bousculer les hommes et les événements. Comme il possède toutes les qualités et tous les défauts qui me manquent, je ne le regarde qu'avec une sorte d'admiration superstitieuse. Il est pour moi le type du soldat. Cette brutalité spontanée, cette formidable confiance en soi-même, toute cette déformation professionnelle que notre métier exige plus que tout autre et qui sent un peu l'ancien Gaulois, le Vleesch l'a de tempérament. Il est fait pour cela, et on ne l'imagine pas autrement que colonel d'artillerie.

Cavalier fougueux et de grande allure, il me fait penser à Murat, quand il passe l'inspection de ses batteries sur son petit pommelé : une inspection en cinq secs, au galop, le temps semble-t-il de ne rien remarquer du tout... Ah ! bien, oui ! le tour fait, il a tout vu, critiqué le moindre contre-sanglon mal ajusté, et distribué, sans s'arrêter, le nombre voulu de jours d'arrêts et de salle de police. J'en suis étourdi et terrifié.

Les mauvaises langues disent que c'est à la bouteille qu'il puise cette sûreté de flair et cette diabolique pétulance. Et le fait est qu'il a un gros défaut : il se nourrit principalement d'alcool — il se conserve dans l'alcool. Mais cela produit en lui un tel jaillissement de bravoure, de clarté et d'entrain, que c'en est presque une qualité : ça l'achève.

A la bataille de l'Yser, il a été le grand chef d'orchestre de l'artillerie devant Dixmude. Sa décision et son coup d'œil ne furent pas pour peu de chose dans notre succès.

Il s'était immédiatement porté à la cure de Caeskerke où se trouvait une cave réputée : après

avoir expulsé les fusiliers qui y faisaient bombance, il y avait installé son quartier-général et avait entamé les opérations, en commençant par le schiedam. A ce moment un sous-officier se présenta.

— Mon Colonel, y a le Curé qui est parti, et il a tout laissé en plan dans l'église : y a l'saint Sacrement qu'est encore dans la sacristie, et on tire dessus.

Voilà mon Vleesch dans une rage folle :

— Sâcre nom de... de foutard de curé ! je vais lui montrer, moi, comment on se comporte !

Sur-le-champ, il commande une corvée.

— Brigadier, dit-il au chef d'équipe, vous allez prendre toutes les bondieuseries qui se trouvent dans l'église, et vous porterez le bazar au curé de Steenkerke, compris? Et tâchez d'être convenable en portant ça, sinon... ! Et surtout, ayez soin du Bon Dieu, nom de Dieu !

Ayant ainsi sauvé le Bon Dieu, le Vleesch héla son groom :

— Amène-moi son bourgogne, à ce curé !

Et ce jour-là, la cave n'en mena pas large — les Boches non plus.

Quand j'arrivai à l'Yser, je fus désigné pour le 3 A, le régiment du Vleesch.

Or, quelques jours après, je me trouvais dans un café avec un groupe d'officiers. Tout à coup la porte s'ouvre violemment, tandis qu'une voix de trombone, dans un bruit d'éperons, prononçait :

— Moi, j'appelle tout ça des foutaises !

« Le Vleesch ! » dirent quelques voix. Cette entrée fit l'effet d'une locomotive pénétrant dans le local :

tout le monde était debout, respectueux et effaré ; les doigts, automatiquement, vérifiaient les boutons des vareuses.

Le Vleesch, suivi de son état-major, s'avança vers une table occupée où se fit aussitôt un large vide, et, tandis que son regard faisait le tour de la salle, il poursuivit :

— Des foutaises, nom de D... ! (1) Garçon ! !

Alors, dans le tumulte de sa voix, peu à peu les conversations reprirent.

— Tiens ! dis-je, je ne suis pas fâché de faire sa connaissance.

— Comment ! tu ne t'es pas encore présenté? Mon vieux, tu n'es pas frais : il y tient, et pour le jour même de l'arrivée au corps...

J'appris d'ailleurs que les appréciations du Colonel étaient d'une partialité déconcertante : tout dépendait chez lui de la première impression. Cela me fit l'effet d'une douche. C'était vrai, au fond, j'étais en défaut. Je sentais un malaise m'envahir.

En ce moment un officier me tapa à l'épaule :

— Le Colonel vous appelle.

Ça y est ! pensai-je. Je m'avançai, la tête vide, les jambes molles... Et alors le regard du Vleesch rencontra le mien ; il me semble que ce regard avait le mouvement rotatoire et impétueux d'une trombe. J'arrondis l'échine.

— Ah !... C'est vous Lekeux?

— Oui, mon Colonel...

Ma voix avait un drôle de son, mat et lointain.

---

(1) Note pour les pékins. — Traduisez : « Nom de diable. » — Un jésuite m'a appris cette pieuse pratique.

Le Colonel plongea, d'une façon effrayante, la vrille de son regard jusqu'au fond de mon cerveau. J'entendis qu'il disait :

— C'est vrai que tu as demandé au chef d'état-major les missions dangereuses?

— Mais oui, mon Colonel... C'est un peu mon devoir...

— Et tu es curé?

— Moine, mon Colonel, franciscain...

Alors le Vleesch éclata :

— Nom de D... ! ! Tu es un chic type, hurla-t-il, en bondissant. Tu me ressembles... Fous le camp, De Rycker, pour qu'il puisse s'asseoir près de moi. Garçon !

Après m'avoir démoli le poignet, il continua :

— Moi, nom de D... ! ça me connaît, les missions dangereuses. Ainsi l'autre jour...

C'est toujours comme cela, avec le Vleesch : dans tous les propos qu'il tient, la première phrase commence par n'importe quoi, et la deuxième, régulièrement, par ces mots : « Moi, nom de D..: ! » Et ce Moi est le thème de tout le reste du discours. Quelle force, d'être à ce point persuadé que tout, dans le monde, se rapporte à soi !

J'eus toutes les peines du monde à me tirer de là sans une cuite.

Donc, pour en revenir à mon rapport, je suis dans les bonnes grâces du Vleesch : cela me tranquillise un peu, tandis que je pédale vers son bureau. Mais voilà ! on n'est jamais sûr : son âme tumultueuse est comme un vent d'orage qui tourne brusquement sans raisons appréciables.

Appelé au rapport... Cette convocation officielle...

Ce ne peut être que grave : je me creuse la tête à scruter ma conscience. .

Steenkerke : le quartier-général du Vleesch. Il règne dans le village un ordre surprenant. Chose inouïe, tous les soldats qu'on y rencontre sont boutonnés, ceinturonnés, brossés. Les paysans eux-mêmes ont pris une allure inquiète et compassée qui les fait ressembler à des militaires.

C'est que le Vleesch, dès son arrivée, a établi un pouvoir despotique sur tout ce qui vivait dans les parages : soldats, pékins, chevaux, bétail, tout est sous sa domination et doit marcher à son allure. Il est une sorte d'hetman dans une tribu de cosaques.

Les indigènes on ont une terreur folle. Dès que l'hetman apparaît à sa porte, tous rentrent précipitamment au logis. Il engueule tout ce qu'il trouve à sa portée, pour des questions de harnais, de timons ou de crottins. Et puis, surtout, il tique à ce que les paysans prennent la droite avec leurs charrettes... Ils ne prennent jamais assez à droite,... et quand ils le font, alors ils sont engueulés parce qu'ils passent trop près de sa fenêtre. Aussi la plupart se résignent-ils à faire de longs détours pour éviter ce passage dangereux. Mais c'est qu'ils ne connaissent pas le Vleesch, car au fond il a un cœur d'or.

L'autre jour un docteur a eu l'étourderie de le saluer avec la pipe en bouche. Le Vleesch s'est précipité dessus comme un aurochs et l'a pris par la barbe en hurlant :

— Tu ne saurais pas saluer proprement un Colonel, sacré tropp de jeanfoutre?

Et il l'a si vigoureusement secoué que la moitié

de la barbe, dit-on, lui est restée dans la main.

Après quoi il l'a entraîné chez lui pour prendre un grand verre de fine, histoire de le consoler.

M'y voici. Dans le corridor, je vérifie ma tenue. Horreur ! Il me manque un bouton... et je suis trois minutes en retard !

De l'autre côté de la porte, j'entends la voix du Vleesch, qui, à elle seule, est toute une bataille En frappant, je songe : pourvu que sa montre retarde !

A mon entrée, il prend un air glacé, lourd de menaces.

— Ah !... Mets-toi là.

Il s'arme d'un lorgnon et d'un grand papier déplié sur sa table.

— Voici : Ton major... Tu écoutes? !

— Oui, mon Colonel.

— Ton major te propose pour le grade de capitaine. Tu n'y as pas droit, ayant été démissionnaire pendant deux ans. Sommes d'accord ? !

Les vitres tremblent sous le choc de ce « d'accoâard » qui éclate comme un coup de tonnerre.

— Parfaitement, mon Colonel.

Alors il frappe la table d'un formidable coup de poing :

— Eh bien ! il me plaît, à moi, nom de D... ! que tu sois capitaine, parce que tu es un chic type : il a raison ton major, et moi, je te propose au grand choix... Ah !

— Je vous remercie, mon Colonel...

— Tais-toi ! Moi, nom de D... ! j'dis qu' l'annuaire, c'est de la foutaise ! C'est les hommes qu'il faut voir ! Et j'te dis qu'tu es un nom de D... d'chic type !

Tu vis dans la charogne et la cochonnerie pendant des mois, tandis que nous, ici, nous trinquons de la fine champagne. Tu es un nom de D...

Une grosse larme roule de son œil gauche sur la table.

— Ça me fait pisser de l'œil de te voir, tiens ! Viens ici !

Et il m'embrasse d'une brutale accolade.

Alors, pour se calmer, il fait apporter les verres, et la conversation s'engage :

« Moi, nom de D... » C'est facile avec le Vleesch : on n'a qu'à l'écouter. Il parle de lui, copieusement, intarissablement. Tout à coup il s'interrompt :

— Dis donc, Lekeux, toi qui es curé...

— Religieux, mon colonel.

— ...toi qui es curé, dis-moi : est-ce que j'irai en paradis, moi?

Je ne puis m'empêcher de sourire. Entre l'église et le cabaret, le Vleesch n'hésite jamais, et ses prières jaculatoires doivent bien souvent faire rougir les anges.

Mais à considérer cette nature droite et loyale, je me dis que bien des bigots doivent être au-dessous de lui dans le Royaume de Dieu. Et n'a-t-il pas sauvé, lui, le bon Dieu à Caeskerke? Aussi c'est en toute sincérité que je lui réponds :

— Eh bien ! mon Colonel, si j'étais le bon Dieu, je vous laisserais d'abord un an sans boire en purgatoire. Mais cela fait, bien sûr que je vous prendrais en paradis. Or le bon Dieu est meilleur que moi, et plus raisonnable aussi.

— C'est, nom de D... un chic type, ton Bon Dieu ! Il me ressemble, celui-là ! Moi...

Puis, se reprenant :

— Mais sais-tu bien que je suis un vieux cochon, moi?

— Oh ! mon...

— Et que j'engueule les curés quand ils sont dans mon chemin?

— Ma foi, j'imagine que le bon Dieu doit le faire Lui aussi plus d'une fois.

— C'est vrai? Eh bien ! nous sommes faits pour nous entendre !... D'ailleurs je n'ai jamais fait une crasse, moi ! Je le lui dirai, au bon Dieu, si je le rencontre. Moi, vois-tu...

J'espère que depuis lors il L'a rencontré, le bon Dieu ; et sûrement le bon Dieu viendra Lui-même à lui : car Il doit s'amuser de sa franche bonne humeur, et n'a-t-il pas fait chanter par tous les anges du ciel, la nuit qu'Il est venu habiter parmi les hommes : « Paix aux hommes de bonne volonté ! » S'Il s'est fait petit enfant, c'est pour les vieux soldats aussi bien que pour les nonnettes. Et puis, il faudra des types de ce genre-là pour l'artillerie de saint Michel.

Et je prétends, moi, que le Vleesch... eh bien ! c'était un chic type !

XV

La Paix du Christ.

Juin 1915. — Toujours à Oud-Stuyvekenskerke.

— Mon capitaine, dit Hanquet, s'interrompant de fourbir son pistolet, i's'passe quéqu'chose de drôle ici.

— Quoi donc, Hanquet?

— Pourquoi que les Boches i' ne savent pas démolir la bicoque? C'est toujours sur elle qu'ils marmitent : et voici qu'ils ont esquinté tout le patelin, qu'est plat comme une figue à c't'heure, et la casba reste debout sur ses quilles, à s'foute d'eux. Elle n'a même pas reçu un pruneau depuis que j'suis ici. J'dis qu'c'est drôle, ça.

Le maréchal des logis Hanquet est mon nouvel aide depuis le départ de Liénart, désigné pour le C. I. S. L. A : un jeune Liégeois débrouillard, qui ne s'en fait pas et accompagne les obus en sifflant ; âme droite et joyeuse qui blague son héroïsme. Son père est volontaire et brigadier à la cavalerie : et rien n'est beau comme de voir le vieux brigadier

se mettre en position devant son fils et le saluer militairement avant de l'embrasser.

Quant à moi, je suis heureux. J'ai réalisé mon rêve : quand on arrive au poste, après avoir pataugé dans la vase, buté dans les décombres, fait le gros dos sous les balles, quand, après s'être cogné le front dans l'escalier ruineux qui mène à l'étage, on pousse la grosse porte de madriers, on trouve... une chapelle ! Ici !... Une vraie chapelle, pieuse, paisible, pleine de cette pénombre recueillie des cryptes ; un sanctuaire brillant de soies, d'ors et de passementeries ; un autel tout mignon dans sa toilette de dentelles, de fleurs et de nappes blanches ; des tapis, des tentures, des arceaux dorés. Tout cela si propre, si pieux, si tendre !

Et ceci est merveilleux : les obus ont tellement trituré le village qu'il en est devenu un lieu vague où l'on aurait déchargé pêle-mêle de gros tas de démolitions. Plus un mur n'est debout, les briques sont mélangées aux poutres et les tuiles aux matelas. Et au milieu, une chose reste debout, une seule, à l'endroit même où le feu se concentre : ma chapelle à l'étage de la maison qui me sert d'observatoire !

Ma chapelle ! Avec quel amour je l'ai arrangée et ornée, dans cette même chambre où était mort Snytsers ! J'en avais tant besoin ! J'avais si soif surtout de la Messe et de l'Eucharistie !

Maintenant, je bénis Dieu : j'ai mon sanctuaire, où, chaque nuit, s'il fait calme, un aumônier vient célébrer ; j'ai mon oratoire, où je passe de longues heures de béatitude. Elle est si douce, ma chapelle, et si éloquente ! Sa prière silencieuse m'avertit qu'une seule chose importe et traverse les remous du temps ; près de moi un clocheton achève dans

l'ombre son long rêve aérien, tout heureux, lui aussi, d'entendre de nouveau les répons des mystères ; aux murs, des inscriptions invitent à se souvenir de ceux qui sont tombés ici pour le grand rachat, unis au Christ qui montre ses blessures sur la croix. Et au milieu de l'autel, dans un massif de roses, à cette même place où l'obus lui a fait un socle dans le mur, Notre-Dame des Victoires sourit avec des yeux magiques qui posent sur toutes ces choses une égide céleste.

Et dans le charme de ce sourire on comprend le miracle, et l'on trouve naturel que les obus hésitent et s'en aillent ailleurs pour ne point contrister Marie.

Hanquet a pris l'habitude de venir à la Messe avec moi : je suis enfant de chœur, lui assistant. Mais il ne communie pas, quelque chose le retient. Et parfois il a de subites tristesses, qu'il ne sait chasser qu'en sifflant très fort un cramignon.

Aujourd'hui il est en veine de confidences.

— Mon capitaine... dit-il après une longue pause.

— Quoi, Hanquet?

— ...Je voudrais être comme vous.

— Ah !... Et qu'est-ce donc que vous seriez alors?

— Vous communiez tous les jours, vous, et vous êtes heureux, ça se voit... Et tenez ! à mon idée, c'est peut-être bien cela qui fait dévier les marmites.

— Mon cher Hanquet, il ne tient qu'à vous...

— C'est que... Est-ce que je peux vous dire ce qui me chipote?... Voici : quand on se confesse, faut promettre qu'on ne recommencera pas, paraît.

Or, c'est pas chic, n'est-ce pas, de promettre ça quand on est sûr qu'on ne tiendra pas sa parole?

Il m'a dit cela en hésitant, comme une chose préparée depuis longtemps et qui a eu de la peine à sortir. Sûrement, il attache une grande importance à la solution de sa question.

— Voyez-vous, poursuit-il, j'voudrais bien, moi, mais dès que je r'suis avec les copains ça me reprend, et je redeviens le même type qu'avant. Alors j'aime mieux ne rien promettre du tout.

— O homme de peu de foi!... Croyez-vous que notre Père céleste ne sait pas comme nous sommes délabrés? Ne savez-vous pas qu'Il est infiniment bon et intelligent? Dieu, Hanquet, ne demande que le possible. Vous voulez tout de même bien faire votre possible, hein?

— Ça, oui.

— Eh bien! allez donc au bon Dieu, dites-lui simplement : « Mon Père, je veux faire mon possible : aidez-moi à faire le reste, Vous qui pouvez tout. » Et pensez-vous qu'Il vous laissera en plan? Allons donc!

— Alors, vous croyez que je pourrai...?

— Je ne crois pas ; je suis sûr.

— Ah!... Ah!...

La tête dans ses mains, il réfléchit profondément. Une débâcle se produit dans la croûte de ses idées. Son regard s'éclaire.

— Je me confesserai ce soir, dit-il brusquement.

Et aussitôt :

— C'est que, voyez-vous, j'vais vous dire : j'suis fiancé, et elle, c'est une bonne fille qui remplit bien ses devoirs. Et ma mère était une brave femme aussi.

Minuit. Hanquet s'est confessé à l'aumônier. Il va communier. Son regard me dit la fête de son cœur.

Nous montons pour la Messe. Pour illuminer le renouveau de cette âme, j'allume tout ce que j'ai de cierges et de bougies. Les ors scintillent, toute la chapelle rayonne. L'aumônier, silencieux, revêt l'aube. Il a gratté la boue de ses godillots pour ne pas salir les tapis.

La Messe commence :

« Je m'approcherai de l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit ma jeunesse.

« Pourquoi es-tu triste, mon âme? pourquoi te troubles-tu? Espère en Dieu ; n'est-il point, Lui, ta force et ton salut? »

Et les prières se suivent, prières d'espoir, prières de confiance, divinement adaptées aux besoins de toute âme.

« Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté ! »

O mon Seigneur, penche-Toi sur cette âme sincère, sois le Père du prodigue — il était si heureux de pouvoir lui pardonner, à son pauvre fieux ! — Penche-Toi sur nos âmes, Père, sur nos pauvres âmes qui reviennent en pleurant, sur nos bonnes volontés ouvertes devant Toi !

Une batterie se met à tirer : la cérémonie est interrompue. Je sors. Dans la nuit, on s'assassine pendant quelques minutes. Je téléphone des directions. Puis le Saint Sacrifice reprend, paisible comme les étoiles : et seule la voix du Prêtre morcelle le silence. Et un grand souffle nous emporte très loin de nos misères.

Clac ! Une balle crève la cloison, et, traversant

la salle, va se ficher dans le mur. Personne n'y prend garde.

« Ceci est mon Corps... Ceci est mon Sang répandu pour vous, pour la rémission de vos fautes. »

Le Sauveur !... Le voici : Je Le vois, sous les liliales apparences : la blanche Hostie sur la nappe de neige, si près que je pourrais entendre les battements de son Cœur... O Jésus !... Oh ! comme elle est touchante, ta douce, ton humble Hostie, où Tu as voulu, ô Amour, encore une fois devenir semblable à nous, prendre nos langueurs sur Toi et souffrir avec nous pour que nous souffrions moins ! Oh ! voir que Tu as voulu venir jusqu'en ces lieux de tempêtes pour Te donner à nous !

Agneau de Dieu, très doux Agneau de Dieu, prends-nous en pitié, Toi qui nous aimes ; et donne-nous ta Paix, ô très aimant Agneau !

La Communion... Un viatique : elle l'est toutes les nuits, car chaque fois il redevient probable que ce sera la dernière.

« Que le corps du Christ garde ton âme pour la vie éternelle... »

Mes bras se ferment sur le baiser du Christ.

Et derrière moi, Hanquet sanglote tout haut.

Au loin, la bataille d'Ypres mugit comme de grandes orgues.

A l'aube de cette nuit qui avait changé pour lui la saveur de la vie, Hanquet me regarda d'un regard gonflé de bonheur.

— Il me semble que je ne suis plus le même, dit-il.

Et tout le jour, il chanta comme un pinson. Et il répétait :

— La vie est belle... La vie est belle ! Tenez,

mon capitaine, je serais content de mourir aujourd'hui.

Il communia encore la nuit suivante. Et depuis il est resté mon fidèle compagnon à la Table Sainte.

Et peu à peu, son âme s'ouvrait comme un lys au soleil. Nous parlions de Dieu et de la religion : et il m'avouait ingénument qu'il n'avait jamais connu ces choses. Ce qui l'émerveillait surtout c'était de savoir que Jésus était son Frère ; et il ne se lassait pas de lire dans mon évangile l'histoire de ce Frère divin. Je lui expliquai un jour comment ceux qui tombaient pour la justice recevaient la même palme que les martyrs de la foi.

— C'est beau, ça, dit-il, c'est mourir pour Lui, somme toute... Il est bien mort pour nous, Lui !... Je voudrais bien mourir comme ça pour Lui...

Cela fit de lui un martyr pour le ciel.

Car un jour de juillet 1916, devant Dixmude, une balle le frappa à la tête. Comme on le transportait, je m'approchai et lui serrai la main. Il ouvrit les yeux, et murmura :

— Commandant... je... je suis content... Au revoir.

Il mourut le jour même.

Je déposai sur sa tombe une carte où j'avais écrit ces deux vers de Péguy que nous avions souvent récités ensemble :

Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre.
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés.

XVI

Au grand Cambron.

Une de ces grosses fermes de polders, dont les bâtisses ventrues, encapuchonnées de toits rouges, règnent sur des océans de prairies, à perte de vue : le Grand Cambron.

Avec ses vastes cours que l'herbe a envahies, ses ruines, ses pignons silencieux léchés par l'incendie, les colonnes carrées de ses granges, il fait penser à l'un de ces monastères que le vandalisme sans-culotte a frappés en pleine vie sans parvenir à en effacer l'âme.

Des moines éperonnés peuplent cette solitude : moines de belle humeur, qui dorment sur la paille dans des alcôves blindées, mais savent arroser de larges rasades leur pénitence forcée : les officiers du groupe d'artillerie.

Ah ! les belles figures que j'ai rencontrées là ! Comment vous oublier, simples et authentiques héros aux âmes claires?

Decubère, gentil damoiseau, paladin de vingt ans, aux yeux candides et ardents, qui ne souffrit

que de rationner son héroïsme et mourut en plein ciel au-dessus de Dixmude, — et Schutz, Schutz le bon, Schutz le brave, qui, frappé à son poste, trouva moyen de mourir en lâchant de bonnes blagues — et mon cher Chenot, si humble et si généreux, qui succomba à s'obstiner au devoir... Comment assez vous admirer?

Le groupe est composé d'héroïsmes divers, qui présentent d'étranges contrastes, mais font un solide faisceau de forces dans la main du major Joostens.

Le p'tit Jo, comme nous l'appelons familièrement, est l'âme de toute cette vertu : la plus belle figure que j'aie connue au front. Je ne lui sais guère qu'un défaut : c'est de n'avoir pas vécu au temps de saint Louis.

Un jour, le Vleesch ayant infligé dix jours d'arrêts à un de ses officiers, le p'tit Jo, dare dare, courut au téléphone :

— Mon Colonel, c'est sur mon ordre que cet officier a agi. J'exige donc que sa punition soit levée et me soit infligée à moi.

Le Vleesch en est demeuré estomaqué.

— Ah! c'est toi!... Ah!... Ah!... Eh bien!... j't'engueule, tiens! — Viens prendre un verre, pour ta punition.

Ce noble petit major! Il a l'instinct de la générosité. Le geste chevaleresque le fascine. Les obus aussi : dès qu'on bombarde une de ses batteries, on voit le p'tit Jo partir clopin-clopant — il s'est cassé dix fois bras et jambes — parcourir en sifflotant la zone battue et, tout trébuchant dans les explosions, faire la critique du tir ennemi.

Avec cela, d'une exquise gentillesse qui, du pire abri, fait un salon.

Ce soir je rentre au groupe, attiré par des nouvelles fulgurantes : grande offensive en Champagne ! le front allemand percé ! deux divisions françaises dans la trouée ! les batteries, harnachées et paquetées, se tiennent prêtes à faire mouvement ! Mon Dieu, quel coup dans le cœur ! Enfin ! Après huit mois !...

Les abords du Grand Cambron sont coupés d'étranges taillis de branches mortes qui s'accroissent de jour en jour. De ces broussailles sombres sortent des voix souterraines, et, par endroits, un filet de lumière qui éclaire de grosses machines métalliques chamarrées de signes d'algèbre.

J'approche d'une haie. Soudain, mes viscères s'arrachent violemment, je suis cloué, pétrifié sous le choc : deux longues flammes ont jailli des branches dans l'ombre, aveuglantes ; les obus ont bondi et s'enfoncent dans le ciel avec le zwî... zwî... prolongé de leur tire-bouchon sonore. Je bougonne :

— Pignoufs ! Sauraient pas crier gare?...

Sur la route, des fantassins prennent la fuite en blasphémant, tandis que leur chariot s'emballe.

Dans le bosquet enchanté, une voix claire prononce, très calme :

— Correction moins un. Tirez !

J'entre dans la ferme. Dans le lumière voilée de fumée odorante, je ne distingue d'abord que Monsieur Pissens, le vétérinaire, qui, attablé devant son verre, prononce d'une voix effarée :

— Dis, si jamais la paix allait éclater !...

— Ah ! frère Martial ! dit le p'tit Jo ; eh bien ! tu vas quitter ton ermitage?

On m'installe, on m'apporte de l'eau pour me décrotter, et des pantoufles chaudes, et un bon

souper, et une bouteille de vin ; je suis un peu l'enfant gâté quand je rentre au logis. Quels braves cœurs ! Borin m'a donné, l'autre jour, sa culotte pour remplacer la mienne.

Je suis tout ébloui par cette cordialité, et aussi par le luxe de l'installation : des carreaux aux fenêtres, une nappe sur la table, une grosse lampe à la lumière généreuse... On boit du champagne, on parle de victoire : et tout ce bon enthousiasme vous refait de la force morale.

Je le sais, les bougons bolchevisants trouvent cela déplacé, que les officiers boivent du champagne pendant que le pauv' peup' des soldats casse la croûte dans ses abris. Eh ! mon Dieu ! j'aimerais autant qu'eux que l'égalité fût possible ; mais puisque l'officier doit avoir de l'énergie et de l'entrain pour tous ses hommes, eh bien, qu'on lui en laisse donc les moyens !

Une explosion ébranle les vitres : les Boches bombardent. Hourrah ! On remplit les verres.

Dernièrement on a capté un T. S. F. boche : « *Gross Cambron besetzt. Einschiessen. Hundert ob...* : Grand Cambron occupé. Bombardez. Cent coups. » Sitôt, on a gagné l'abri, où l'on a fait un bridge : l'aumônier comptait les obus tandis que le docteur marquait les points. Et après le centième coup, un loustic est monté au grenier, et, au faîte du toit, a agité un drapeau blanc.

Un coup de téléphone. Silence : ceci est plus grave.

— Contrebattez Kasteelhoek.

— A toi, Janlet, dit le major.

Janlet (le Pich) est un maître artilleur. Il pousse le nez dehors pour prendre le vent, et aussitôt, son carnet en main, commande au téléphone :

— Allô ! 51e, trente-sept vingt-trois — cinq mille quatre — correcteur deux — tirez.

Quatre secousses. Quatre longs sifflements fusent et s'éloignent dans la nuit.

— Bonne direction !

— Tir progressif !

Pan ! Pan ! Zz... Zz... L'air est sillonné de courbes métalliques invisibles. Dans le lointain on entend de sourdes explosions. Au bout de cinq minutes tout est rentré dans l'ordre.

Nouveau coup de téléphone.

— Mon major, le colonel vous demande à l'appareil.

Le colonel, ce n'est plus le Vleesch : il a été remplacé par un certain V. d. H., homme onctueux, qui excelle dans le maniement du parapluie (1). Il est d'ailleurs aussi brave sous les obus que devant les notes du Q. G. A la bataille d'Ypres il a commandé un régiment mis à la disposition des Anglais. Pour toute sécurité, il a installé son poste de combat dans une citerne, et s'y est tenu coi durant toute l'affaire. Après quoi il a confectionné un magnifique rapport qui lui a valu — le fait est authentique — d'être décoré de l'ordre... du Bain !

Le p'tit Jo est à l'appareil.

— Mon colonel !...

Dans le silence de la salle, on entend au cornet la voix mielleuse de V. d. H. :

— Joostens, la division demande une réponse à propos du brigadier Dutienne. Voulez-vous me

(1) Le parapluie, comme on sait, est ce procédé chevaleresque qui consiste à endosser sa responsabilité à un autre, autant que possible moins ancien que soi.

dire, Jootsens... Quelle punition infligez-vous à ce brigadier?

— Mon colonel, j'estime que Dutienne n'est pas punissable, et je ne le punirai pas. D'ailleurs, est-ce bien le moment? Les Français...

— Mais, Joostens, la division... Il faut une sanction... Vous comprenez?

— Eh bien! voici : c'est moi qui ai donné à ce brigadier l'ordre de trotter : la situation l'exigeait. Si quelqu'un est en faute, c'est moi.

— Mais, Joostens, ce n'est pas sérieux, voyons... la division...

— Je demande à être puni, alors. Je vais faire un rapport...

— Mais non, mais non, Joostens, ne faites pas cela... Vous comprenez, Joostens, vous me mettez dans l'embarras... La division...

— Avez-vous des nouvelles de Champagne, mon colonel?

— De Champagne, non. Dites, Joostens... Ne raccrochez pas encore, Joostens... la division tient à ce que la tenue des hommes soit correcte. Vous y aurez la main, n'est-ce pas, Joostens... Mais pour revenir à Dutienne, si vous lui infligiez...

Le p'tit Jo a raccroché le cornet. Tout en souriant, il lève son verre :

— Messieurs, au Roi! à la prochaine délivrance de la Patrie!

Il boit très peu, le p'tit Jo, comme un oiseau, car il pratique un ascétisme de trappiste. Mais il aime toute cette joie qui est comme un bon vent dans les voiles, et ses yeux ont une ferveur au milieu des cris qui éclatent :

— Vive le Roi! Hourrah! Hourrah!!

Une vague électrique passe dans les conversations. Borin, au bout de la table, fait de grands plans d'offensive avec ses lieutenants. Le p'tit Jo fait de la balistique avec le Pich. Dans mon coin, on taille une capote à V. d. H.

— J'y suis allé l'autre jour. Le jésuite a éprouvé le besoin de me confier qu'il allait à la Messe tous les dimanches. Savez-vous ce que j'ai répondu?... « Moi, je n'y vais pas, mon colonel. »

— Ah ! Ah ! Quel nez a-t-il fait?

— « Lekeux, m'a-t-il dit d'une voix chafouine, vous irez en enfer !... »

Voilà la discussion amorcée sur l'enfer : de là elle bondit au ciel, et toutes les grosses questions y passent. L'aumônier Keufgens — qu'on appelle Monseigneur — tient tête à Dubar, anticlérical militant dans le civil. Chose remarquable : ils font une paire de grands amis.

Le major intervient :

— J'envie ta foi, Martial; quelle magnifique synthèse ! J'ai, il est vrai, la religion du devoir : c'en est une aussi...

— Au fond, c'est la même, mon major : aimer le devoir, c'est aimer la volonté de Dieu — si même on ne parvient pas à Le connaître, Lui : et c'est par là que toutes les bonnes volontés ont accès à son Royaume.

Et je songe que Dieu se doit pencher avec complaiplaisance sur cette belle âme qui pense L'ignorer mais dont la conduite croit en Lui.

Monseigneur sort.

— Eh bien ! dit Dubar, avant la guerre je ne savais pas ce que c'était qu'un curé. Maintenant j'en ai vu un de près, et j'en suis tout heureux. Ce

brave Monseigneur ! Quelle abnégation ! C'est de ne pas se connaître qu'on ramasse toutes sortes de préjugés.

— Il n'y a que les tartufes qui soient méprisables.

— V. d. H..., dit une voix.

Aussitôt, cela devient houleux. Le Pich, qui a un verre dans le nez, commence à confondre V. d. H. et Boche.

— A l'attaque ! crie-t-il.

Il communique son enthousiasme au petit tropp (1) : tous deux se mettent en tenue, et, sabre au clair, bras dessus, bras dessous, s'en vont à la conquête de Dixmude.

Au bout de cinq minutes on les voit reparaître, piteux, trempés, des algues sur la figure et complètement dégrisés : ils ont plongé ensemble dans le premier fossé venu ; cela a arrêté leur offensive.

On va se coucher : on est mieux sur la paille pour causer. Quelqu'un taquine Baudouin, qui est fiancé.

J'aime les amoureux. Ils sont si beaux ! On les reconnaîtrait rien qu'au reflet qui brûle au fond de leurs yeux. L'amour leur donne des ailes, il les fait monter au-dessus d'eux-mêmes.

— L'amour, est-ce autre chose que le besoin de Dieu, dont nous voyons un reflet sur quelque beau visage? C'est pour cela qu'il est, au fond de tout cœur, un tourment si profond et si éperdu. Tout amour cherche Dieu.

— Mais alors pourquoi vous autres, moines, renoncez-vous à l'amour?

— Nous n'y renonçons pas...

---

(1) Tropp est le nom du médecin militaire : le terme vient de Troppmann, nom du fameux assassin.

— Mais si : et c'est cela que je vous reproche, de vivre sans amour.

— Quelle erreur ! Pour avoir laissé le rayon, nous n'allons que plus directement au foyer. Vous aimez Dieu dans son image, moi je L'aime en Lui-même, et toute ma vie a comme âme cet amour-là :

Oui, c'est un vaste amour qu'au fond de vos calices
Vous buviez à pleins cœurs, moines mystérieux...

— Peuh ! du Musset !...

— J'aime mieux cela que du Boccace. Car hélas ! dans vos amours terrestres, si beaux qu'ils soient, il doit intervenir cette autre chose qui leur ternit les ailes... Un compromis entre la Vénus céleste et la Vénus d'en bas.

Peu à peu le silence s'établit, les dormeurs esquissent des ronflements. On éteint. Le ciel me regarde par le carreau.

Loué sois-Tu, mon Seigneur, pour nos sœurs, que Tu as faites belles et douces, et qui rendent témoignage de Toi par leur beauté, mon Dieu !

Et louée soit ta Sagesse, d'avoir voulu que ce soit de l'amour que naissent de nouveaux saints pour Te bénir, Seigneur.

Mais surtout, ô mon Seigneur ! sois loué et béni d'avoir permis à tes serviteurs de tremper leurs lèvres sèches à la coupe de ton propre amour, et de s'enivrer, dans le mystère des cloîtres parfumés, de cet amour brûlant qui est Toi-même, mon Dieu...

Dans un coin le grand tropp (1) ronfle odieuse-

(1) Il y a au groupe le grand tropp, qui a trois étoiles au collet, et le petit tropp qui n'en a qu'une.

ment, endormi par toute cette discussion sur l'amour. Monsieur Pissens, que cela dérange, siffle, tousse, mime tous les bruits de la création pour contrarier l'ardeur de cette contrebasse. Des souliers traversent la chambre en guise de projectiles. Rien à faire : c'est efficace pour dix secondes, puis le bourdon reprend de plus belle.

— Chameau ! gronde Monsieur Pissens, il le fait exprès... Attends un peu.

Toc ! toc ! toc ! Frappant du doigt sur le plancher, il imite le clappement monotone d'une goutte qui tombe. L'effet est foudroyant : le docteur s'arrête de ronfler, grogne, se tâte...

— Il pleut ici ! dit-il.

Toc ! toc ! toc ! Le pauvre tropp, suggestionné, obsédé, geint, se tourne et se retourne, s'enfonce dans sa couverture... Un quart d'heure plus tard Pissens dort du sommeil du juste, tandis que le docteur gémit :

— J'suis tout mouillé, sapristi !...

Hélas ! C'est en Champagne qu'il pleuvait, sur les Français, sur la belle offensive, sur nos espoirs trop prompts ! (1).

---

(1) V. d. H. est aujourd'hui un brillant général, qui s'entend à merveille, dit-on, à doser ses ferveurs à celles du ministère : il arrivera, vous verrez...

Quant au p'tit Jo, ayant voulu défendre un camarade contre son général, il a été mis à la retraite. Que voulez-vous? Le temps des chevaliers est passé... hélas !

XVII

Pitoutchi.

Pitoutchi... Pourquoi pas Minet, comme un honnête chat d'intérieur? Pourquoi pas Poussy, ou Minou — comme s'appelle un chat enfin?

Voici : il faut savoir d'abord que Pitoutchi n'est pas un chat comme un autre. Sa belle fourrure blanche à taches grises, dont il est fier, lui donne, il est vrai, les espèces et apparences d'un chat : mais Pitoutchi n'a pas l'âme d'un chat. Les chats ne manquent pas, mon Dieu, en ce bas monde : il y en a assez, dans les chambres chaudes, dans les gouttières, la nuit ; même aux tranchées, il y a des chats de toutes couleurs. Mais il n'y a qu'un Pitoutchi.

Et puis Pitoutchi n'est pas baptisé : il n'a donc pas reçu, comme les bébés qui sortent des choux, un nom à sa naissance. C'est un enfant trouvé. Son nom a poussé avec lui, au petit bonheur, en passant par bien des avatars, et, finalement, a pris cette forme drôle, qui ressemble à un éternuement de chat : Pitoutchi quand il est sage, Petoutche quand on le gronde.

Pitoutchi est né de parents inconnus, à Oud-Stuyvekenskerke, au confluent du Zwartenloop et du Reigersvliet.

Un soir, par un temps de chien — un temps à ne pas mettre un chat dehors, — je me promenais dans le bourbier des tranchées. En passant devant un abri, j'entends un concert lamentable de « Miaoû ! Miâoû ! Miâoû ! » J'écarte la loque d'entrée.

— Eh bien ! les anciens, dis-je en m'adressant à une rangée de pieds crottés, ça boulotte?

— Eh ! oui, tiens... Seulement, il y a de l'eau dans l'abri... Ah ! Monsieur le Bourgmestre ! Bonsoir.

— Vous avez des chats?

— Oh ! c'est des jeunes. Ils vont crever, la mère a été tuée.

Miâoû ! Miâoû ! Miâoû !

— On peut voir?

Après des reptations compliquées, j'arrive au fond de l'antre. On enlève un bout de sac qui couvre un panier : au fond, dans la paille, huit petites choses bariolées qui gigotent, avec des bouts de pattes roses, huit petites queues sans poils, huit paires d'yeux ronds aux paupières blanches fermées huit bouches sans dents, grandes ouvertes, qui hurlent, tettent dans le vide, cherchant la mamelle.

Des orphelins ! Pauvres vies frêles !... Un chat — l'amour divin mis à part — n'est-ce pas presque autant qu'un homme ici, dans l'abjection de la tranchée qui égalise les êtres?

Miâoû ! Miâoû !... « Ils vont crever... » C'est à fendre l'âme.

— Donnez-les-moi.

Le présent est vite accordé ; et je m'en vais, ma famille sous le bras, cahin-cahan, vers mon abri.

— Qu'est-ce que vous rapportez là? s'exclame Hanquet en m'entendant rentrer avec mon panier de hurlements.

Je cours au téléphone.

— Allô ! le I-3 A, état-major... Allô ! le cuisinier... Allô ! vous avez du lait?

— Du lait?... presque plus.

— Faites-en prendre par un cycliste. Je vous le paierai tout ce que vous voudrez, mais il me faut absolument un litre de lait frais ce soir avec le ravitaillement.

— Tiens... Bien, mon capitaine, ce sera fait.

On installe la nichée près du feu, dans un chandail. La chaleur les calme un peu. Hanquet n'en revient pas, de voir leur grouillement maladroit, et toutes ces petites griffes qui pétrissent les ventres, en quête d'une tétine.

Ah ! voici le ravitaillement ! Le lait ! Une belle bouteille de lait chaud ! J'ai confectionné un biberon de guerre : une paille dans le bouchon d'une bouteille. Nous allons voir ça...

Quelle opération, bon Dieu ! Ces jeunes gredins ne prétendent pas mordre à ma paille : « Ce n'est pas ça » ! ont-ils l'air de dire : ils bavent, recrachent le lait, qui dégouline sur leurs pattes, et jettent des cris de putois. Il faut leur tenir la bouche ouverte, leur introduire de force le liquide dans le goulot, maintenir la tête en l'air jusqu'à ce que cela ait passé. Cela dure une grosse demi-heure pour faire le tour ; et alors on recommence, en les numérotant pour ne pas se tromper. Heureusement qu'il fait calme sur le front !

Quelle nuit, mes frères ! Un assourdissant charivari de miâoû déchirants et d'appels de détresse.

Toutes les deux heures, il fallait procéder au laborieux allaitement, casser du bois pour entretenir le feu, intervenir chaque fois qu'un des mioches étouffait, écrasé par les autres. Puis la maladie se déclara dans la famille : une répugnante diarrhée qui transforma bientôt le tout en un hideux cloaque verdâtre.

Au matin, il y avait deux cadavres.

— Je crois que je n'ai pas la bonne manière, dis-je à Hanquet : il faudrait un livre.

Les jours suivants les décès se succédèrent : mes enfants dépérissaient à vue d'œil, n'ayant même plus la force de miauler ; chaque jour, l'un ou l'autre était expédié dans l'eau, devant l'abri.

Un seul tenait bon : un joli petit blanc tacheté de gris. Celui-là avait ouvert un œil dès le premier jour : un petit œil rigolo au milieu d'une grosse tache grise, un œil qui vous regardait, plein d'un sourire intérieur, et qui disait : « Ça va ! » Il laissait crier les autres, l'air de dire : « Vous en faites pas ! », observait l'arrivée du biberon, et dès qu'il approchait ouvrait de lui-même la bouche, avalant goulûment le liquide précieux ; puis pour ne rien perdre, il tirait un amour de petite langue veloutée qui pourléchait longtemps jusqu'au moindre poil, avec un clignement de son œil ouvert, qui affirmait : « Bon, ça ! »

— Çui-là, c'est un malin ! disait Hanquet.

Je te crois, c'était Pitoutchi !

Au bout d'une semaine, Pitoutchi restait seul survivant de ma nombreuse famille. Ce jour-là, son second œil s'ouvrit — dans du blanc, cette fois — et rien n'était si comique que ces deux yeux dépareillés, étonnés de se trouver ensemble, et qui avaient toujours l'air de se chamailler, l'un disant oui et l'autre non, affaire de plaisanter.

Et voilà ! A force de boire du lait, et de ne pas s'en faire, et de partager mon lit, blotti avec moi sous la couverture, Pitoutchi a vécu, a grandi, est devenu un vrai chat — du moins selon l'apparence. Quand je dis qu'il a grandi, c'est d'ailleurs tout relatif : il est resté malingre, sa taille, du museau à la queue, n'a jamais dépassé vingt-six centimètres. Mais je veux dire qu'il a grandi en âge, et surtout en sagesse.

Car Pitoutchi est un sage, malgré son air luron. Il a sur les hommes et les choses des idées nettes qu'il a groupées en un système logique. Dans une des longues conversations que nous avons parfois ensemble, il m'a fait part de sa philosophie. Voici :

Le monde est composé de deux parties. Il y a d'abord l'abri, où il fait toujours bon, où il y a beaucoup de choses agréables et presque pas d'eau, séjour bienheureux où se tient le Maître ; et à côté le poste, qui sert à se reposer quand il n'y a rien à faire, en regardant au loin dans l'univers. Et puis il y a tout le reste, le grand cosmos peu sûr, où il y a de l'eau en masse, et de la boue, et des êtres ennemis, qui tirent les chats par la queue et les font cuire dans leurs gamelles.

Tout cela, le monde bon surtout, ne s'est pas fait tout seul. Ce n'est pas lui, Pitoutchi non plus, qui a fait ce bon abri : il est bien trop petit pour cela. Donc c'est le Maître : il l'a vu d'ailleurs dernièrement construire sur l'abri un nouveau ciel de ses bras puissants.

Il n'y a qu'un seul Maître, qui est le centre du monde : c'est un Être fort et bon, qui a le pouvoir d'ouvrir et de fermer la porte, de faire le chaud en évoquant le feu, par une influence surnaturelle, de

faire apparaître la nourriture quand il lui plaît, et qui commande aux éléments. C'est lui qui donne à Pitoutchi les choses bonnes à manger, qui le tient chaud la nuit, qui a la bonne façon de le caresser sous le menton et le long du dos, quand cela gratte : c'est d'ailleurs pour cela que le Maître a aux doigts de beaux grands ongles tout noirs.

Quand le Maître dit : Pitoutchi-î..., c'est que Pitoutchi marche dans le droit chemin. Quand il dit : Petoutch ! cela signifie qu'il a commis quelque faute. L'expérience lui a appris cela. Et cela lui permet de faire, d'une façon certaine, la distinction entre le bien et le mal.

Il y a bien d'autres hommes, il est vrai, qui ont extérieurement quelque analogie avec le Maître : il y a d'abord Hanquet, qui jouit du privilège de partager sa demeure ; mais il est moins puissant et il n'agit que par la volonté du Maître : c'est l'archange qui prépare le feu, les aliments, le lit, et exécute les ordres du tout-puissant.

Et puis il y a les autres, ceux qui se tiennent dans le monde extérieur. Mais ceux-là, ce sont les méchants, dont il faut se garder comme du basilic, et qui ne deviennent bons que quand le Maître leur permet de caresser Pitoutchi.

Et voilà ! N'est-ce pas clair?

Un jour pourtant, la synthèse cosmique de Pitoutchi a paru se trouver en défaut.

Le Maître avait quitté son séjour pour aller parcourir le grand univers. Pitoutchi, très inquiet, l'avait suivi sans rien dire, en trottinant, tout le long de la passerelle, sur ses pantoufles de velours. Alors on était arrivé à l'eau ; et Pitoutchi, qui ne

sait pas nager, s'était mis à miauler avec un accent de si profond désespoir, que le Maître l'avait pris avec lui, sur son épaule.

Et on avait traversé des pays immenses, sans eau, plantés de hautes herbes, où Pitoutchi disparaissait tout entier, jouant à cache-cache, gambadant comme un fou. Quel plaisir il avait eu là !

Et puis on était entré dans une vaste demeure où il y avait beaucoup d'hommes bons, comme le Maître, qui lui avaient donné tellement à manger que son petit ventre était devenu comme une grosse boule toute dure.

Donc il y avait d'autres endroits heureux que le séjour du Maître? Cela le chipotait, Pitoutchi : depuis ce jour, le doute était entré dans son âme, et il me regardait souvent avec un air inquiet, tantôt d'un œil, tantôt de l'autre, pour montrer que son âme était partagée.

Et un jour, torturé de questions, travaillé de désirs, il était sorti, seul, dans les ténèbres extérieures, pour éclaircir le mystère. Le pauvre ! A minuit, il était revenu, poussant des miaoû ! de détresse, trempé, crotté, puant, les poils collés, la queue comme un bâton... On lui avait jeté des pierres ; un gros chien, aux crocs terribles, l'avait poursuivi, et il n'avait trouvé son salut que sous une passerelle, dans l'eau.

Puis, en passant devant un abri, il avait vu des hommes noirs tourner dans une gamelle d'où sortait — c'est très certain — une odeur de chat cuit. Quelle terreur il avait eue ! Alors il avait pris la fuite, éperdument, ne songeant plus qu'à rentrer. Et voilà ! Il s'était égaré, et avait mis des heures à retrouver son chemin, à cause de toutes ces odeurs

de chiens et de soldats, et avait failli se noyer, dans sa hâte de retrouver le bon logis chaud — chez le Maître.

Jusqu'au matin il avait pensé, profondément, en séchant sa fourrure. Et enfin, ayant maintenant la pleine expérience de la vie, il était arrivé à cette conclusion : « Là est le bon où est le Maître. » Une chose importe donc avant tout : rester dans l'amitié du Maître, garder le trésor de sa société ; le reste vient alors par surcroît.

Cela bien établi, Pitoutchi s'était remis à ronronner avec un entrain qui témoignait de la paix de son cœur.

Et depuis lors, l'âme exempte de troubles, il coule une vie heureuse, sûr de lui-même et des événements.

Ah ! Monsieur Bergson, que toute votre philosophie est donc pauvre devant la sereine sagesse de Pitoutchi !

Pitoutchi sait qu'il me doit l'être et la vie, et toutes les grâces qui y sont rattachées : le calme sourire de son regard doré me dit qu'il comprend cela.

Je suis sa mère. Mieux que cela : je suis son domicile. Sa chambre à coucher, c'est mon cou : il ne sait pas dormir ailleurs : dès que je suis couché, il s'enroule sur ma gorge comme un chaud boa, qui m'endort de son confortable ronron. Nous partageons nos puces, nous partageons nos rêves, en nous soufflant mutuellement dans le nez. Parfois je me réveille la moustache toute gluante, tellement il l'a léchée de sa langue râpeuse.

Le jour, il se tient sur mon épaule : la droite, qui, paraît-il, est un peu plus haute que l'autre. Quand

vient l'heure du dîner, c'est là son poste d'observation. Il suit du regard le voyage de chaque morceau, de l'assiette à ma bouche : « Pas pour moi, celui-ci? » demande-t-il. Alors je lui choisis le meilleur : « Pitoutchi ! »... Hep-là ! en un tour de patte il est escamoté. Quand cela tarde trop, il me donne une tape sur la joue ou mord dans ma moustache avec un reproche : « Eh bien ! goulu, je suis là, tu sais ».

Les souris ne l'intéressent guère. Il y en a tant, d'ailleurs : ce sont des petites bêtes pour s'amuser. Les prendre, c'est mon affaire : il ne les mange que quand je les lui donne. N'avais-je pas dit que Pitoutchi n'est pas un chat? Parfois il joue au loup avec une des victimes : alors il gronde d'une voix terrible, sort ses griffes et ses crocs, prend des attitudes féroces, et dévore la bestiole en faisant craquer les os ; puis il me regarde en léchant ses babines toutes rouges, avec un air de dire : « Tu vois que je sais aussi être méchant, quand je veux ! »

Il me suit comme un petit chien. Je ne puis faire deux pas qu'il ne soit à mes trousses. Il m'accompagne dans toutes mes expéditions. Quand je mets mes grands bottes, il sait qu'on ira dans l'eau, et qu'il s'agit de monter sur mon épaule. Quand je l'oublie, il pousse des cris si déchirants que je suis obligé de revenir.

Tandis que j'observe, il fait sa gymnastique dans les combles et cabriole autour de moi. Parfois il vient se planter juste devant mes jumelles, essayant de me voir par l'autre bout... « Petoutch ! » — Il tourne le dos, exhibe l'espèce de pain à cacheter qu'il a sous la queue... Vilain ! Je souffle dedans. Alors, froissé, il saute sur moi, me donne une petite

gifle et boude sur mon épaule en m'observant du coin de la fente verte de son œil.

Nous avons là de longs entretiens ; quand je prie il fait aussi son oraison : rosaires de ronronnements sans cesse recommencés.

Pitoutchi vient à la Messe avec moi, mais cela n'a pas été facile de lui apprendre à y être sérieux. Que voulez-vous? Il n'a pas été au catéchisme, Pitoutchi... Après la guerre on verra. Alors, tous ces gestes, et ce servant immobile, et cette sonnette, tout cela l'intrigue. Et puis il y a surtout cette aube à dentelle qui l'excite, avec tous ces petits frétillements qu'elle se donne à chaque mouvement de l'aumônier, comme pour jouer... Cela, c'est une irrésistible tentation : alors Pitoutchi se précipite, comme une balle en caoutchouc, dans la dentelle, se bat avec les fleurs, grimpe dans les plis mobiles. Un jour, en pleine Messe, il est monté, d'un trait, jusque dans le dos de l'aumônier, sous la chasuble, et là, les griffes prises dans le cordon, il s'est mis à gigoter comme une carpe, et ç'a été toute une scène que de l'extraire de ce filet. C'est le bon Dieu qui a dû rire à cette Messe ! Heureusement qu'Il est bon et qu'Il connaît Pitoutchi. Ne doit-il pas nous pardonner bien plus, à nous, connaissant notre cœur?

Au reste, moi aussi je lui pardonne tout, à mon Pitoutchi ; je dois lui pardonner : il m'a sauvé la vie ! Oui, sauvé la vie, sur le champ de bataille, par une action d'éclat... Vous ne me croyez pas? Écoutez :

Il y a quelque temps de cela. J'étais fort intrigué, depuis trois jours, par une levée de terre qu'ils cons-

truisaient, en face, dans le bosquet de la ferme 1. Je décidai d'aller voir cela de près.

La nuit, après la Messe, je mis mes bottes ; ce que voyant, Pitoutchi monta aussitôt sur mon épaule : et nous voilà partis. J'avançai sans encombre jusqu'aux fils de fer boches ; sous le réseau, un grand trou d'obus offrait un abri sûr ; je m'y tapis en attendant le jour, et Pitoutchi près de moi.

Le matin, je regarde : c'est une tranchée qu'ils élèvent, d'équerre avec d'autres tranchées cachées dans les buissons. Oh ! oh ! ceci est intéressant. Je me mets en devoir d'en prendre un croquis : trente mètres seulement me séparent de l'ouvrage.

J'entends des voix. Soudain des têtes surgissent, des bras, qui font des gestes de mon côté : « *Da! In den Eisendrähten.* » — « Là ! dans les fils de fer ! » — Vite, je rentre la tête... Ils m'ont vu ! Je coule un regard entre les herbes. Horreur ! Trois Allemands s'avancent en rampant, baïonnette au canon ! Je n'ai pas d'armes... Que faire? Si j'attends, mon sort est clair ; si j'essaie de fuir, je serai abattu aussitôt. Et puis, il y a ces fils de fer... « *Er ist in diesem Loche.* » — « Il est dans ce trou ! » dit une voix rude. Je me sens perdu, je murmure : « Jésus » !.. Pitoutchi dresse l'oreille : il croit que c'est le signal pour jouer. Il saute du trou, fait trois cabrioles, puis grimpe, de tous ses nerfs, le long d'un piquet. Clac ! une balle m'assourdit. Pitoutchi, terrifié, dégringole sur moi, en faisant Tch !... Tch !... les yeux ronds d'épouvante, hérissé comme une châtaigne. Et en même temps j'entends du côté des Boches un large éclat de rire : « *Es ist eine Katze!* » — « C'est un chat ! » fait une voix gutturale. « Grosse bête !

poursuit le Boche, secoué d'un hoquet, prendre un chat pour un homme !... »

La patrouille rentre, poursuivie déjà par les balles qui partent de nos postes. Sauvé !

Vous voyez d'ici le festin que l'on fit à Pitoutchi ce soir-là !

Le lendemain, je le proposai pour une décoration, avec la citation suivante : « Pitoutchi, 3e régiment d'artillerie, poilu d'une grande bravoure au feu, d'une rare endurance et d'un remarquable esprit d'à-propos. A fait preuve, au cours de la campagne, des plus belles qualités militaires. Voyant son capitaine en danger, n'a pas hésité à s'exposer à sa place, attirant courageusement sur sa personne le feu ennemi, et a déjoué la manœuvre de l'adversaire en lui faisant prendre le susdit officier pour un chat. Au front depuis sa naissance. »

La proposition est demeurée sans suite : la jalousie des états-majors ! Je voudrais bien voir, moi, l'officier d'état-major qui a mérité autant que Pitoutchi n'importe laquelle de ses décorations !

Les amours d'ici-bas ne durent qu'un printemps — hélas ! — et le nôtre eut son terme. Le jour où nous avons quitté tout de bon notre ermitage, Pitoutchi nous a suivis jusqu'à La Panne : et on l'a installé, comme un chat civilisé, dans le confort et l'abondance. Cela a été très bien pendant deux jours : il trouvait cela très amusant, de dormir dans un lit, de ronronner à une fenêtre et de se promener avec moi sur la plage, de plus en plus confirmé dans la vérité de son principe : « Là est le bon où est le Maître. »

Mais voilà que le deuxième jour le colonel com-

manda une revue pour le lendemain. Je devais défiler, comme adjoint du major. Impossible de prendre Pitoutchi : je le confiai à Hanquet, qui fut de ce fait exempté d'inspection.

Hélas ! Après la revue, il vint me trouver en pleurant :

— Il est parti, mon capitaine, sans doute pour vous chercher... Je n'ai pas pu le retrouver.

On fit des recherches toute la journée. Peine perdue. Mais le soir, comme je demandais aux hommes des nouvelles de la bouffe, un gros Flamand dit, en montrant toutes ses dents : « On a mangé quelque chose de bon, mon capitaine : du lapin... Du lapin qui fait miaoû ! » ajouta-t-il avec un gros sourire.

Mon Dieu ! c'était peut-être Pitoutchi...

Pauvre Pitoutchi !...

XVIII

Thébaïde.

Août 1915.

C'est l'amour qui nous fait croire à notre propre beauté. Être aimé : c'est la preuve gracieuse que malgré nos misères, il y a en nous une noblesse que nous avions presque oubliée : et c'est cela sans doute qui rend l'amour si capiteux.

Et combien cela est vrai, ô mon Seigneur, quand c'est Toi qui m'aimes, et avec cette passion !

Voici que ton regard repose sur moi, et comme cela m'apaise, et me transforme, et me réconcilie avec moi-même, de sentir que Tu me regardes ainsi ! Voici que je vis, mon Amour, enveloppé de ton sourire, comme dans un nimbe d'or qui m'éblouit de sa chère lumière et voile toutes mes misères et toutes celles du monde.

Où suis-je? Ce lieu n'a plus rien de terrestre, c'est déjà le seuil des séjours infernaux... Mais qu'importe, ô Jésus, puisque Tu es ici, et qu'avec ta présence j'ai tout le ciel en moi !

Autour de moi, dans l'atmosphère énervée qui

tremble de chaleur, les myriades de moustiques que la mort a engendrés font des nuées dansantes qui s'abaissent et remontent en trombes bourdonnantes, vrombissent à mes oreilles, se collent à mon visage en sueur tout bouffi de leurs piqûres : supplice chinois !... N'importe : la souffrance n'est-elle pas la robe nuptiale du Christ?

Mes yeux se fatiguent à chercher cette batterie, qui s'obstine à nous démolir ; et tandis que le téléphone me transmet l'impatience croissante des chefs, l'horizon, là-bas, est tout secoué par le hoquet tumultueux de la bataille, près d'Ypres. Oui, la guerre... elle m'a paru amère autrefois ; mais maintenant mon âme pacifiée est réconciliée avec elle aussi : car c'est pour Toi, mon Seigneur, c'est ta guerre que je fais sous ton regard.

Et ce seul regard, et ce seul sourire, est pour mon pauvre être toute une vie, et un parfum de lys dans mon cœur. Parfois, à vivre dans la crasse, la fièvre et la tristesse des choses, je me sens le corps si meurtri, l'âme si lourde, l'esprit si obscurci, que je serais bien écœuré de moi-même... Mais Toi, mon Bien-Aimé, Tu berces ma souffrance. Et je sais que tes yeux bénis, tes yeux très amoureux, ne voient en moi ni la salissure ni les insuffisances ; je sais que leur regard, pur et actif comme l'amour, me lave en m'atteignant, pour me faire tel que Tu puisses me chérir, et qu'il me revêt d'une beauté que j'ignore moi-même, la divine beauté de ta grâce... Et cela m'enivre, vois-Tu, mon Jésus, de savoir que Tu m'aimes de la sorte : et de vivre ainsi par Toi, pour Toi, en Toi, il me semble que c'est déjà du paradis.

Oh ! merci, mon Dieu et mon frère, d'avoir voulu

m'aimer. Et merci aussi, mon gracieux Sauveur, de m'avoir emmené ici, loin des hommes, pour que nous soyons seuls, à nous deux : comme sont les amoureux...

Tu es bon, Tu es saint, et Tu es tout amour. Et moi, saturé de joie, je baise les briques branlantes de l'ermitage où m'a conduit ta main, comme je baisais jadis les murs blancs de ma cellule.

*
* *

La vie est belle.

Voici huit mois que je séjourne ici.

Comme je suis, avec Hanquet, le seul habitant permanent de l'endroit, j'en suis devenu, de droit, la plus haute autorité communale : on m'appelle le maïeur d'Oud-Stuyvekenskerke. Les piottes se sont habitués à cette forme étrange, noire et limoneuse, qui rôde, la nuit, autour de leurs abris, vêtue d'un gros lainage, les pieds dans des sabots ou d'immenses bottes en caoutchouc, la tête dans un passe-montagne en turban. Au début ils me prenaient pour un espion ou pour un paysan en quête de son bas de laine ; mais maintenant, quand je passe, les têtes sortent des terriers avec un sourire, et grognent un amical : « Dag, Heer Burgermeester. — Bonjour, Monsieur le Bourgmestre ».

Alors j'entre m'accroupir dans quelque abri : et l'on taille des bavettes en fumant une pipe. Et ça leur va, aux piottes, ce petit capitaine qui est aussi sale qu'eux, et qui n'a pas peur de mettre son derrière dans leur fumier, et qui parle sans façons, et qui, à l'occasion, est bien aise de pouvoir piquer au rata de leur gamelle. Je me suis fait là de bons amis.

Hanquet est échevin. Mais les travaux publics lui donnent du tintouin. Il n'y a pas à dire, la voirie est un département difficile, et les piottes se plaignent du mauvais entretien des routes. Chaque jour nous passons une heure ou deux à reclouer des planches sur les passerelles. Mais ces bougresses de planches ont le mauvais esprit : le soir, après tous nos travaux, il en manque toujours quelque part.

La relève nous renseigne d'ailleurs automatiquement les endroits à reviser. Un battement confus de semelles, un cliquetis de ferblanterie : ce sont les piottes. Nous regardons la colonne qui avance lourdement comme un gros ver noir dans la nuit. Soudain, en tête de file, bruit d'un éclaboussement :

— Verdoemme ! gronde une voix colère.

— Hanquet, une planche.

Si l'homme n'a pas étouffé son juron, les balles claquent aussitôt.

Trois secondes après, encore un pied dans l'eau, à la même place.

— Milliard de rotferdoemme ! grogne la voix de la victime.

Les suivants, avertis, prennent garde. Mais tout à coup un étourdi fourre la patte dans la brèche, culbute, fait un plongeon dans l'eau.

— Sâcre million de milliard de verdoemme de rotferdoemme de nondedomme de verdekke ! !...

Il expectore encore comme le peloton disparaît engouffré dans la tranchée noire.

Alors Hanquet s'en va, armé de son marteau, remettre une planche au lieu du sinistre. La huitième œuvre de miséricorde corporelle : remettre des planches aux passerelles qui n'en ont pas.

Nous menons une vie de troglodytes. L'abri s'ouvre sur l'eau, dans laquelle nage la cité palustre : une eau noire et grasse qui a de louches reflets mordorés et exhale des feux follets le soir. Une riche faune d'insectes vit de sa putréfaction.

L'autre nuit, je fus pris d'un affreux cauchemar : il me semblait enfoncer de plus en plus dans un marécage vaseux peuplé de bêtes voraces. Comme j'allais être enlisé, un coup de téléphone m'éveilla.

Je me précipite... Pletch ! mes deux pieds piquent dans l'eau. Hein? J'ouvre la porte : horreur ! c'est l'inondation qui a monté et a envahi l'abri ! Les paillasses flottent : c'était cela mon cauchemar.

Il fallut travailler toute la journée à surélever le plancher de trente centimètres : et comme nous avons dû faire trois fois l'opération, notre pauvre tanière ne permet plus que la position assise ou couchée.

Elle est du reste d'une saleté qui eût ravi saint Labre. Heureusement, cela ne se voit pas, car le jour n'y entre que par un trou de vingt centimètres. A force de fumée, tout y a pris une belle couleur noire ; en sorte que le seul moyen de ne point s'y salir est de prendre soi-même cette teinte : c'est la solution que nous avons adoptée.

Il y règne en permanence une odeur fétide : au-dessous du plancher croupit une sentine, à la grande joie des rats, qui s'y livrent à des sports affolants. Cela intrigue fort Pitcutchi, toute cette turbulence subterranée ; et il y a une inquiétude dans son regard quand, après avoir longuement reniflé dans une fente du plancher, il me demande :

— Dis donc, toi qui sais tout, qu'est-ce que c'est donc, ça?

— Ça, c'est l'enfer.

— L'enfer?

— Oui, c'est là qu'on te mettra si tu n'es pas sage.

Alors, bien vite, il saute sur mon épaule.

Et la nuit, il se serre et s'aplatit tant qu'il peut contre l'égide de mon cou, tandis que les malins esprits rôdent dans l'abri noir, font des danses de Walkures et se livrent des combats farouches. Alors sa moustache rêche s'enfonce dans ma joue, ses yeux de phosphore suivent, dilatés par la frousse, les cabales démoniaques, et il se tient éperdument coi : ce n'est pas lui, Pitoutchi, qui irait se frotter au diable !

Ces démons sont d'ailleurs innombrables. Le soir, dès qu'on entr'ouvre la portière, on voit vingt formes noires filer avec des cris apeurés, et plonger dans l'eau.

Mais ce qui les intéresse, ce n'est pas tant de perdre l'âme de Pitoutchi que nos provisions. Tout ce qu'on laisse à leur portée, nourriture, bougies, savon, souliers, disparaît comme par enchantement sous les maléfices de leurs dents. Aussi est-ce toute une stratégie que de faire échec à leurs entreprises. Le soir, il faut tout suspendre au plafond. Et encore arrive-t-il que l'on retrouve le matin, au bout de la ficelle, le pain vidé comme un vol-au-vent : alors c'est jour de jeûne, ou bien l'on vit de mendicité.

Le groupe nous ravitaille maintenant. Mais comme c'est trop dangereux, on n'apporte la musette que jusqu'à la ferme K, à l'entrée de l'inondation : et chaque soir Hanquet s'en va, par la passerelle, prendre, au péril de sa vie, notre pain quotidien.

Celui-ci consiste en une boîte de singe, des patates, un pain et une bouteille d'eau. Hanquet décroche alors une casserole étonnamment sale, qu'il frotte avec un sac, met les patates dans la crasse du fond, le singe dans les patates, et tourne pendant cinq minutes : cela produit une espèce de mastic malodorant que l'on appelle du stoemp. Chose remarquable, on n'a jamais réussi à faire de bon stoemp dans une casserole propre : il y faut la crasse graisseuse, riche en matières azotées, d'une casserole de tranchée.

On a bien essayé un temps le régime de la viande fraîche, mais il y a tant de milliers de ces grosses mouches à viande, qu'en dépit de toutes les précautions, elle était, au bout d'une heure, couverte d'œufs et commençait à sentir.

Les souris sont si bien chez elles, qu'elles se baladent sans vergogne sur la table pendant que nous mangeons. Un jour, comme je dormais, l'une d'elles s'était mise à entamer tranquillement l'ongle de mon pouce. Mais l'index s'était aussitôt abattu sur elle, et la gourmande, prise, de pousser des ti-î... ti-î... effarés. Ce fut là son salut, car elle me fit pitié, et je me contentai de la mettre en prison dans une boîte, pour l'amusement de Pitoutchi.

Mais à la longue elles deviennent si envahissantes qu'il faut bien, de temps à autre, procéder aux sévices. La chose est simple : je mets par terre mes bottes, et dans chaque botte un peu de stoemp, au fond. Au bout de deux minutes elles arrivent, reniflent, pénètrent dans la salle du festin ; quand il y en a une douzaine dans chacune, la main de la justice s'abat sur l'orifice, et elles font kamarâd.

Cela me fait bien un peu de peine de leur jouer

ce vilain tour, mais j'apaise ma conscience en me disant qu'elles meurent pour la patrie, et que les souris, somme toute, ne valent pas mieux que les hommes.

Parmi la faune de l'endroit, la race la plus remarquable est celle de la vermine. Bon Dieu, ce qu'il y en a ! Les puces, c'est encore raisonnable, Pitoutchi d'ailleurs en prend pour lui la grosse part ; mais les poux ! Au début je ne me rendais pas compte de la cause de ces démangeaisons persistantes ;

— J'ai l'urticaire, disais-je à Hanquet, je devrais me purger.

— Moi aussi, répondait-il en se grattant énergiquement.

Mais un jour je découvris le foyer. Quelque chose d'affreux : dans tous les plis des vêtements, des colonies grouillantes, des chapelets de poux, des petits, des gros, la plupart gras et prospères, avec une croix dans le dos. Que faire? J'étais désespéré. Je n'ai pu m'en débarrasser que lorsque j'ai quitté le patelin.

Je suis, sans contredit, l'homme le plus sale de l'armée belge. Hanquet se lave bien parfois dans l'eau de l'inondation, moi je n'ai jamais pu m'y résoudre, à cause de l'odeur. Et puis, qu'est-ce que ça fait, mon Dieu? L'âme ne se salit pas au contact de la guenille — et je pense que Paul et Antoine, au désert, ne devaient pas être à meilleure enseigne que moi.

Mais dans notre ermitage on ne se nourrit pas de pure contemplation. Un téléphone nous rattache au monde, une lunette à l'ennemi, et leur action commune se résout en une retentissante activité

aérienne : les Boches d'en face en savent quelque chose.

Et n'est-ce point là la vie parfaite, de rester utile à ses frères tout en gardant son âme unie à Dieu dans l'amour?

Je connais par cœur les batterie boches, leur voix, leurs petites habitudes : elles nous sont si familières qu'on en peut distinguer beaucoup rien qu'au son. Elles essayent bien de ruser, changent de place, donnent de faux alibis au moyen de gros pétards, mais ce ne sont pas de vieux observateurs comme nous qui confondront le panache flou et blanc d'un pétard avec le méchant jet grisâtre d'un canon ! Aussi leur compte est vite réglé quand elles ne sont pas sages.

Je suis au courant des travaux boches, et connais le bon moment pour démolir l'ouvrage à moitié achevé. Je sais par où et à quelle heure vont arriver, le soir, la relève, les chariots et la soupe. Celle-ci est pour nous l'objet d'une attention spéciale. La corvée s'avance, par groupes de deux hommes qui portent le bidon suspendu à un bâton. Ils suivent le chemin de la borne 14, que les canons du Pich prennent d'enfilade. Je téléphone :

— Pich, la soupe.

Au moment où les Boches arrivent à certain repère, je lance :

— Feu !

Aussitôt la route éclate, se couvre de tonnerres, s'obscurcit de nuages noirs : la corvée se disloque, et voilà la soupe par terre, les bidons dans le fossé et les Boches au galop dans les champs. Ceux des tranchées dîneront par cœur ce soir en bougonnant : *der Teufel!*

Et on le trouve excellent, le stoemp, quand on sait que les Boches n'en ont pas et que c'est à cause de vous !

Parfois, pour avoir un renseignement, il faut accompagner les patrouilles la nuit, aller faire le coup de feu dans la brousse ; ou bien passer une journée entière près des Boches, à l'affût dans quelque trou d'obus.

Nous avons dernièrement construit un grand radeau et nous sommes embarqués, Hanquet et moi, sur le Reigersvliet, à la recherche du fameux passage du nord-est, qui doit relier la borne 16 à la grand'garde. Mais voilà que près du but le radeau, pris dans les barbelés, a fait de la rouspétance, s'est empêtré de plus en plus et a fini par se disloquer : nous avons dû revenir en faisant un grand détour en terrain boche, et faire oraison pendant trois heures devant une patrouille qui nous barrait le chemin et ne se décidait pas à rentrer.

Ceci est d'ailleurs, à vrai dire, la besogne des deux autres : car il faut savoir que nous sommes trois moines — Raskin, le missionnaire de Scheut, Vandergucht, le Père Blanc, et moi, le franciscain — qui travaillons de concert, sorte de bande Bonnot, source pour les Boches de perpétuels déboires.

Quand il y a un mauvais coup à faire, Raskin vient me trouver : je lui donne les directions et tout ce que j'ai de tuyaux. Il s'en va alors passer une journée dans les barbelés des Boches et croque leur repaire. Le tout est transmis par le Q. G. à Vandergucht, qui monte le coup et va, la nuit suivante, taper dedans tandis que je règle le tir.

Si le dominé d'en face savait cela, pour sûr qu'il

y trouverait un nouvel argument contre les congrégations religieuses.

Mais moi je trouve que tout cela est bien fait, et que la vie est belle, et je suis infiniment heureux au fond de ma Thébaïde.

N'ai-je pas ma chapelle, ma retraite calme et pure, où Notre-Dame sourit, et où je puis passer de longues heures en prière lorsque la guerre se tait?

N'ai-je pas, chaque nuit, le très doux Sacrifice qui rachète mon âme et me donne le baiser de Jésus?

Et puis j'ai mon bréviaire maintenant, et l'Évangile, et toute une bibliothèque graisseuse, où Platon voisine avec sainte Thérèse, Dante avec saint Thomas, Ruysbroeck avec saint Augustin. Comme cette vie spirituelle détache des pauvretés de la matière! Comme je vois bien que c'est là, dans la pensée et le cœur, notre vraie vie humaine, qui plane, fière et pure, dans les sphères de l'esprit où le corps n'a point de part, et qui se nourrit d'éternité!

Et quand je me sens las, j'ouvre l'Imitation. J'y lis : « Quand Jésus est présent, tout est bon et rien n'est difficile : s'Il dit seulement un mot, la vie devient bien douce. » Et je lève alors vers Lui le regard de mon âme, et je ne puis que sourire et trouver qu'en effet la vie est bien douce.

Hanquet non plus ne s'ennuie pas. Il trouve toujours à s'occuper l'esprit. Pour le moment il se distrait de son Évangile en relisant les « dix commandements du poilu ».

Premier commandement : Ne pas s'en faire.

Deuxième commandement : Avant d'exécuter un ordre, attendre le contre-ordre.

Troisième commandement : Ne jamais faire aujourd'hui ce qu'on peut faire faire demain par un autre.

Quatrième commandement (à l'usage des états-majors) : Bien dire et laisser faire.

Cinquième commandement : Ne pas se mettre à la place où va tomber l'obus.

— Ici, s'interrompt-il, ce sont les obus, qui ne se mettent pas à la place où nous sommes. C'est tout de même curieux, ça, qu'ils ne veulent pas tomber dedans !

Il n'en revient pas encore, ce brave Hanquet, de cette immunité de notre bicoque. Il n'est pas le seul, d'ailleurs : une légende se forme peu à peu parmi les piottes ; il y en a qui prétendent que je ne peux pas être tué. Et quand on bombarde, ils quittent un solide abri pour venir se réfugier dans ma chapelle, qui n'a nulle protection : là ils se sentent en sécurité.

Et, ma foi, je commence aussi à trouver le phénomène étrange. J'ai relevé les points de chute des obus, et en les reportant sur le papier j'obtiens un diagramme tout à fait normal : une tache blanche au milieu du groupement, contrairement à toutes les lois. Que penser de cela, sinon que Dieu est là? Mais combien ceci est plus troublant encore que la première question ! Pourquoi est-ce moi, mon Dieu, que Tu protèges de la sorte? Pourquoi moi et pas un autre, alors que je ne demande qu'à m'en aller à Toi? Pourquoi?...

Ce n'est qu'au printemps de l'année suivante que je pus deviner la réponse.

XIX

Maggy.

Avril 1916.

Au Grand Cambron.

— Mon capitaine, une lettre pour vous.

Une lettre de Hollande, des nouvelles de chez moi — on lit cela avidement. Mais... qu'est cela, mon Dieu?...

« Cher Monsieur Lekeux, prenez courage pour lire la triste nouvelle que j'ai à vous annoncer. Il a plu au bon Dieu de rappeler à lui votre sœur Maggy. Elle est morte comme une sainte, le 8 mars... »

Mes yeux se ferment, je suis foudroyé. Je me lève brusquement et sors. La chambre de l'aumônier est vide, je m'y réfugie, et là, ivre, affalé, je fonds en larmes. Maggy! ma Maggy! ma colombe!... L'excès de la souffrance m'empêche de penser. Je ne puis que répéter en sanglotant : Ma petite Maggy!...

En face de moi, sur le mur, la gravure d'illustré qui m'est familière me fait mal comme le contact d'un fer chaud. Je me détourne pour ne plus la voir. Ce cendrier... Cela aussi me fait mal. Toute ma vie me fait mal... Je sanglote.

L'aumônier m'a suivi ; sa bonne figure est inquiète :

— De mauvaises nouvelles, lieutenant?

— Priez pour ma sœur, qui est morte.

Il essaie de me consoler. Mais non, je ne puis pas... je ne puis pas l'écouter. Sa présence m'est infiniment douloureuse.

— Excusez-moi, Monsieur l'Aumônier...

Je m'enfuis, et, tout en marchant au hasard dans la brousse, sans rien voir autour de moi, je ne puis cesser de pleurer, et ma douleur est comme un jet de vapeur qui s'échappe. Mon Dieu, aie pitié de moi ! Que ce ne soit pas vrai ! Elle, ma préférée ! Pourquoi l'as-Tu enlevée? Elle était la dernière, là-bas, chez les deux pauvres vieux : les voici seuls... Oh ! pourquoi?

A bout de courage, je me laisse tomber dans l'herbe. Mon Seigneur, tout ce que Tu fais est bien fait... Je ne veux pas murmurer — contre Toi... Merci — de cela aussi. Mais pourquoi, mon Amour, faut-il de pareils brisements? Pourquoi faut-il que ta main très bonne frappe ainsi de douces vies qui s'ouvraient et commençaient seulement leur chant devant Toi?...

Je regarde dans le vide, sans voir. Dans mes yeux brouillés de larmes, il y a seulement quelques fleurs qui se bercent dans la brise, candides : cela ne leur fait rien à elles, que ma colombe soit morte. Petites égoïstes !

A la longue, mon attention se fixe : j'ai en main une fleur que j'ai considérée longtemps sans le savoir : une pâquerette précoce qui déjà, en plein printemps, se fane et meurt. Ah ! celle-ci comprend elle, au moins. Et n'était-ce pas sa fleur, à elle,

l'humble pâquerette?... Elle sourit encore, la pauvre, mais d'un sourire étrange, profond, très doux et un peu attristé. Et au milieu des pétales flétris, je vois que dans son cœur doré la semence mûrit déjà, pour les printemps à venir...

Et voici que le sortilège évoque devant mes yeux un autre sourire : celui qu'elle avait, elle, au moment qu'elle me regardait pour la dernière fois, à Liége. C'était bien comme cette fleurette... Et en même temps la Vierge aussi sourit — la Vierge de ma chapelle — et à cause de cela les obus se détournent, et la mort fait trêve autour de moi...

Et soudain il me sembla que le livre des mystères s'ouvrait devant mon regard.

Mon Dieu ! serait-ce cela? Un jet d'idées traverse mon esprit toutes ensemble.

... Tout bien est fruit du sacrifice : les pâquerettes de demain naissent de la mort de celles d'aujourd'hui — la gloire du pays, de la mort des pauvres soldats, — c'est la loi, depuis que Toi, ô Christ béni, Tu as sauvé le monde par ton sang... Oui, il faut que de jeunes vies se fanent saintement, pour donner les semences qui germeront dans d'autres vies. Leur passion doit s'unir à ta Sainte Passion et leur sang à ton Sang : et c'est cela qui fait que le monde déchu peut encore chanter, ressuscité comme Toi à un nouveau printemps.

... Je pense, et je la revois, ma colombe, avec son regard mystérieux qu'elle avait ce jour-là, et je l'entends me dire du fond de son grand rêve : « Tu sais, je me suis donnée... Toi, tu reviendras. »

Et c'est une évidence qui s'impose à mon esprit : elle s'est offerte, la douce colombe, en victime d'holocauste, elle s'est sacrifiée pour que moi je

puisse vivre ! Et voici que c'est dans ma vie que coulent maintenant les richesses de la sienne ! O Maggy ! ma Maggy !... Merci !

Quelle manifestation de ce mystère du Christ, la communion des Saints, qui fait que nos âmes s'embrassent dans son amour, et échangent leur sève ! O Jésus, sois béni, Toi le cep de la vigne où nous puisons toutes ces grâces que nous nous donnons entre nous !

Voici que toute ma souffrance maintenant s'est fondue comme une mauvaise neige au soleil d'avril. Voici que dans un éblouissement de mon âme il me semble que je comprends toute chose, et que du haut du ciel, parmi toutes ces clartés, Maggy me sourit, sereine. Je murmure :

— Prie pour moi...

Lentement, l'âme pleine de rêve, la tête bourdonnante de pensées, je regagne mon poste.

Mais la nuit, quand je voulus entendre pour elle la Messe, je m'aperçus qu'il m'était impossible de prier pour son âme : ce n'est que dans la gloire que je pouvais la voir, et, malgré moi, chaque fois, ma prière déviait, et le Requiem devenait un Magnificat : je sentais trop bien que c'était elle qui priait pour moi, là-haut, et mon âme répétait, sans pouvoir dire autre chose :

— Maggy, ma chérie, merci... et prie pour moi, sainte petite colombe du bon Dieu !

... Et je n'ai jamais su faire d'autre prière.

*
* *

Or quand, après l'armistice, je rentrai à Liége, voici ce que j'appris :

Elle était d'instinct généreuse. Mais dès les premiers jours de la guerre, on vit un changement, une nouvelle ascension qui l'établit d'emblée dans l'héroïsme : elle apparut comme quelqu'un qui liquide sa vie.

Il y eut d'abord les ambulances : jour et nuit auprès des blessés, elle y faisait d'étranges dépenses de dévouement.

Puis ce fut l'école : elle se fit catéchiste, s'usant dans la maussaderie des classes, parmi les enfants des pauvres.

Enfin, l'apostolat :

Les soixante-dix mille Flamands de Liége forment une classe de rebut, infiniment abandonnée. Elle apprit le flamand et commença ce qu'elle appelait la pêche des âmes. C'était, après ses classes, des courses dans toute la ville : jusqu'à deux cents visites par semaine, et dans les plus abjects taudis, chez les houilleurs, les manœuvres d'usines, les loqueteux, les plus misérables des êtres, les plus déchus souvent : partout elle laissait de la joie et quelque germe de rachat : donnant tout, jusqu'à ses vêtements. Quand elle n'avait plus rien, elle allait mendier pour eux.

Surtout, c'étaient les plaies de leur âme qu'elle voulait guérir. Quelle souffrance lui faisaient « ses pauvres frères les pécheurs » ! Elle les amenait elle-même, à pied ou en tramway, jusqu'au confessionnal : et eux se laissaient faire par sa douceur, et la remerciaient ensuite en pleurant.

Ces courses de miséricorde duraient bien tard dans la soirée, et parfois, pour gagner du temps, elle partageait la soupe d'un houilleur dans une mansarde. Elle portait un cilice, afin de plus souf-

frir, et priait constamment, invitant souvent Jeanne, sa compagne, à prier avec elle tout en marchant. Et lorsqu'elles rentraient, épuisées toutes deux, elle lui disait : « Nous voici bien fatiguées, n'est-ce pas? Mais comme nous aimons notre fatigue, qui sauve de pauvres âmes ! »

Rentrée à la maison, après avoir choyé ses deux vieux « chéris » pour leur rendre ce qu'elle leur avait soustrait, elle se retirait dans sa chambre pour prier, réparer des guenilles, broder du linge d'autel ou écrire des cantiques pour la maîtrise qu'elle dirigeait.

On s'étonnait, quelques-uns la blâmaient. Elle répondait en souriant : « J'aurai l'éternité pour me reposer... Un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'est-ce que cela fait, si tout est employé pour Dieu? » Et elle portait, serrée sur son cœur, une plaque où, autour d'un autre Cœur que traversait une croix, elle avait écrit : « La charité de Jésus nous presse ! »

Or un jour elle confia à Jeanne son secret : « Ma pauvre maman, lui dit-elle, est bien en peine au sujet de mes trois frères qui sont à la guerre. Mais moi je sais qu'ils reviendront : *j'ai offert ma vie pour eux.* »

C'était donc cela !... Elle s'était dit, la pauvre, que nos vies valaient mieux que la sienne. Et puis « elle ne savait pas voir souffrir » : et elle n'avait pu voir les larmes d'angoisse de ses « chéris » sans prendre tout sur elle. Et alors, comme une douce Iphigénie, elle avait offert sa poitrine...

O amour !...

L'holocauste fut agréé, elle le sut, et même le moment du sacrifice.

La pensée de la mort et du ciel revint dès lors

constamment sur ses lèvres. Et le 8 décembre, ayant visité une mortuaire de jeune fille, elle dit à sa compagne en sortant : « *Dans trois mois ce sera mon tour.* Mais je voudrais qu'on mette du bleu pour m'ensevelir : c'est plus joyeux que du noir. » Elle était alors en parfaite santé.

Mes pauvres parents vivaient toujours alarmés : trois fils au feu ! Mais Maggy avait une façon spéciale de leur rendre confiance, en souriant de ses yeux noirs profonds : « Ils reviendront, » disait-elle, convaincante, comme quelqu'un qui a reçu des renseignements sûrs.

Et un soir que ma mère, plus accablée que de coutume, pleurait, elle lui dit brusquement : « Mais pourquoi donc as-tu si peur, puisque j'ai donné, moi, ma vie pour eux ! »

Mais le jour approchait, il fallait les préparer.

Le 1er mars 1916, jetant un coup d'œil sur le salon qu'on avait transformé, elle s'écria : « Oh ! quelle belle mortuaire ! Voici juste la place pour mon cercueil, au milieu ! »

Le lendemain, elle rapporta des fleurs, puis s'étendit de tout son long sur la table, et appelant ma mère : « Regarde, lui dit-elle, il en faudra un assez grand. »

— Maggy, lui dit maman, pourquoi me faire ainsi de la peine?

Un sourire fut sa réponse.

Le 4, elle dicta à ses élèves quelque chose sur la mort. Après quoi elle leur dit : « Chères enfants, rappelez-vous toujours cette dictée : vous le verrez bientôt, on a bien vite passé de ce monde. »

Durant les trois jours qui suivirent, elle fit des

visites d'adieu, mit en ordre les adresses de ses Flamands et dépensa ce qui lui restait d'argent.

Enfin le 8 mars, qui était le mercredi des Cendres, elle demanda à maman de lui rapporter de l'église des cendres bénites. Ma mère la marqua elle-même sur le front en disant : « Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. »

Et ce même jour, à midi, Maggy s'étendit sur le lit de son sacrifice. Comme sa maman lui arrangeait les cheveux, elle lui dit : « Lave-moi aussi. » La voyant un peu fiévreuse, on fit venir le docteur : il ne trouva rien. Mais le soir, vers dix heures, elle appela de nouveau : « Maman ! » et alors une petite toux, soudain, amena un flot de sang qui empourpra son lit. On rappela en hâte le docteur. Et tandis qu'on la soignait elle se tourna vers ma mère et lui dit : « Je ne souffre pas, tu sais... »

Alors elle regarda l'image de la Mère des Douleurs avec un long et étrange sourire, puis murmura : « Maman... » Et comme ma pauvre mère la tenait dans ses bras, elle vit ses beaux yeux rester fixes, tandis qu'un diamant perlait à la paupière.

Maggy avait vingt-trois ans.

Quand on voulut l'ensevelir, on ne trouva plus une chemise à lui mettre : ses armoires étaient vides.

Mais le jour de l'enterrement, bien qu'il neigeât, des milliers de pauvres arrivèrent à la mortuaire ; la rue était noire de cette foule déguenillée : ouvriers, mendiants, tout ce qu'il y avait de misère à Liége était là ; la houillère de Glain s'était presque vidée, et ceux qui restaient se demandaient intrigués : « Quelle est donc cette demoiselle à l'enterrement de laquelle vont tous ces Flamands? »

Tous ces pauvres gens pleuraient, et avaient apporté de coûteux et somptueux bouquets... et Maggy s'en alla dans une apothéose fleurie.

Au tombeau, on voulut faire un discours, mais dès les premiers mots les sanglots empêchèrent de poursuivre. La tombe disparut sous un monceau de fleurs. Et ce jour-là, il y eut beaucoup de conversions, de repentirs et de vocations autour de ce tombeau.

Depuis, tous les jours, de pauvres gens viennent de loin à la tombe de Maggy, prier « la petite sainte » et lui conter leurs peines. C'est sa vie qui continue.

Et maintenant, mon Dieu, qu'en mon esprit recueilli je repasse toutes ces choses, toutes ces beautés engendrées dans les pleurs, toute cette vie engendrée dans la mort, maintenant qu'en même temps je puis me rappeler cette miraculeuse protection dont ta main m'entourait dans mon cloître sanglant et que je puis rapprocher entre eux ces deux dons de ta Bonté, maintenant qu'il m'est donné d'ouvrir les arcanes de ta Sagesse, c'est un grand chant d'amour qui monte de mon cœur pour Te chanter, mon Dieu.

Mais maintenant aussi que je vois de quelles richesses Tu as tissé ma vie et de quels dons je deviens répondant, voici que je me trouve accablé d'un poids bien lourd : je me sens si faible pour faire germer tant de bons grains ! Accorde donc encore à ton serviteur, mon Dieu, cette nouvelle grâce d'être digne de ces dons. Donne-moi assez d'amour pour achever en moi sa vie sacrifiée, afin qu'elle soit contente là-haut.

Et fais aussi, mon Dieu, que ce qu'elle a semé fructifie dans ces autres qui en partagent le don, et qu'une moisson de saints lève autour de sa sainteté !

Amen, amen ! (1).

(1) J'écrirai, s'il plaît à Dieu, la vie de ma colombe : ce sera un beau sermon pour ceux qui ne croient plus à la sainteté.

XX

Mai 1916.

La division quitte le secteur. Après seize mois de séjour à Oud-Stuyvekenskerke, je dois dire adieu à mon ermitage.

Nous enfilons la passerelle, chargés de nos bagages. Nos pas font un bruit mat sur les caillebotis qui font ressort sous nos pieds, battant l'eau qui éclabousse. Cela paraît tout drôle de se trouver déracinés. Parfois on se retourne pour voir encore une fois l'endroit qui s'éloigne : il ne reste du hameau que quelques petits tas gris d'où émergent seulement le tronçon de la tour et le grand pignon intact de notre poste.

— Pas fâché, dit Hanquet, d'lui faire ma révérence, à c'patelin !

Mais moi, ô mon Seigneur, ce sont de chers souvenirs que j'emporte de ma douce solitude, où nous avons été si heureux, ensemble ! Et comme mon âme Te chante son action de grâces pour tout ce que j'ai reçu là de ton amour, Jésus, comme elle Te remercie et comme elle Te loue de toutes ces choses et de tous ces événements, et de ces voies par où Tu ne m'as mené que pour m'avoir plus à Toi, mon Amour !

Béni sois-Tu, mon Dieu, pour notre sœur la guerre, qui nous apprend l'amour avec le sacrifice !

Et béni sois-Tu, ô mon Dieu ! pour notre sainte sœur la souffrance qui habite les tranchées : car voici que cette misère, que nous ne savions que maudire, a enfanté une beauté nouvelle, et la plus pure de toutes : l'héroïsme — et fait-on de l'héroïsme sans l'or de la souffrance?

Et voici que mon âme elle-même, pauvre et faible comme elle était, au lieu d'être emportée par cette grande bourrasque où soufflaient tant de haines, a appris, sous ton regard, à y croître dans l'amour et dans l'abnégation mieux qu'elle n'eût pu le faire dans les murs recueillis de son couvent, là-bas.

Et béni sois-Tu donc, ô mon Seigneur très sage, pour tout ce que Tu fais et tout ce qui arrive : car tout cela est bon et tout cela est juste ; et je sais que ton regard divin comprend infiniment plus de choses que nous n'en pouvons voir. Et celui qui murmure et critique tout cela montre seulement qu'il n'a point su se connaître, et que, s'ignorant lui-même à cause de son orgueil, il n'a point su Te connaître, ô Dieu saint !

Mais moi je dis à genoux en T'adorant, mon Dieu, que ce que Tu as fait est un très beau chef-d'œuvre que comprendront un jour ceux qui ont cru en ton Amour. Et à cause de cet Amour d'où nous viennent tous nos biens, et à cause de Toi-même, sois béni, mon Seigneur, à jamais !

TABLE DES MATIÈRES

	***	9
I.	Comment je jetai le froc aux orties	15
II.	L'agonie de Liége	29
III.	La voie douloureuse	45
IV.	La p'tite gueguerre	59
V.	Fioretti	71
VI.	La mort de l'espion Ehrardt	77
VII.	Mon « frère »	87
VIII.	Évasion	111
IX.	Observateurs	133
X.	Comment je devins chef de gare	155
XI.	Histoire d'une tour	175
XII.	Per Crucem	205
XIII.	Bourrasques	231
XIV.	Un Soldat	247
XV.	La Paix du Christ	257
XVI.	Au Grand Cambron	265
XVII.	Pitoutchi	275
XVIII.	Thébaïde	289
XIX.	Maggy	289
XX.	***	311

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C^ie^

8, RUE GARANCIÈRE

EXTRAIT DU CATALOGUE DE LA LIBRAIRIE PLON

ROMANS

Bourget (P.), **Houville** (G. d'), **Benoit** (P.), **Duvernois**(H.)— *Le Roman des Quatre.* 69e m. 7.50

Bourget (Paul), de l'Académie française.— *La Geôle.* 69e m. 7

Conflits intimes..... 7.50

Cœur pensif ne sait où il va. 70e m. Prix..... 7.50

Un Drame dans le monde. 60e m. Prix..... 7

Lazarine. 123e mille..... 7.50

Anomalies. 30e mille..... 7.50

L'Ecuyère. 43e mille..... 7.50

Le Sens de la mort. 157e m. 7.50

* *Laurence Albani.* 48e m. 7.50

Le Démon de midi. 85e m. 2 vol. 15

L'Emigré. 77e mille..... 7.50

L'Etape. 92e mille. 2 vol.... 14

Un Divorce. 106e mille.... 7.50

Némésis. 67e mille..... 7.50

Le Fantôme. 39e mille.. 7.50

Le Justicier. 38e mille..... 7

L'Envers du décor. 20e m. 7.50

La Dame qui a perdu son peintre. 25e mille..... 7.50

Les Détours du cœur. 31e m... 9

Les Deux Sœurs. 34e mille. 7.50

* *Drames de famille.* 37e mille. 8

L'Eau profonde. 33e mille.... 8

Un homme d'affaires. 21e m. 7.50

* *Monique.* 31e mille..... 7

André Cornélis. Edit. déf. 7.50

Complications sentimentales. 7.50

Pastels et Eaux-fortes. Ed. d. 7.50

Voyageuses. Edit. déf..... 7.50

L'Irréparable. Edit. déf.... 7.50

Physiologie de l'amour moderne. Edit. déf..... 8

Un cœur de femme. Edit. déf. 9

Le Disciple. Edit. déf... 7.50

Mensonges. Edit. déf..... 10

Cosmopolis. Edit. déf. 2 vol. 14

Terre promise. Edit. déf..... 10

La Duchesse bleue. Ed. déf. 7.50

Cruelle énigme. Edit. déf. 7.50

Bourget (Paul.). — *Une idylle tragique.* Ed. déf..... 10

Un crime d'amour. Ed. déf 7.50

* *Un Saint.* Ed. déf..... 7.50

Recommencements. Ed. déf. 7.50

Barrès (Maurice), de l'Académie française — *Amori et Dolori sacrum.* Edit. déf..... 7

Le Jardin de Bérénice. Ed. déf. 7

Du sang, de la volupté et de la mort. Edit. déf..... 7.50

Sous l'œil des Barbares. Edit. d. 7

Un Homme libre. Edit. déf... 7

Un Jardin sur l'Oronte. 84e éd. 7

La Colline inspirée. Edit. déf. 7

Les Déracinés. Edit. déf. 2 v. 15

Colette Baudoche. Ed. déf. 7.50

Les Amitiés françaises. Ed. déf. 7.50

Bordeaux (H.), de l'Ac. franç.— *Le Cœur et le sang*..... 7.50

L'Amour et le Bonheur. 32e m. 7.50

La Chartreuse du Reposoir. 69e m. Prix..... 7.50

Yamilé sous les cèdres. 59e m. 7.50

La Vie est un sport. 23e mille. 7

La Vie recommence : I. *La Résurrection de la chair.* 62e m. 7.50

II. *La Chair et l'esprit.* 35e m. 7

La Maison morte. 40e mille.. 7

Ménages d'après guerre. 30e m. 7

* *La Nouvelle croisade des enfants.* 37e mille..... 7

La Peur de vivre. 112e m. 7.50

Une Honnête Femme. 27e m. 7.50

Le Lac noir. 17e mille.... 7.50

Les Yeux qui s'ouvrent. 134e mille. Prix..... 7.50

La Maison. 79e mille..... 7.50

La Neige sur les pas. 89e m. 7.50

La Robe de laine. 115e m. 7.50

La Croisée des chemins. 52e m. 7.50

Les Roquevillard. 60e édit.. 7.50

* *La Petite Mademoiselle.* 33e m. Prix..... 7.50

L'Amour en fuite. 23e m. 7.50

Bordeaux (H.), de l'Ac. franç. — *Jeanne Michelin.* 7e mille. 7.50
Le Pays natal. 15e mille.... 7
Le Fantôme de la rue Michel-Ange. 35e mille..... 7
Amours du temps passé. 12e m. 7
L'Écran brisé. 33e édit..... 7
La Fée de Port-Cros. 32e m. 7.50

Lavedan (Henri), de l'Académie française. — Le Chemin du salut : I. *Irène Olette.* 10e m. 9
II. *Gaudias.* 2 vol. 10e mille. 14
III. *Ponteau.* 2 vol. 8e mille. 14
IV. *Madame Lesoir.* 2 vol.. 15

Vogüé (Vicomte E.-M. de), de l'Académie française. — *Les Morts qui parlent.* 30e édit. 9
Le Maître de la mer. 47e éd.. 9
Jean d'Agrève. 60e éd..... 7

Acker (P.). — *La Protectrice.* 7
* *Les Exilés.* 31e édit..... 7.50

Acremant (G.). — *La Hutte d'acajou.* 24e édit..... 7.50
Ces Dames aux chapeaux verts. 29e édit..... 7.50

Adam (J.). — *Chrétienne.* 36e éd. 7
Paienne. 35e édit..... 7

Alem (Gilbert d'). — *Madame Samory.* 8e édit..... 7.50

André-Cuel. — *Barocco.* 10e éd. 7
L'Homme fragile..... 7.50

Ardel (H.). — *L'Aube.* 61e éd. 7.50
Il faut marier Jean. 62e éd. 7.50
Le Chemin qui descend. 64e éd. 7
La Nuit tombe. 74e édit.. 7.50
L'Été de Guillemette. 52e éd. 7.50
La Faute d'autrui. 46e éd. 7.50
L'Absence. 46e édit..... 7.50
Le Feu sous la cendre. 70e éd. 7.50
L'Etreinte du passé. 72e édit.. 7
L'Appel souverain. 56e édit... 7

Aubziat (J.-P.). — *Le Chaînon.* Prix..... 7.50

Auernheimer (Raoul). — *Le Marchand de secrets.* 8e édit. 7.50

Avesnes. — *La Vocation.* Prix du Roman Ac. fr. 1916. 14e éd. 7
L'Ile heureuse. 12e éd... 7.50

Balde (Jean). — *La Vigne et la Maison.* 18e édit..... 7
La Survivante. 6e mille..... 7

Barclay (Florence). — * *La Châtelaine de Shenstone.* 46e éd. 7.50

Barclay (Florence). — * *En suivant l'étoile.* 40e édit..... 7
* *Le Jardin clos de Christobel.* 32e édit..... 7
* *Le Poison de la Jungle.* 32e éd. 7.50

Barclay (Vera). — * *Vie de Florence Barclay.* 6e mille.... 7

Beaunier (André). — *Le Sourire d'Athéna.* 5e édit..... 7

Bertrand (Louis). — *Le Livre de la Méditerranée.* Édit. déf... 7

Bordeu (Charles de). — *Un Cadet de Béarn*..... 7.50

Boulenger (Jacques). — Les romans de la Table ronde. 22e éd.
I. *Hist. de Merlin l'enchanteur.* 7
II. *Les Amours de Lancelot..* 7
III. *Le Chevalier à la charrette.* 7
IV. *Le Saint Graal*..... 7

Bouzinac-Cambon. — *Échec et mat*..... 7 50

Brémaud. — *La brève idylle du professeur Maindroz.* 6e éd. 7.50

Cazin (Paul). — *Décadi ou la pieuse enfance.* 14e édit..... 7
L'Alouette de Pâques. 12e éd. 7
L'hôtellerie du Bacchus sans tête. Prix..... 7.50

Chérau (Gaston). — *Valentine Pacquault.* 10e mille. 2 vol.. 12
La Despélouquéro. 9e mille... 7
La Maison de Patrice Perrier. 10e mille..... 7 50

Chessin (Serge de). — *Les Epaves blanches.* 8e édit..... 7.50

Coiplet. — *Marcellin Mauchartier.* (Prix Blumenthal 1924). 8e éd. 7

Davignon. — *Un Belge.* 6e éd. 7
Aimée Collinet. 7e édit..... 7
Mon ami français. 8e édit.... 7
Les Deux Hommes. 10e édit. 7

Denarié (Emmanuel). — *Le Curé des Avranches.* 8e édit..... 7

Dostoïevsky (Th.). — *L'Idiot.* 25e édit. 2 vol..... 15
Souvenirs de la maison des morts. 29e édit..... 7
Le Crime et le châtiment. 57e éd. 9
Humiliés et offensés. 16e édit.. 7
Les Frères Karamazov. 32e éd. 10
Les Possédés. 2 vol. 7e mille.. 15
Les Pauvres gens. 5e mille.... 7
La Confession de Stavroguine. 7

Dufourt (J.).— **Marielle*. 13e éd. Prix..... 7
Sur la route de lumière. 10e éd. 7
Grâce ou la chatte sauvage. 8e éd. Prix..... 7
Désormais, 10e édit..... 7.50
Dumas (André). — **Ma petite Yvette*. 16e édit..... 7
Dupont (M.). — *Fragilité*. 18e éd. Prix..... 7
Ferrero.— *Entre les deux mondes*. 6e édit..... 7
Fromentin (Eugène). — *Dominique*. 81e édit..... 7.50
Garenne (Albert.). — *La Captive nue*..... 7.50
Giraud-Mangin. — *Secrétaire d'ambassade*. 4e mille..... 7
Ceux de jadis, 6e édit.... 7.50
Henriot (Emile). — *Aricie Brun ou les vertus bourgeoises*. (Prix du Roman. Académie française 1924). 29e mille..... 7.50
L'Instant et le Souvenir. 9e mille. Prix..... 7.50
Huysmans (J.-K.). — *En route*. 52e mille..... 9
La Bièvre et Saint-Séverin.. 9
La Cathédrale. 53e mille.... 15
Sainte Lydwine de Schiedam. 7
L'Oblat. 34e mille..... 12
Les Foules de Lourdes. 44e m. 7.50
Là-bas. 46e mille..... 10
Jaloux (Edmond). — *Le reste est silence*. 29e édit..... 7
Les Profondeurs de la mer. 22e édit. Prix..... 7
Les Amours perdues. 26e édit. 7
L'Eventail de crêpe. 13e mille 7
Au-dessus de la ville..... 7.50
L'Escalier d'or..... 7.50
L'Alcyone, 24e édit..... 7.50
La fin d'un beau jour. 17e m. 7.50
Jammes (Francis). — *Le Livre de saint Joseph*. 7e mille..... 7
Jean-Javal (Lily).—*Noémi*. 7.50
Jouglet (René) — *Le Nouveau Corsaire*. 8e mille..... 7.50
Confessions amoureuses.... 7.50
Le Glay (Maurice). — *Badda, fille berbère*, 12e édit..... 7
Le Chat aux oreilles percées. 10e édit..... 7
Le Glay (M.). — *Itto*. 12e édit. 7
Le Goffic (Charles). — *L'Abbesse de Guérande*. 14e édit..... 7
L'Illustre Bobinet. 10e édit.... 7
Leuba (J.). — *L'Aile de feu*.. 7
Lhande (Pierre).— *Luis*. 10e édit. Prix..... 7.50
Mirentchu. 12e édit..... 7.50
Les Mouettes. 13e édit... 7.50
Les Mémoires d'un écureuil. 10e édit..... 7
Les Lauriers coupés. 16e éd. 7.50
Lichtenberger (André). — *Petite Madame*. 53e édit..... 7.50
Le Petit Roi. 33e édit..... 7.50
Le Sang nouveau. 24e édit... 7
Biche. 20e édit..... 7
Chez les Graffougnat. 24e éd. 7
Le Cœur est le même. 16e éd. 7
La Mort de Corinthe (A). 11e éd. Prix..... 7.50
Juste Lobel, Alsacien. 19e éd. 7
Longnon. — *La Nouvelle Hélène*. Prix..... 7.50
Longworth Chambrun. — *Le roman d'un homme d'affaires*. 7
Margueritte (Paul).— *La Maison brûle*. 19e édit..... 7
L'Autre lumière. 28e édit.. 7.50
**Ma Grande*. 56e édit.... 7.50
Nous, les mères...25e édit..... 7
La Tourmente. 24e édit... 7.50
Margueritte (Paul et Victor). — *Les Braves gens*. 87e édit.... 9
La Commune. 70e édit..... 8
Le Désastre. 125e édit..... 9
Les Tronçons du glaive. 93e éd. 10
**Poum*. 75e édit..... 7.50
**Zette*. 61e édit..... 7.50
Les Deux vies. 61e édit..... 7
Martial-Piéchaud.—*La romance à l'étoile*. 5e mille..... 7.50
Mauclère (J.). — *L'Infernale*. 7
Tiotis aux yeux de mer... 7.50
Mayran (Camille). — *Histoire de Gotton Connixloo*. Prix du Roman Ac. fr. 1918. 11e édit... 7
L'Epreuve du fils. 10e édit. 7.50
Ménez. — *L'Envoûté*. 8e édit. 7
Milan (René) (Maurice Larrouy). *La Mère et la maîtresse*. 4e éd. 7
La Race immortelle..... 7
L'Esclave triomphante. 5e m. 7

Moselly (E.). — *Terres lorraines.* (Prix Goncourt 1907). 15e éd. 7

Pérochon (Ernest). — *Néne* (Prix Goncourt 1920). 88e mille... 7

Le Chemin de plaine. 13e m... 7

Les Creux-de-Maisons. 15e m. 7

La Parcelle 32. 19e mille.... 7

Les Ombres. 25e édit..... 7

Les Gardiennes. 18e mille.... 7

Pilon (Edmond). — * *Mademoiselle de La Maisonfort.* 10e édit... 7

Rageot (Gaston). — *Le Jubé..* 7

Rameau (Jean). — *L'Amour merveilleux.* 10e édit..... 7

L'Arrivée aux étoiles. 8e édit.. 7

L'Inoubliable. 8e édit..... 7

Ramon Perez de Ayala. — *Apollonius et Bellarmin.* 6e édit. 7

Rhaïs (Elissa). — *Saâda la Marocaine.* 23e édit..... 7

Le Café-Chantant. 14e édit .. 7

Les Juifs ou la fille d'Eléazar. 18e édit..... 7

La Fille des Pachas. 16e édit. 7

La Fille du Douar. 17e édit.. 7

Rosny (J.-H.), de l'Académie Goncourt. — *La Force mystérieuse.* 10e édit..... 7.50

L'Impérieuse bonté 10e éd. 7.50

L'Indomptée. 10e édit..... 7.50

La Vague rouge. 16e édit..... 7

Vamireh. 13e édit..... 7.50

Eyrimah. 4e édit..... 7.50

Le Félin géant. 17e édit..... 7

Roupnel (G.). — *Nono.* 16e éd. 7

Rusiñol (Santiago). — *Le Catalan de la Manche.* 6e édit.. 7

Sandy (I.). — *Chantal Daunoy* 7

La Descente de croix..... 7

L'Heure folle. 8e édit..... 7

Andorra ou les hommes d'airain. 8e mille,..... 7

Sarment (Jean). — *Jean Jacques de Nantes.* 16e édit..... 7

Schultz (Yvonne). — *Les Nuits de fer.* 17e édit..... 7

Schwab (Raymond). — *Mathias Crismant.....* 7.50

Serao (Matilde). — * *Au pays de Jésus.* 22e édit..... 7

Sévriat. — *L'Antarctique.* 8e éd. 7

Silvestre (Jean). — *L'Amour et la Mort de Jean Pradeau.* 6e éd. 7

Aimée Villard. 8e édit ... 7.50

Swinnerton (Frank). — *Nocturne.* Prix..... 7.50

Tchékhov (A.). — *Salle 6.* 6e éd. 7

Théâtre. I et II. 6e éd. Ch. v. 7

Les Moujiks. 6e édit..... 7

Une banale histoire. 6e édit... 7

Ma Vie. 6e édit..... 7

Ma Femme. 8e édit..... 7.50

Trois ans. 7e édit..... 7.50

Tharaud (J. et J.). — *La Maîtresse servante.* 60e édit..... 7

La Tragédie de Ravaillac. 34e éd. Prix..... 7

L'Ombre de la croix. 88e éd. 7.50

Un royaume de Dieu. 45e éd 7.50

Quand Israël est roi. 76e éd. 7.50

La Randonnée de Samba Diouf. 55e édit..... 7.50

Le Chemin de Damas. 61e éd. 7

Dingley l'illustre écrivain. 65e éd. Prix..... 7

L'an prochain à Jérusalem. 68e éd. Prix..... 7.50

Thélen (M.) et Dr **Bertheaume** (M.). — *L'Interne.* 8e édit.. 7

Le Docteur Odile. 9e édit.... 7

Varèze (Cl.). — *L'Indissoluble..* 7

J.-L. Vaudoyer. — *La Reine évanouie.* 10e édit..... 7

Peau d'ange. 6e mille..... 7

La Maîtresse et l'Amie. 11e édit. Prix..... 7.50

Raymonde Mangematin ... 7.50

Vignaud (Jean). — *Niky.* 20e éd. 7

Weck (René de). — *Jeunesse de quelques-uns.* 8e édit..... 7

Wharton (Edith). — *Au temps de l'innocence.* 10e édit..... 7

Un Fils au front. 6e édit.. 7.50

Zifferer (Paul). — *La Ville impériale.* 5e mille..... 7.50

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE — 31797. P. 82-26.

Réseau de bibliothèques
Université d'Ottawa
Échéance

Library Network
University of Ottawa
Date Due

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 01 07 11 09 12 1